

LE THÉÂTRE BRETON
DE TANGUY MALMANCHE

La Vie de Salaün
qu'ils nommèrent Le Fou

suivie du **Conte de l'Ame qui a faim**

Version Française
avec une Introduction de l'Auteur

Librairie académique PERRIN et C^{ie}.

Il a été tiré dix exemplaires sur vergé Lafuma.

LE THÉÂTRE BRETON

DE TANGUY MALMANCHE

LE THÉÂTRE BRETON DE TANGUY MALMANCHE

LA VIE DE SALAÛN
qu'ils nommèrent LE FOU

suivie du CONTE DE L'ÂME QUI A FAIM

VERSION FRANÇAISE
avec une introduction de l'Auteur.

1926

Librairie académique PERRIN et C^{ie}.

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

INTRODUCTION

J'ai entendu dire un jour d'un écrivain qu'il était aussi illustre qu'inconnu. Sur le moment, j'ai considéré cette qualification comme une agréable facétie; mais je m'aperçois maintenant qu'en ce qui me concerne, il n'en saurait être de plus exacte. En effet, la notoriété dont jouit mon nom dans les régions ultra-landernéennes n'a d'égale que l'ignorance dans laquelle sont, de mon œuvre, ceux qui s'en disent les admirateurs. Ils pourraient justifier très plausiblement cette ignorance en faisant valoir que ladite œuvre n'est pas publiée¹; mais ils préfèrent généralement expliquer ma notoriété, en arguant que je suis mort. Il importe donc, avant tout, de contrôler cette assertion. Un biographe l'a donnée pour vraie, donc, elle doit l'être. Toutefois, j'ai, personnellement, des raisons très sérieuses pour croire le contraire. En somme, un mystère troublant environne ma personne et mon œuvre. Je crois le moment venu de le dissiper, en présentant la première et en publiant la seconde.

SUR MOI-MÊME

Je me vois obligé, pour mon commencement, de causer une amère déception aux plus chauds partisans de notre littérature autochtone; j'entends à tous ceux qui, fermement résolus à n'en jamais connaître les produits, préfèrent se les imaginer tels qu'ils seraient faits par leurs auteurs, si leurs auteurs étaient faits tels qu'ils se les imaginent. Je ne suis pas venu au monde avec un *penbaŋ* à la main et un

1) A l'exception de " Gurvan " publié en 1923.

sac à biniou sous l'aisselle; et je n'ai pas, tel Merlin, demandé ma première tétée en un tercet de vers celtiques allitérés et rimés intérieurement. Ma mère, née à Strasbourg d'un Beauceron et d'une Flamande, était par conséquent parisienne. Quant à mon père, s'il n'était pas breton¹, il était à coup sûr bien digne de l'être, puisqu'il eût l'héroïsme, le 7 septembre 1875, de me déclarer sous le prénom de *Tanguy* à l'officier de l'état-civil de la bonne ville de Saint-Omer en Artois. Celui-ci — qui s'appelait Célestin — ne se refusa pas à enregistrer ce prénom, car Saint-Omer n'avait rien à refuser au gendre du colonel Piédallu². Mais il n'y consentit que sous l'orthographe édulcorée de *Tanneguy*. Plus tard, quand je tirai au sort, un autre héros — celui-là inconnu — rétablit d'autorité la graphie de *Tanguy*. En sorte que mon nom a deux formes: une pour l'état-civil, et l'autre pour l'état militaire. Si j'ai adopté cette dernière, ce n'est pas que j'aie rien d'un guerrier; je n'endosse aucun uniforme et je ne suis aucune bannière. Je m'habille comme je veux, je vais où il me plaît, et je porte, sans plus, le nom que mon père m'a donné.

Saint Tanguy n'a pas été canonisé, comme on le

1) Certains contestent en effet à ma famille le droit de se dire bretonne, sous prétexte qu'elle n'est fixée en Bretagne que depuis deux cents ans. Les Malmanche, dont le nom s'écrivait autrefois Malemanche, sont originaires de l'Angoumois. Ils figurent à l'Armorial de d'Hozier, pour la Généralité de Poitiers, avec, comme armes: d'or, à une manche mal taillée de gueules. Mon bis-aïeul, Charles-François, fut maire de Brest sous Louis XVI et guillotiné pendant la Terreur, avec le Conseil d'Administration du Finistère dont il faisait partie, bien que non breton. Mon père, Gustave-Etienne (1834-1887) était commissaire de la Marine.

2) Jean-François Piédallu (1810-1884), colonel du train d'artillerie, commandeur de la Légion d'honneur. Il est l'inventeur du chromage du cuir et un des pionniers de la galvanoplastie industrielle. Ses travaux sont exposés au Conservatoire des Arts-et-Métiers.

croit généralement, pour avoir tué sa sœur. Mais il fit cette chose que je trouve très méritoire et très belle: héritier d'une noble et puissante famille, il s'en fut, dans sa jeunesse, à Paris, pour s'y former dans les belles manières et le beau langage. Reçu à la cour du roi Childebert, comblé par lui de faveurs et d'honneurs, il eut pu, comme tant d'autres, couler des jours oisifs et exempts de soucis. Mais il préféra retourner dans sa terre triste et sauvage, pour y embraser les âmes de ses barbares compatriotes au contact de cette flamme, symbole de l'Esprit Pur, que les Anges du Ciel descendirent un jour sur son front....

Je ne suis pas de ceux qui considèrent un patron comme un mentor chargé de vous garer des automobiles et de vous donner des tuyaux aux courses. Mais je crois volontiers que le vocable d'un saint, s'il a été choisi judicieusement, et non pour de simples raisons de mode ou d'euphonie, peut n'être pas sans influence sur les actes de votre vie. Moi-même, j'ai la certitude que, dans certaines heures noires, dans ces moments de désespoir où l'on doute de tout, même du travail accompli, la présence de Saint Tanguy s'est manifestée auprès de moi, consolante et encourageante, et m'a rappelé que le devoir n'est pas seulement dans ce qu'on doit faire, mais aussi dans ce qu'on peut faire. Je ne dis pas que, parce que je m'appelle Tanguy, j'ai composé des drames bretons; je dis seulement que je n'aurais peut-être pas eu le courage de les écrire, si je m'étais appelé Célestin.

Les circonstances de la vie firent qu'à partir de ma douzième année, mon existence se partagea entre notre demeure de Brest et une vieille propriété de famille qui s'appelle le manoir du Rest, et est située au village de Locmaria, dans la paroisse de Plabennec.

Le manoir du Rest est aujourd'hui à dix-huit kilomètres de Brest, avec le chemin de fer, les bicyclettes et les automobiles. Autrefois, avec la jument de ma grand'mère¹ et une apocalyptique patache qui desservait Lesneven, il en était à une distance beaucoup plus considérable ; tellement considérable qu'on finissait par renoncer à communiquer avec ce centre de civilisation, voire même avec toute civilisation.

C'est donc d'un monde nouveau que le manoir du Rest devint pour moi le centre ; monde étrange et mystérieux, que j'entrepris de conquérir et dont je fis mon domaine. Monde bien petit, me direz-vous, puisqu'il n'était que le petit peu de campagne que peuvent parcourir, dans une après-dîner, les jambes d'un enfant. Pour moi, je le trouvai immense, et je me suis aperçu depuis qu'il l'était réellement. Car, ce qu'il n'avait pas en étendue, il l'avait en hauteur. Au propriétaire d'un terrain exigu, la loi donne le droit de bâtir un gratte-ciel. Et les mathématiciens démontrent que le limité, multiplié par l'illimité, donne toujours l'Infini.

Mon domaine se composait de landes, de pierres et de chapelles.

Des landes, je ne dirai rien. Ce sont, comme chacun sait, de grands espaces incultes, recouverts d'une horrible saleté de plante épineuse qui déchire les mollets des petits garçons. Cette plante, sous le nom poétique d'*ajonc*, jouit d'une autre propriété non moins piquante : elle provoque l'expulsion des vers. Chez nous, on la donne à manger aux bêtes.

1) Marie-Thérèse-Rosalie Malmanche, née Le Bescond de Coatpont (1811-1904). Le nom de cette dernière famille semble indiquer une origine bretonne ; toutefois, on n'en retrouve pas trace en Bretagne avant la fin du treizième siècle, époque à laquelle un sire de Coatpont fut frappé de paralysie par saint Yves, alors recteur de Lohanec, pour avoir dormi pendant son sermon. (Albert Le Grand, Vie des Saints de Bretagne Armorique.)

Des pierres, dans mon domaine, il y en a partout : sur la terre, dans la mer, au milieu des chemins et jusque dans l'intérieur des maisons. Les pierres qui sont dans la mer sont arrondies et polies par le flot, ce qui est tout-à-fait naturel. Les pierres qui sont sur la terre sont aussi arrondies et polies, ce qui n'est plus naturel du tout, car ce n'est pas la seule action de la pluie et du vent qui peut produire ce résultat. Ce problème n'a pas été sans me tracasser très longtemps. Une nuit, j'ai fait un rêve. Je traversais le vallon de Taulé, à l'heure où les fantômes se lèvent. Et devant chaque pierre, je vis une forme grisâtre qui s'agitait. M'étant approché de l'un de ces êtres, je m'aperçus qu'il léchait la pierre, oui, qu'il l'usait avec sa langue. Je voulus lui parler, mais il s'évapora sans me répondre.

Je me suis dit alors que ceux qui, dans l'autre monde, usent les pierres avec leurs langues, sont ceux qui, durant leur vie, ont parlé et n'ont pas agi....

Il en est aussi qui font des trous dans les pierres, pour y chercher des trésors. Mais, s'il y a quelquefois des pierres autour des trésors, il n'y a pas de trésors dans les pierres.

Les chapelles sont aussi des pierres travaillées, mais par la main des hommes ; et ceux qui les ont faites ont droit à leur repos. Pour moi, je le leur accorde d'autant plus volontiers, qu'il me semble qu'ils ont travaillé pour mon usage exclusif. J'ai, en effet, une religion très exigeante : il me faut des chapelles pour moi tout seul. Aussi n'est-il aucunement question ici des églises de bourgs et de villages, qui sont toujours remplies d'humanité même quand les humains en sont sortis. Mais je parle de ces chapelles qui sont çà et là sur la campagne¹ et

1) Mes chapelles étaient : Locmaria, Landouzan, Saint-Jean-Balanant, Saint-Jaoua et Saint-Thénénan.

où l'on ne dit la messe qu'une fois par an, à l'occasion d'un dérisoire pardon. Le reste du temps, elles sont fermées et la clef en est déposée dans quelque ferme avoisinante. Lorsque j'étais connu, on me donnait la clef sans me rien demander. Lorsque je n'étais pas connu, on me la donnait pareillement, et on ne m'en demandait pas davantage.

Durant les chaudes journées d'été, je ne connais pas d'asiles plus agréables que ces chapelles sur la campagne. Il y règne une fraîcheur de cave — d'une cave qui serait ensoleillée. — Dans leur paix écrasante se joue, réglée par le métronome géant de la vieille horloge, une symphonie de silence si formidable, si enivrante, on s'y sent si éloigné, si séparé du monde et de la vie, qu'on souhaiterait n'y retourner jamais; et, emporté par quelque soudain cataclysme, s'en aller à travers l'océan de l'éternité, seul maître après Dieu dans cette nef au mât de pierre, avec, pour équipage, les vieux saints de bois peints à faces de matelots hilares!

C'est dans les chapelles que j'ai connu mes meilleures amies: je veux parler des têtes de morts.

Un mort est, comme on sait, un vivant qui a cessé de vivre. Chez nous, on ne se soucie guère des vivants; mais on a, par contre, beaucoup d'égards pour les morts. On les met d'abord dans la terre, pour qu'il se reposent. Puis, quand on estime qu'ils sont bien reposés, — au bout de cent, deux cents ans — on les remet à l'air pour leur donner un peu de distraction. Comme les têtes de morts ont une certaine difficulté à se déplacer, elles restent là où elles étaient enterrées, c'est-à-dire dans les chapelles. Seulement, elles s'y placent suivant leurs goûts: les dévotes vont sous l'autel, les amateurs de paysage dans la chambre de la tour, et les curieuses sur le confessionnal. A Saint-Jean-Balanant, elles ont même une maison à part; pas tout-

à-fait pour elles seules cependant, puisqu'elles la partagent avec la fontaine¹.

Saint-Jean Balanant, comme tous nos saints, est médecin. C'est un spécialiste des maladies infantiles: il guérit la *toque* et les convulsions, et il apporte un diagnostic infaillible dans cette maladie des grands enfants qui s'appelle l'amour. Jetez, mademoiselle, une épingle dans la fontaine. Si elle surnage vous serez sûrement guérie dans l'année, par ce traitement homéopathique radical qui a nom: le mariage. Et je ne trouve déjà pas cela si bête, de donner à ces vieux débris, évacués de la vie par le soupirail de la mort, le spectacle quelquefois comique, mais toujours attendrissant, de ceux qui veulent y entrer par la porte ensoleillée de l'amour.

Lorsque je pénétrais dans la Maison des Têtes-de-Morts, un frémissement les agita; et de chacune d'elles sortait une grosse grenouille, qui s'en allait plonger dans la fontaine.

Je ne connais, pour faire la conversation, personne de plus agréable que les têtes de morts. D'abord, elles ne mentent jamais, même les... je dis, même les hommes. Ensuite, elles ne vous contredisent jamais. Dites à une d'elles, par exemple: « Toi, tu étais le sire de Guicquello. Tu as fait les quatre cents coups, et tu as fini de male mort, pendu par un voisin dont tu avais volé la femme ». La tête de mort, remarquez-le bien, pourrait vous répondre: « Respect à vous, monsieur, vous dites mensonge. Je m'appelle Jean Abjean, et j'étais châtreur au village de Feunteunigou. » Mais non; il vous dit qu'il était bien le sire de Guicquello. Et le plus étonnant, c'est qu'il ne ment pas, car il vous raconte sur le personnage en question une foule de

1) Ces ossements provenaient, en fait, de la désaffectation des cimetières entourant les chapelles. Or la plupart de celles-ci ne possédant pas d'ossuaire, ces expulsés de la terre attendaient, et attendent peut-être encore, la fin de cette crise du logement!

détails qui sont incontestablement exacts, puisque vous vous souvenez. après coup, les avoir vus la veille imprimés dans un livre!

Je causais quelquefois aussi avec les vivants. Les vivants ne sont que des apprentis-morts; ils n'en savent pas autant que les maîtres. Et puis, ils ont un défaut capital: ils veulent toujours tout ramener à eux; ils se placent à leur point de vue, non à celui de leur interlocuteur. On dirait, ma parole, qu'ils se permettent d'avoir une personnalité! Somme toute, il n'est encore que les morts pour savoir vivre.

Mes amis préférés étaient un couple qui occupait le moulin du Rest. L'homme devait bien avoir dans les cent à deux mille ans, puisqu'il jouait au *breelan* et piquait sa meule avec un silex. Quant à la femme, elle était à peu près du même âge, encore qu'elle n'avouât que soixante hivers et ne parût que vingt printemps, par la fraîcheur des yeux et de l'esprit. Elle m'avait élu son *bon ami*; et cette situation officielle me donnait accès chez elle à toute heure du jour et même de la nuit, puisqu'il est vrai que, pour ceux qui se couchent avec le soleil, la nuit commence quand le soleil se couche. Qu'elle fût occupée aux pires besognes domestiques, ou sur le point d'aller au lit, elle m'accueillait avec le même sourire, et se mettait, avec une égale bonne grâce, à la disposition de son tyran. Elle avait un répertoire inépuisable d'*histoires* et de *discours*. C'est par elle que j'ai connu les gens de sa race, leur philosophie candide et profonde. Par elle, j'ai touché du doigt le cœur des hommes et l'âme des jeunes filles. Marie Rous n'est plus; mais je vais souvent encore causer avec elle, et je n'ai plus le remords de l'avoir dérangée!

Quand j'ai dû quitter le manoir du Rest, j'ai emporté mes effets dans ma malle, et mon monde dans

ma tête. Plus tard, j'ai voulu conserver celui-ci dans des feuilles de papier, pour le cas où je perdrais ma tête.

SUR LE BRETON

Chacun sait que dans la paroisse de Plabennec, et même dans celles environnantes, on parle un langage qui n'est pas le français. C'est ce qu'on est convenu d'appeler *la vieille langue de nos pères*, et je me suis souvent demandé quel pouvait être le féroce ironiste qui avait accoutré, de cet impressionnant harnois, le guenilleux breton. Vieux, il l'est incontestablement: il est resté, scientifiquement parlant, à peu près tel qu'au temps de Jésus-Christ. Mais, par contre, je ne vois pas du tout ce que nos pères y viennent faire. Car s'ils nous l'ont transmis — à la façon d'un mal héréditaire dont on n'a ni les moyens, ni le courage de se débarrasser — ils ne nous l'ont, à coup sûr, pas conservé. Disons plutôt qu'il s'est conservé tout seul, parce qu'il était une de ces plantes vivaces qui s'accrochent même à la pierre, et ne meurent que quand on les arrache. Il n'est jusqu'à cette dénomination de *langue* qu'on ne puisse accepter que sous le plus expès bénéfice d'inventaire. Langue pauvre, concèdent les plus indulgents. Oui, langue pauvre, parce que langue de pauvres. Car il en est des langues comme des gens: tandis que les riches acquièrent, et s'enrichissent, les pauvres empruntent, et s'appauvrissent. Récemment, un personnage officiel traitait carrément le breton de patois. Certains s'en sont émus¹, mais, à mon avis, ils ont eu bien tort:

1) Emotion à laquelle est venue s'ajouter la grande déception causée par le refus du gouvernement d'autoriser l'emploi officiel du breton dans l'enseignement (et non l'enseignement officiel du breton, comme l'ont compris certains commentateurs de la circulaire ministérielle.) Ce refus est évidemment regrettable; — encore qu'en ce qui me concerne, je ne le regrette guère. Outre que je ne vois

primo, parce qu'une classification administrative n'est pas une classification scientifique; et secundo, parce que, dans cette ordre d'idées, le breton n'en

pas bien comment, dans la pratique, on utiliserait officiellement, c'est-à-dire forcément uniformément, une langue qui n'est encore unifiée que littérairement, je me demande si l'intervention de l'Etat-Providence n'aurait pas pour effet, ici comme en tant d'autres cas, de faire cesser toute initiative et tout effort individuel.

Au surplus, il ne me paraît pas qu'il y ait lieu de considérer ce "breton à l'école" comme d'une importance vitale dans la conservation de la langue. S'il a une valeur, ce n'est jamais que celle du traitement curatif individuel, comparativement à la méthode préventive d'ordre général. C'est un peu le procédé de ces héros homériques qui, pour ramener leurs guerriers au combat, allaient de l'un à l'autre leur faire un beau discours, au lieu de courir eux-mêmes sus à l'ennemi. Vous dites: « Le breton se sauve, arrêtons-le. » Soit. Mais vous êtes-vous demandé pourquoi il s'en va? Vous demandez-vous pourquoi le paysan, qui faisait le beurre autrefois dans un ribot de bois, emploie actuellement une écrémeuse mécanique? La question ne se pose même pas. Le Breton a maintenant à sa disposition, pour baratter ses pensées, un outil moderne et perfectionné, qui est le français. Le vieux ribot, « il n'en a plus besoin ». Et comme dans sa ferme, il n'y a pas place pour une salle de musée, il le met au feu. Vous, vous voudriez qu'il garde son vieux ribot. Vous lui parlez de sentiment patriotique, de glorieuses traditions, d'esprit de race; bref, d'un tas de machines dont il n'a jamais entendu parler comme bonnes pour faire son beurre. Ce qu'il faut donc, pour qu'il emploie encore son vieux ribot, c'est le perfectionner, le moderniser de telle manière qu'il trouve, à l'employer, autant d'avantage qu'à se servir de la machine nouvelle, ou tout au moins presque autant; car, ici, les abstractions énumérées ci-dessus pourraient, le conservatisme aidant, faire l'appoint.

Mais ce n'est pas tout. Ce vieux ribot retapé, reverni, n'est après tout qu'un ribot d'occasion. Or, notre homme est méfiant. Qui lui dit que ce n'est pas un "clou", une machine à mauvais rendement au moyen de laquelle vous le tiendrez, vous autres fabricants de beurre citadins, en état d'infériorité? Ici, il n'y a plus qu'un moyen: c'est ce qu'on appelle, en langage industriel, la "démonstration". L'ingénieur endosse le bourgeron, et, le chronomètre en main, fait lui-même fonctionner la machine. Ce qu'un homme a fait, un autre homme peut le faire. Si, par la suite, le rendement est insuffisant, l'ouvrier ne pourra s'en prendre qu'à lui-même.

Et l'on en arrive toujours à cette conclusion, que le peuple breton n'aimera sa langue, et, par suite, ne tiendra à la conserver, que quand il la verra estimée et pratiquée par la classe instruite, la classe bourgeoise avec laquelle, de plus en plus, il se trouve en rapports, et qui est l'objectif actuel de son évolution. Pour cela, il

est pas à une aménité près. Patois, jargon, baragouin, charabia, tels sont les petits noms jolis dont, à peu près depuis qu'il existe, il est gratifié, soit publiquement, soit, — ce qui pis est — dans l'intimité: je veux dire par ses propres enfants.

Langue de honteux, voilà la vérité. Et par suite, langue honteuse. Essaierai-je de remonter à l'origine de cette tare?

Quand, voici quinze cents ans, les émigrants bretons, fuyant les invasions saxonnes, abordèrent la terre d'Armorique, leur langue saine et pure absorba facilement le celtique abâtardi du peuple des campagnes. Mais lorsque, conquérants pacifiques et timides, ils arrivèrent aux portes des opulentes cités gallo-romaines, à la morgue des prêtres et au mépris des nobles ils mesurèrent la barbarie de leur race, tandis que la musique inconnue du latin, qu'on leur dit être le langage du Ciel, les convainquit de l'indignité du leur propre. Depuis, la Bretagne a remplacé l'Armorique, le français a succédé au latin, la Révolution a supprimé les classes, l'obscurantisme a fait place à la clairvoyance; mais le Breton conserve précieusement, jalousement, indéfectiblement, comme, de ses pères, l'héritage le plus cher et le plus sacré: la honte de sa langue.

Il est une chose presque aussi néfaste que la honte d'une langue: c'est le chauvinisme linguistique; j'entends par là cette fierté creuse, ce patriotisme à blanc qui consiste à répéter sur tous les tons: « Ma langue est belle, j'ai une belle langue, ma langue

n'est nullement indispensable que les bourgeois apprennent le breton: il suffit que ceux qui ont déjà évolué ne l'oublient pas, le gardent en estime et le pratiquent délibérément. Or, pour qu'une langue intéresse, il faut qu'elle soit rendue intéressante par tous les moyens possibles. En ce sens, on pourrait attendre beaucoup d'un théâtre sans parti, compris à la moderne, et s'adressant au peuple des villes, tout en observant une tenue lui permettant d'attirer l'élément cultivé.

est superbe. » C'est la méthode employée par le bonhomme Couët pour guérir les constipés. A ce jeu-là, on arrive quelquefois à se suggestionner soi-même, mais ce n'est jamais là qu'une minorité. La majorité, c'est le Public, et pour convaincre ce tribunal, il faut des titres. Les titres, dans l'espèce, s'appellent une *littérature*. Or le breton n'a pas de littérature à montrer.

Je ne dis pas, remarquez-le bien, que le breton n'a pas eu de littérature. J'ai, au contraire, la conviction qu'il en eut une. Seulement, cette littérature ne fut pas écrite. Je ne veux pas reprendre ici la discussion du *Barzaz-Breiz*. Aussi bien, authentiques ou non, ces squelettes d'épopées, ces fantômes de ballades, ces ombres de poèmes ne me satisfont qu'à moitié. Je crois que le breton eut autre chose; seulement cet *autre chose* ne fut pas écrit, parce que le breton *ne s'écrivait pas*. Il en eut roulé des yeux indignés, derrière ses besicles de corne, le scribe de monastère auquel un barde errant eût demandé de coucher, sur ses peaux d'âne regrattées, la belle histoire de Tristan et d'Iseult! Et il eut bien ri, quelques siècles plus tard, le maître imprimeur de Tréguier, à la seule pensée que ses beaux caractères tout neufs pourraient servir à *mouler*, en langage barbare, la complainte de Yannik Coquart! Il y a encore un siècle, en dehors d'ouvrages religieux ou didactiques, il n'existait, à l'état de publication manuscrite ou imprimée, aucune œuvre de langue bretonne.

Cette littérature défaillante, des contemporains de cœur et même de talent ont bien entrepris de la remplacer. Mais quelques hirondelles ne font pas le printemps. Essais heureux d'écrivains vite lassés, courtes prémices de poètes tôt fauchés; choses laborieuses, consciencieuses, courageuses.... Mais rien ayant à la fois cette puissance de fond et cette richesse de forme, en un mot cet absolu de beau-

té qui fait qu'une œuvre, dépouillée du vêtement de la langue et défardee de sa couleur locale, s'impose, par sa nudité même, à l'admiration des plus difficiles.

Patois, donc pas d'écrits, déclaraient les pontifes d'autrefois. Pas d'écrits, donc patois, décrètent les pontifes modernes. Terrible cercle vicieux. Le breton en sortira-t-il? Est-il susceptible d'une littérature à venir?

Certains l'espèrent, et ils attendent. En breton, *espérer* et *attendre*, c'est le même mot. Pourtant, il y a une nuance. Il y a, dans l'attente, une idée de passivité. Attendre, c'est espérer, mais sans être pressé. Chez nous, il y a beaucoup de gens qui attendent.

Il y a d'abord ceux que j'appellerai les *arthuristes*, c'est-à-dire, ceux qui attendent Arthur. Cet Arthur était, s'il a existé, un roi de la Grande-Bretagne, à moins que ce ne soit de la Petite. Il était grand batailleur, grand buveur, et cocu. Il paraissait donc tout désigné pour être chargé de la reconstitution politique, économique et même littéraire de la Bretagne. Il est convenu qu'il s'en occupera dès qu'il se réveillera. Mais il ne semble pas pressé. Serait-il, lui aussi, un *attendeur*?

Une fois, j'ai rêvé que j'étais Arthur. Coiffé de mon heaume étincelant, je faisais mon entrée sur le Champ-de-Bataille, à l'heure de la musique. Mais, chose étrange, nul ne semblait faire attention à moi. J'avisai tout-à-coup un de mes amis, que je connaissais pour être un arthuriste convaincu, et je courus à lui. Mais, ayant jeté un regard distraît sur mon casque, il passa en murmurant: « Tiens, il y a donc aujourd'hui une fête de pompiers? »

D'autres, plus modestes, disent seulement: « Qu'il nous vienne un grand écrivain, et le breton est sauvé. » Ils ressemblent un peu, entre parenthèses, à ce plaisant qui disait: « Donnez-moi cent

mille francs de rente et je me charge de faire fortune. » Ils invoquent le précédent de Mistral. Mais ils oublient une chose, à moins qu'ils ne l'ignorent : c'est qu'il existait, avant Mistral, une littérature provençale. Car, quelque paradoxale que la chose puisse paraître, ce n'est pas un grand écrivain qui fait une littérature, mais c'est une littérature qui fait un grand écrivain. Pas plus qu'on ne fait pousser une plante rare dans un terrain non préparé, pas davantage un génie littéraire ne peut s'épanouir, s'il ne rencontre un peuple pour l'entendre, et des lettrés pour le comprendre. Cette foule, cette élite existent-elles ? Certains disent oui. Moi, je ne dis rien. J'espère... mais je n'attends pas.

Non, un grand écrivain ne fait pas une littérature. Mais beaucoup de petits, à la longue, font une langue. Bretons, ne parlez pas tant de la vieille langue de vos pères, et parlez davantage le patois nouveau de vos enfants¹ !

1) "Patois" est employé ici non plus à son sens administratif d' "idiome provincial", mais à son sens scientifique de "langue corrompue". Je sais à quel degré de parfaite organisation le breton a été amené par ses grammairiens et lexicographes, depuis Le Gonnec jusqu'à notre grand Vallée, aussi n'ai-je nullement l'intention de dire ici qu'il est une langue corrompue. Ceux qui traitent de patois le breton moderne et courant, sont certains "celtistes" (je ne dis pas celtisants) qui, sous prétexte de "purisme" (*Potius mori quam foedari*) prétendraient le réduire à un vocabulaire de troglodytes. Ceci les gêne d'autant moins qu'eux-mêmes ne le pratiquent pas. Mais ceux qui le parlent et l'écrivent ont besoin de mots, et encore de mots qui se comprennent, par conséquent en usage courant. Ce n'est un secret pour personne, que le breton, en tant que langue savante, souffre d'une grave anémie du vocabulaire. Or, c'est là une maladie qui n'a rien d'incurable. Les médecins, consultés, ont bien préconisé des remèdes compliqués : des décoctions de racines qu'on fait venir de l'étranger, des mixtures qui sentent la pharmacie à plein nez.... Mais le malade n'a pas les moyens de se payer tout cela, ni même de garder la chambre. Il ne peut donc que courir dans le voisinage, et grappiller ce qui lui convient, au gré de son instinct. C'est la médecine des bêtes, c'est celle des bonnes femmes ; c'est encore celle des langues, qui sont aussi des êtres vivants. Le seul reconstituant possible pour le breton, c'est donc le

Pour celui qui s'est donné la tâche de figurer le grand combat des hommes contre la vie, il n'est ni langue ni patois. Il n'y a que des êtres qui haïssent et qui aiment, qui pleurent et qui rient. Et, pour reproduire ces cris et ces murmures, ces plaintes et ces chants, le seul langage vrai, comme aussi le plus beau, est celui-là même qui les a exprimés dans leur originelle sincérité. Dans l'impuissance où j'étais à faire une œuvre de beauté, voulant tout au moins faire œuvre de vérité, j'ai tiré les larmes de la même eau, les sourires du même soleil, le sublime et l'ignoble du même diamant et de la même boue. Devoir de vérité ; devoir de piété, aussi, envers ceux que j'ai réveillés dans leur paix éternelle. Hommage de reconnaissance, enfin, à cette muse celtique, à cette vierge mystérieuse et farouche dont le fantôme toujours fuyant a hanté ma jeunesse. Maintes fois j'ai cru la saisir, et il n'est resté dans mes mains que quelques-uns de ses blonds cheveux. Je les ai serrés précieusement dans mes feuilles de papier. D'autres que moi en percevront-ils l'indéfinissable senteur ? Je n'ose l'espérer. Les reliques d'amour n'intéressent personne.

PARENTHÈSE. — Je ne quitterai pas ce *Chapitre de la Langue* sans bien préciser au lecteur comment il doit comprendre les *versions françaises* de mes œuvres. Il sera certainement tenté d'y voir de simples traductions, et ceci étant, il pourra s'étonner

français. Cris d'horreur des celtistes. Le breton sera farci de mots français ! Et après ? L'anglais, qui ne se forme pas autrement, est-il pour cela un patois ? L'allemand lui-même qui, avec ses formidables laboratoires linguistiques, est la langue la mieux à même de se constituer un vocabulaire de synthèse, en revient tout doucement pour le langage courant à la méthode simpliste de l'annexion. Alors que les langues scientifiques elles-mêmes admettent le procédé de formation naturelle, imposera-t-on le procédé scientifique à une langue essentiellement populaire ? Il ne faut pas être plus royaliste que les rois !

de ne pas les voir accompagnées, suivant un usage sinon antique du moins solennel¹, du texte breton original. Or, ces *versions françaises* constituent, au même titre que celles bretonnes écrites simultanément, une expression de mon œuvre directe et immédiate. Le français est mon idiome natal et naturel. S'il n'est pas le patois de mon cœur, il est la langue de mon esprit. Et toute impression qu'enregistre mon cœur se réfléchit aussitôt dans mon esprit. C'est là le phénomène, d'ailleurs banal, du bilinguisme. L'idée se matérialise parfois sous des formes différentes, mais elle est identique, parce qu'elle est unique. Les choses étant ainsi et non autrement, une édition bilingue apparaissait sans utilité pour les lecteurs tant français que bretons : on ne lit pas une œuvre dans deux langues *à la fois*. Même, elle aurait présenté un réel danger pour les linguistes, que la divergence des textes eût irrité, et pour les étudiants qu'elle eût déconcerté. Je demande donc l'excuse des uns et des autres.

SUR LE THÉÂTRE BRETON

On ne permet d'ordinaire aux manifestations littéraires des patois que certains genres dits inférieurs, comme par exemple les contes pour enfants, les chansonnettes sentimentales et les monologues scatologiques. Aussi me trouvera-t-on peut-être bien présomptueux, d'avoir abordé tout de go l'un des plus élevés d'entre les genres supérieurs ; on trouvera ridicule ce campagnard qui, en place de sabots, veut chausser des cothurnes. Pourtant, je n'innove rien. De tout temps, depuis que le breton existe, qu'ils fussent prêtre, clerc, — ou même huisier, — tisserand ou facteur rural, tous ceux qui se

1) Cet usage remonte à la publication, par La Villemarqué, de son fameux *Barzaz-Breiz*. Mais il publiait des textes ; et ceux-là, relevant avant tout des critiques et des philologues, devaient leur être soumis en même temps que traduits.

sont sentis inspirés à retracer dans leur langage les actions des hommes, l'ont fait de préférence en forme de pièces de théâtre¹. La forme dramatique est essentiellement dans le génie du breton.

Et ce que, dans ce langage, certains ont exprimé, d'autres l'ont interprété et d'autres s'en sont divertis. Le breton possède un théâtre. Il en eut un surtout. *Quel fut cet ancien théâtre breton ?*

De ce qu'il était un théâtre de plein air, donnant ses représentations sur de rustiques *échafauds*, on n'y a vu qu'un théâtre paysan. Il fut plus que cela ; plus même qu'un théâtre populaire, ou alors, populaire aux deux sens du mot : fréquenté du peuple et aimé de tous. Nous savons, par les *excuses* et *bouquets*² qui terminaient les représentations, que celles-ci comptaient, parmi leurs fidèles, des gens de toute qualité ; nous savons également que, jusqu'à une époque relativement récente, les spectateurs notables prenaient place sur la scène même, comme les gentilshommes au temps de Molière. L'ancien théâtre breton, avec ses *mystères* et ses *tragédies* en plusieurs journées, ne fut donc autre chose qu'un attardement, jusqu'au siècle dernier, du théâtre français du moyen âge.

Et que fut ce théâtre ?

« Mélancolique » et « falot », nous dit M. Anatole Le Braz, en conclusion de la magistrale étude qu'il a consacrée à l'ancien théâtre breton³. M. Le Braz, homme de lettres et philologue, n'a-t-il pas étudié ce théâtre un peu à la façon dont on examine ces

1) Nombre de « gwerz » ou complaintes étaient de véritables petits drames en forme dialoguée. La *gwerz* de Yannik Coquart (cité page XII) traduite par Luzel dans ses « *Gwerziou Breiz-Izel* » et transportée mot pour mot à la scène par Henri Bataille, a donné l'admirable et célèbre « *Lépreuse* ».

2) Appels à la générosité qui précédaient la quête, et remerciements qui la suivaient.

3) Dans « *Le Théâtre Celtique* ».

vieux albums où figurent, en des daguerréotypes jaunis, les portraits de famille? « Quoi, c'était mon aïeul, ce phénomène à l'invraisemblable toupet? — Comment, ce monstre à crinoline a pu réussir à trouver un mari? » Et pourtant tous deux furent jeunes et ardents; ils s'aimèrent et se trouvèrent les plus beaux du monde. Ce qui montre combien il est difficile de juger exactement les êtres, quand on se trouve placé en dehors de leur époque et de leur ambiance. En prétendant retrouver ce qui fut un organisme plein de vie et rayonnant de santé, dans de lamentables vieux cahiers "à l'odeur cadavérique", M. Le Braz n'a-t-il pas pris l'ombre pour le corps, la cendre pour le feu, et minuit pour midi? Ou, tout simplement, n'a-t-il pas confondu le théâtre avec la littérature dramatique?

Car la valeur dramatique est une chose, et la valeur théâtrale en est une autre. Ce qui reste d'une pièce, sur le papier, c'est sa valeur dramatique, valeur absolue, indépendante de l'époque et de la langue. Tandis que sa valeur sur la scène est la valeur théâtrale, essentiellement variable en fonction de deux facteurs qui s'appellent l'interprétation et le public. Le critérium de la valeur dramatique, c'est le jugement des littérateurs. Le critérium de la valeur théâtrale, c'est le jugement du public, autrement dit, c'est le succès.

En sorte qu'une pièce d'un dramaturge de génie, jouée par des acteurs de premier ordre devant un public d'élite, peut n'être pas du théâtre. Par contre, Guignol est du théâtre, à condition qu'on n'y admette pas les grandes personnes.

Ainsi le théâtre breton fut du théâtre, pour des spectateurs qui n'étaient pas des professeurs de littérature française. Cette communion intime entre la pièce, les acteurs et les spectateurs; cette combinaison qui est le secret du chimiste, ce *liant* qui est le tour de main du maçon, cet on ne sait quoi, ce

rien et ce tout, exista. Ces rôles recopiés religieusement à la chandelle, par les mains gourdes d'artisans et de laboureurs, d'autres laboureurs et d'autres artisans les incarnèrent si absolument, qu'ils les déclamaient encore sur leur lit d'agonie. Ces pièces, les spectateurs les vivaient si intensément, que, dans les moments dramatiques, certains s'évanouissaient. Nous lisons, dans *Les Derniers Bretons*, qu'une femme devint folle. Notoirement, Souvestre exagérait. Mais supposons seulement qu'elle ait eu "les sangs tournés" pendant vingt-quatre heures: quel est le directeur d'à présent qui ne ferait pas un pont d'or à l'auteur capable de lui assurer un pareil résultat?

L'ancien théâtre breton fut un vrai, un grand, un magnifique théâtre. Et ceci dit, je concède qu'il n'a pas de littérature dramatique. Est-ce à dire qu'il n'en reste rien? C'est à voir¹. Pour moi, il me fait penser à ces fioles de médicaments qu'on retrouve en rangeant les armoires. La drogue est éventée, mais la formule est toujours bonne....

Traité en ci-devant par la Révolution, saigné par les guerres de l'Empire², le théâtre breton apparaît, à l'époque où commence la période moderne, c'est-à-dire vers 1830, comme un vieillard usé et anémié, mais portant beau encore et n'ayant pas perdu tout son prestige. Curieux avatar de ce campagnard endurci: il se fait citadin sur ses vieux jours, et s'en vient habiter la ville de Morlaix. Sa situation n'est pas brillante: il ne lui reste, pour toute fortune,

(1) Une révision de ce théâtre pourrait, sinon révéler des trésors, tout au moins réserver d'agréables surprises. Le choix des pièces publiées jusqu'à ce jour a été principalement guidé par des considérations linguistiques. Seul M. Georges Dottin, avec sa traduction de la " Vie de Louis Eunius ", nous a fait connaître un type de pièce pleine de vie et de naturel et débordant de verve populaire.

(2) Dans ce théâtre, tous les rôles étaient tenus par des hommes, et les pièces courantes en comportaient facilement une cinquantaine.

que sa garde-robe passablement usée et déjà terriblement démodée. Ne pouvant s'équiper à neuf de pied en cape, il émaille sa vieille tenue de pièces — d'ailleurs sans reprises. — faites de haillons ramassés au hasard des *bourriers*. Assez semblable à un arlequin, il devient une sorte de phénomène local, méprisé des uns et moqué des autres, et, de misère en détresse, il échoue dans un galetas où il fait sa compagnie de charretiers, de valets et d'individus de la plus basse catégorie. De temps à autre, de bons Bretons, fiers de leurs gloires nationales, amènent dans son taudis quelque américain de passage, et ce sont les bonnes journées pour lui, car il y gagne de quoi dîner. A un moment donné même, l'idée d'organiser en grand cette exhibition sourit à certaines notabilités de la ville, et l'on projeta de fonder une vaste société en commandite, d'ailleurs à capital et personnel variables. Un comité fut formé: c'est dire assez que la chose n'eut pas de suite. Le projet comportait, paraît-il, la construction d'une grande cage de verre hermétiquement close, dans laquelle on eût conservé le bonhomme avec ses haillons, sa poussière et ses poux, à l'abri des courants d'air, voire de l'air lui-même. Car les Bretons d'alors étaient ainsi faits, et beaucoup d'aujourd'hui le sont encore: ils confondent volontiers l'art avec la curiosité. Sous prétexte qu'en évoluant, tout être va vers sa fin, ils ont trouvé ce procédé simpliste pour le conserver, qui consiste à l'empêcher d'évoluer. Or, tout être qui n'évolue pas devient un monstre....

Le théâtre breton n'avait pas évolué, ou plutôt, il avait évolué à l'envers. De cela, les plus optimistes eux-mêmes durent se rendre compte. Les acteurs de la Comédie-Française qui, le 14 avril 1888,

1) Ce "comité" comprenait le folkloriste Luzel, le chansonnier Prosper Proux, le romancier Pierre Zaccane, et le père du poète Tristan Corbière.

vinrent inaugurer à Morlaix le théâtre neuf, ont dû garder un souvenir ineffaçable du *collègue* inattendu que des organisateurs mieux intentionnés qu'inspirés avaient cru devoir inscrire au programme à leurs côtés. Cette fois, la "curiosité" n'eut aucun succès.... Emboité, sifflé, hué, expulsé de la salle comme un vulgaire ivrogne du poulailler, le théâtre breton s'en allait crever à la voirie¹.

Et l'on n'entendait plus parler de lui....

Quelques années plus tard cependant, des personnes versées dans les choses du temps passé se souvinrent que le bougre était de bonne famille, et ils résolurent de lui faire de dignes funérailles. Ce fut une très belle cérémonie². Il y eut même une oraison funèbre, prononcée par un membre de l'Académie (française), M. Gaston Paris, qu'on en avait fait venir tout exprès pour cela. Puis, l'on s'en fut chacun chez soi.

Pourtant, à la réflexion, on trouva que le bonhomme était bien amusant, et bien curieux, et, après tout, — représentations à part — rudement représentatif. Bref, il manquait. Seulement, diable, il était mort, et, qui plus est, enterré. Alors, on se souvint qu'il n'était pas sans analogie — à l'embonpoint près — avec un certain personnage qui

1) Les derniers auxquels on puisse faire grief de cette lamentable situation étaient ceux-là même qui dirigeaient les troupes morlaisiennes. (Car il y eut, à un moment donné, deux troupes rivales.) Si l'on songe que Joseph Coat, qui fonda l'une d'elles, était un simple ouvrier de la Manufacture des Tabacs, qu'il dut être à la fois auteur, metteur en scène, régisseur et acteur, et qu'il réalisa cette innovation — qui étant donné l'esprit de l'époque constituait un véritable héroïsme — de faire paraître en scène des "vraies" femmes, on ne peut qu'admirer ces hommes, et regretter que leur œuvre n'ait pas été mieux guidée et soutenue.

2) Cette cérémonie funèbre eut lieu à Ploujean près Morlaix, le 14 Août 1898. La pièce représentée, la "Vie de Saint Guénolé", était celle-là même qu'on avait donnée à l'inauguration du théâtre de Morlaix, et encore au Congrès Panceltique tenu à Saint-Brieuc en 1867, avec un résultat presque aussi piteux.

jouissait de la faculté de revenir à la vie une fois par an: et, tout simplement, tel Mardi-Gras, on décida de le ressusciter.

Et ce fut, l'année suivante, la *Renaissance du Théâtre Breton*.

La représentation-enterrement avait été un succès, un triomphe, une apothéose. Je n'y étais pas. La représentation-résurrection fut un succès, un triomphe, une apothéose. Celle-là, j'y assistais; et, telle que je l'ai vue, je vais la raconter.

Je revois, dans le cadre d'une délicieuse verdure, un échafaud drapé de calicot. A l'entrée d'une enceinte de dimensions restreintes, empressés et congratulants, des *commissaires* à flots de rubans faisant penser vaguement à quelque comice agricole. Ce n'était pas, certes, une exhibition d'animaux gras: mais c'était une exhibition tout de même. Un mécène politicien montrait à ses invités son théâtre, ses acteurs, et ses paysans. Je n'en fais pas un reproche à M. Cloarec: comme politicien, il aurait pu faire pis. Mais, comme *dramaticiens*, lui et ses amis auraient peut-être pu faire autre chose¹.

Imaginez que l'administrateur de la Comédie-Française (cette vieille collègue) s'éveille un beau jour en disant: « *Bérénice* n'a fait, hier soir, que 95 francs, ce qui, par le temps qui court, est peu pour une femme, même subventionnée. Le théâtre classique est fichu. Nous allons rénover le répertoire. » Sur ce, que croyez-vous qu'il fasse? Qu'il aille se jeter aux pieds de M. Clément Vautel, pour obtenir de lui une pièce en cinq actes? Vous n'y êtes pas. Il convoque le dernier lauréat du concours général, et lui tient ce discours: « Jeune homme, je compte sur vous pour rénover le théâtre français.

1) Et, comme bretons, ne rien faire du tout. Ceux qui ne font rien ne se trompent pas. D'ailleurs ils étaient tributaires, en fait, des éléments dont ils disposaient, c'est-à-dire, d'acteurs vieux de plusieurs siècles.

Vous allez me prendre *Bérénice*, vous me l'arrangerez, vous me la mettrez "à la mode", tout en la développant. Allez et ne soyez pas longtemps. »

Ce fut très exactement ce qui se passa. L'heureux potache était le consciencieux poète Charles Guennou. Quant à *Bérénice*, c'était *Sainte-Tryphine*, qui, si elle n'était pas de la même mère, aurait certainement pu avoir la même nourrice. Ce rhétoricien à cheveux blancs fit du mieux qu'il put: de cette échappée de cimetière, il fit sortir 7.000 vers.

Ce n'était pas une résurrection, c'était une exhumation. De cette fosse béante entourée d'indifférence, il montait quelque chose de fade et de glacial. La mise trop correcte des acteurs, leur jeu trop compassé augmentaient le lugubre de la scène et l'on en arrivait à regretter les bouffonneries de l'ancien théâtre, ses anachronismes cocasses¹ et ses désopilantes *scenae toute*². La longueur de la pièce, si elle n'ajoutait aucune situation tragique, ajoutait au tragique de la situation. Une pièce paysanne, alerte et vivante³, parvint à peine à dissiper cette atmosphère funéraire.

Cette glorieuse journée fut sans lendemain, même à 365 jours d'intervalle. A peine sorti du tombeau, Mardi-Gras-Lazare, nouvel Arthur, tombait en léthargie. Il devait d'ailleurs bientôt se réveiller, mais pour être aussitôt frappé d'un mal qui couvait depuis longtemps déjà: je veux parler du *Bardisme*.

1) Par exemple Kervoura (le traître de la pièce) habillé en sapeur-pompier.

2) La "scenae toute" (écorchage du français « En scène tout le monde! ») était un intermède hautement goûté du public. A tout propos et surtout hors de tout propos, sur un appel du régisseur, les acteurs se trouvant dans la coulisse se précipitaient sur la scène et, Dieu le Père enlaçant Eve et le Diable empoignant la Sainte Vierge, se livraient à une sarabande échevelée.

3) "Le Bourgeois Vaniteux" de M. F. Jaffrenou.

Le Bardisme est, appliquée à la littérature, la religion du Passé. (Une religion peut être une maladie.) C'est — exagéré et exaspéré — le culte des ancêtres, avec cet unique article de dogme : les Bretons étaient parfaits dans une Bretagne parfaite. On entrevoit sans aller plus loin quels puits de vérité, quelles mines de variété, quels abîmes d'originalité s'ouvrent devant une littérature basée sur cette formule. Le patriotisme est certainement une bonne chose, à la condition encore qu'on prononce bien *patriotisme* et non un autre mot qui finit aussi en *tisme* et qui n'est pas du tout la même affaire. La moutarde à l'estragon est aussi une très bonne chose ; mais, si elle réussit parfaitement dans la mayonnaise, par contre elle ne vaut rien dans les œufs à la neige. En matière de théâtre, le patriotisme est déjà d'un emploi très délicat dans les pièces dites *patriotiques* ; à plus forte raison dans les autres. Ils deviennent à la longue lassants, agaçants, horripilants, ces personnages qui ne peuvent vider leur verre, allumer leur pipe ou embrasser leur bonne amie sans pousser un petit couplet sur le vieux pays de leurs pères, les vieilles coutumes de leurs pères, les vieilles culottes de leurs pères. On va trouver que je fais là de l'humour bien facile, et que je mêle des choses bien respectables avec d'autres qui ne le sont guère. J'accepte le reproche, mais à la condition qu'on se mette d'accord tout de suite sur ce qui est respectable et ce qui ne l'est pas. Or, la question du *costume* a pris en Bretagne, depuis l'avènement du Bardisme, une importance capitale, au point qu'elle est même en passe d'éliminer complètement toutes les autres. Hors des culottes, point de salut. L'avenir de la Bretagne est dans ses culottes. La "nationalité" bretonne, que des siècles de dévouement, que le sang versé lui-même sont impuissants à vous acquérir, vous l'obtenez comme prime gratuite chez le tailleur du coin,

en commandant un complet sur mesure. Quant au caractère, à l'esprit, aux qualités et aux vertus, tout ce qui fait la force et la beauté d'une race, tout cela, c'est dans le prix : c'est la doublure du pantalon. Inutile, ami Le Goffic, de peiner plus longtemps à vouloir définir l'indéfinissable *Ame Bretonne*. Vous ne la chercherez jamais là où elle est : cet *inexprimable* se cache au fond d'un *inexpressible*..!

Et nous avons eu — qui l'eût dit ? — une poésie vestimentaire. Et nous avons vu — qui l'eût cru ? — des pièces de théâtre roulant sur ce thème effarant, que la jupe à bourrelets d'une fille de Quimper est le meilleur rempart pour sa vertu, tandis que devient capable — sinon coupable — de tous les crimes, le *gars* qui a troqué son encombrante *plaque tournante* contre une pratique casquette à trois quatre-vingt-quinze !

J'entends bien ce que vous me dites. Le breton est une langue populaire ; son théâtre doit s'adresser au peuple et, pour se faire bien comprendre de lui, pour avoir son plein effet moralisateur, il doit partir de matérialités tangibles et de faits avérés, pour amener le spectateur à la notion consciente de sentiments, de mœurs, de vertus qui ont avec ces réalités une relation sinon de dépendance, tout au moins de coexistence. C'est le procédé classique du connu à l'inconnu. En application de ce principe, entre la scène où vous êtes et la salle où est le spectateur, vous interposez un tableau : *Vieille Bretagne*, probe et classique peinture de 1850 dans la manière de Yan Dargent. Cela représente, dans un décor tellement breton que je ne crois pas nécessaire de le retracer, des personnages tellement *dito* que je ne prends pas la peine de les décrire. C'est pittoresque, patriarcal, idyllique ; — en un mot, c'est *breton*. Même, c'est pomp...eux, à en juger par la dorure du cadre. Cela, c'est ce que vous voyez. Mais le spectateur, lui, que voit-il ? Dans un entourage

de bois blanc, comme on en met aux sépultures des pauvres, il voit, feutré de poussière et passémenté de toiles d'araignées, un panneau de toile grise... uniformément, désespérément grise : l'envers du tableau ! Et il vous dit : « Je ne vois rien ». Alors, vous retournez le tableau. Mais, chose curieuse, il ne voit rien encore ! Et cela est dans l'ordre, parce qu'on ne peut être intéressé, au théâtre, par les objets qu'on voit constamment dans la vie courante. Vous insistez, vous précisez : « Voici la chaudière où ont vécu vos pères, voilà le lit clos où ont dormi vos pères. Cela n'éveille-t-il pas en vous certains souvenirs ? » Si fait, cela éveille en lui des souvenirs. Le toit de chaume le fait penser aux rhumatismes, et le lit clos, aux poux. Vous lui parlez des vieilles coutumes, des vieilles façons. — « Certes, vous répond-il, il y en avait quelques unes de pas mauvaises, mais il y en a aussi maintenant qui sont bonnes, par exemple, celle qui consiste à manger tous les jours à peu près à sa faim. » Enfin, vous y allez de vos suprêmes effets — je veux parler des vieux effets de vos pères, que par manière de démonstration¹ vous endossez vous-même, au figuré comme au propre. Mais notre homme n'en tire pas autrement de fierté, et il vous dit ceci — textuellement : « Voici maintenant le monde renversé. Du moment que les messieurs s'habillent en paysans, n'est-il pas naturel que les paysans s'habillent en messieurs ? »

Car le breton n'est plus — s'il l'a jamais été — le phénomène élaboré par cinquante ans de roman-

1) Ici la "démonstration" porte à faux, car même si elle produit le résultat cherché, le rendement profite non au sujet même, mais à ce qui l'entoure. C'est travailler non pour le Breton, mais pour la galerie. C'est, de plus en plus, tendre vers cette formule du Breton poupée de cire dans une Bretagne musée. Si l'on veut réellement que le Breton reste "lui-même" dans les conditions de la vie moderne, il faut, le plus possible, l'isoler moralement, et pour cela, commencer par ne pas en faire une attraction.

tisme et de roman-feuilleton. Ce conservateur par nécessité est, par instinct, une manière de révolutionnaire, c'est-à-dire, au fond, un homme comme vous et moi, assoiffé de *devenir* et en marche vers le mieux-être. Qu'il y aille par son chemin et à son pas, c'est son affaire. Mais il est une chose en tout cas dont il est bien convaincu : c'est qu'il n'y arrivera jamais en marchant à reculons !

Et puis, le Breton tient-il tellement à être *moralisé* ?

Il y a, à mon avis, dans tout Breton, du prêtre, du maître d'école et du gendarme. Du prêtre, parce qu'il croit volontiers à l'incompréhensible. Du maître d'école, parce qu'il aime à inculquer sa croyance, et du gendarme, parce qu'il a, dans sa façon de l'imposer, quelque chose de péremptoire. En sorte que les pièces *moralisatrices*, même — et surtout — celles qui ne sont pas de facture ecclésiastique, ont l'air d'être composées par des prêtres, mises en scène par des maîtres d'école et jouées par des gendarmes. Or l'homme du peuple qui est un simpliste, mais un simpliste logique, se tient ce raisonnement que les sermons se font à l'église, que les leçons se donnent à l'école et que les amendes s'infligent à la justice de paix. A chacun son métier. Ce qu'il vous demande à vous, les *tragédiens*, c'est tout bonnement de le distraire.

Or, qu'est-ce que *distraindre* quelqu'un ? C'est lui faire oublier, pour un moment, ses occupations et ses préoccupations. C'est le sortir de sa vie et de son soi-même. C'est le faire voyager, dans l'inconnu de l'espace et du temps....

Et ce fut justement la force, on peut même dire le véritable tour de force de l'ancien théâtre breton, de réussir, avec des moyens dramatiques et scéniques rudimentaires sinon absents, à produire cette extériorisation de l'esprit du spectateur. Loin d'aller à lui, de se mettre à sa portée dans la fami-

liarité de la vie courante, il l'attira au contraire dans une sorte de monde inconnu et mystérieux, qui la plupart du temps ne devait son étrangeté qu'à ce qu'il lui était étranger. En sorte que ce qui fit son succès, c'est-à-dire sa valeur théâtrale, c'est cela même qu'on lui reproche comme son plus grand défaut littéraire : *il ne fut pas breton*¹. Je ne prétends pas que ce soit là la formule obligée d'un théâtre futur, je n'affirme même pas que, dans les conditions actuelles, ce soit une formule possible. Je constate et voilà tout.

Une chose demeure incontestable : c'est que le peuple, au théâtre, n'aime pas qu'on s'occupe de lui. Il n'apprécie pas plus les pièces faites spécialement pour lui que ces articles commerciaux dits *populaires* qui ne se distinguent généralement que par l'infériorité de leur qualité. Et l'on en arrive mécaniquement à cette conclusion, que la meilleure façon de travailler pour le peuple, c'est de ne pas travailler *pour lui*. Ceci semblera peut-être le record du paradoxe, mais ce n'est, après tout, que le résultat acquis par l'expérience des plus grands hommes de théâtre, d'un Gémier par exemple.

Le grand défaut du Bardisme, c'est, non pas de nous emmener dans le Passé (car on peut y faire, en touriste, les plus jolis voyages) mais de prétendre nous réinstaller dans ce Passé, nous faire habiter la chaumière et coucher dans le lit clos. C'est la très mauvaise farce de ce seigneur d'antan qui, faisant visiter son cul-de-basse-fosse à des invités, rever-

1) Tout au moins d'extérieur, car il l'était de caractère. C'était un Breton sans costume, et, plus exactement encore, un Breton habillé en " monsieur ". Il faut peut-être voir là une des causes de son prestige : il initiait, ou du moins était censé initier le peuple à la vie des grands. Pour l'ancien Breton, l'ordre divin lui-même apparaissait comme un suréchelon de l'ordre social. Remarquer à ce sujet que l'engouement actuel du peuple pour le cinéma est dû, pour beaucoup, à ce que celui-ci lui montre, au naturel, la vie des " gens de la haute ".

rouillait la porte sur eux en leur criant : « Bonne nuit ! » Ce n'est plus le Passé, c'est l'in-pace. Le théâtre du Passé peut être un très beau théâtre, à la condition qu'il ne soit pas une prison, ni d'avantage une église.

Toutes les maladies ont leurs complications. Le Bardisme eut la sienne, qui fut le *Druidisme*.

Dans une crise aigue de celtisme, certains de ceux qui se disaient les leaders d'un mouvement de renaissance bretonne, décidèrent d'instaurer — on ne peut sérieusement dire de *restaurer* — dans notre Bretagne les cérémonies de l'ancien druidisme, à l'instar de celles qu'une tradition ininterrompue, soutenue par le traditionnalisme propre au peuple anglais, a perpétué jusqu'à nos jours chez les Bretons du Pays de Galles. Toutefois, rompant avec la discrétion de nos ancêtres gaulois, qui célébraient leurs rites dans le mystère des forêts et dans l'ombre des nuits sans lune, ils opérèrent en plein public, en plein midi, et en dehors des trois jours de l'année réservés par les lois à ce genre de divertissement.

J'eus la chance d'assister à une de ces exhibitions, et ce, pour ainsi dire à domicile, puisque le *Sacré Collège* était venu tenir ses assises à Lesneven, sur les confins de ma paroisse.

Sur l'échine rousse d'un dolmen¹, dans l'azur profond du ciel et de la mer, se profilèrent des messieurs moustachus et barbichus, vêtus de binocles et de robes blanches, vertes, et bleues. Un héraut lança des appels aux quatre coins de l'horizon, qui d'ailleurs se gardèrent bien d'y répondre. Et la cérémonie se déroula, dans des tableaux vivants et des poses définitives d'hommes de bronze, pour le plus grand esclaffement de quelques baigneurs accourus de la petite station voisine de Bri-

1) Aux environs de Plounéour-Trez.

gnogan, et le complet ahurissement des indigènes surpris au cours de leurs travaux champêtres. Les femmes surtout (était-ce l'appel ancestral?) marquaient une vive agitation. Une d'elles, qui avait vu des charlatans dans les foires, voulait à toute force montrer une dent malade au Grand Druide. D'autres, à tout hasard (on ne sait jamais!) serraient bien fort la main sur la poche où l'on met les sous. Quant aux hommes, eux, ils ne riaient pas, car le dolmen portait le signe de la croix. Déjà, l'autorisation du propriétaire n'avait été obtenue que de justesse.... Il s'en fallut de peu que ces sacrificateurs ne se changeassent en victimes....

On va trouver que je m'égare sur des jeux — en eux-mêmes bien innocents — qui n'ont aucun rapport avec l'art dramatique, sinon qu'ils montrent, une fois de plus, le goût inné des Bretons pour la figuration théâtrale. Mais juger ainsi, c'est ne rien connaître de l'exclusivisme et de l'individualisme propres à la race, lesquels n'ont rien de plus pressé en toute occasion que de refuser aux autres toute liberté individuelle. Continuateurs de ceux qui assumaient jadis la garde de la religion, des sciences et des arts, ces nouveaux pontifes ne devaient pas manquer, sinon de rétablir le culte du Ternaire (et encore n'affirmerai-je pas que quelques exaltés n'y aient pas songé), tout au moins, de s'arroger le contrôle de la production littéraire du breton; qui devenait, de par son origine celtique, l'idiome officiel et exclusif du Néo-Druidisme. Ils n'y manquèrent pas et, le plus extraordinaire, c'est qu'ils y réussirent. Ce qu'il y a dans le caractère breton de naïveté crédule et d'enfantine vanité, se laissa prendre à ces rites de rapins montmartrois, à ces titres pompeux de druides, d'ovates, de hérauts et de porte-glaives, à ces investitures bardiques qui faisaient des récipiendaires des descendants de princes et de saints, ou tout au moins d'authentiques

filis d'évêques. Des écrivains dont le talent naissant donnait les plus grandes espérances, se lancèrent à corps perdu dans ce chemin vague¹, se perdirent dans les brouillards et gâchèrent leur belle jeunesse dans les plus décevantes palinodies. D'autres, encore qu'il montrèrent un moindre enthousiasme, soucieux qu'ils étaient avant tout de ménager leurs débouchés, laissèrent faire et se laissèrent faire, donnant pour leur excuse « qu'il faut bien suivre le mouvement et ne se mettre mal avec personne ». Quant à ceux enfin qui se montrèrent réfractaires à l'initiation, et préférèrent garder, avec le nom de leur père, leur indépendance de Français, ils se virent inscrits à l'index et ils sentirent, autour de leurs efforts, le vide, et devant leurs initiatives, une sourde animosité. Pour quelques-uns qui continuèrent, solitaires et dans l'ombre, leur ingrat labeur, d'autres lâchèrent pied et abandonnèrent le combat; encore heureux si, confondant la cause avec ses champions, ils ne passèrent pas à l'ennemi avec armes et bagages!

La Grande Guerre a tué le Bardisme druidique et, ce qui est plus malheureux, plusieurs de ses adeptes. Paix à leurs cendres, et à celles qu'il a faites. Pourtant, bardes et druides — braves bardes et bons druides — je ne puis me retenir de vous dire ici que je vous en veux, non pour le mal — pas bien grand — que vous avez pu faire, mais pour le bien immense que vous n'avez pas fait. Car, par vos rangs dans l'échelle sociale, par vos niveaux d'éducation, vous avez vraiment constitué, à un moment qui fut, cet embryon d'élite, ce noyau gravitant dont la puissance attractive, agglomérant les molécules, finit par former l'astre. Ce "mouvement

1) Une anthologie de M. Camille Le Mercier d'Erm: "Les Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaïne" constitue contre le Néo-Druidisme un réquisitoire d'autant plus impartial, qu'il en prétend être l'apologie.

breton" que vous aviez — jalousement — fait vôtre, il ne tenait qu'à vous d'en faire une levée en masse; beaucoup, en Bretagne, attendaient.... certains espéraient même, au sens français du mot. Ce théâtre, qui est à la base de toute action linguistique comme l'instrument par excellence de vulgarisation et de formation, parce qu'il est le livre qu'on n'a pas la peine de lire et la leçon qu'on n'a pas la fatigue d'apprendre, ce *Théâtre Breton de l'Avenir*, qu'il nous fallait, que l'on cherchait, c'était à vous d'en poser les assises. Oui, ce théâtre, vous *deviez* le fonder....

Et ne dites pas que vous ne le *pouviez* pas. Que vous manquait-il ? Des pièces ? Vous comptiez déjà des auteurs; et d'autres seraient venus, qui vous auraient fait d'autres pièces. Car ici encore ce n'est pas la fonction qui crée l'organe, c'est l'organe qui crée la fonction. Des moyens matériels, pécuniaires ? Dans ce début du présent siècle, qui était l'âge de l'or, (encore que vous en ayez fait l'âge de la pierre !) il suffisait, pour monter et faire subsister des troupes d'amateurs, de désintéressement. Un public ? Il y avait *le* public. Il ne tenait qu'à vous d'en faire le vôtre. Des collaborateurs enfin, des interprètes ? Ces bons vouloirs qui font les dévouements, ces volontés d'où naissent les talents ? Vous me dites qu'ils étaient de plus en plus introuvables, dans la veulerie et l'indifférence croissantes pour la langue et pour l'art. Il n'était plus, le temps des Le Bihan, des Garandel, des Geoffroy ! — En êtes-vous sûrs ?

J'ai devant moi, sous une couverture de ce rose attendrissant dont on revêt les almanachs forains, une modeste brochure. Son titre ? *Eur Pesk-Ebrel* (Un poisson d'avril). C'est une pièce de théâtre, sans prétention d'ailleurs; une simple farce. Son auteur ? Un M. Rennadis, dont je ne sais rien, sinon qu'il était, en 1900, typographe à Morlaix. La pièce

fut-elle jouée ? Je l'ignore; en tout cas, l'intéressant n'est pas là. L'intéressant, c'est ce que nous apprend un bref avertissement en tête de l'ouvrage. Ils étaient, dans une imprimerie de Morlaix, des compagnons qui voulaient se divertir. Ils auraient pu aller au café, jouer aux cartes ou au billard. Mais non, ils se sont dit : « *Faisons une pièce de théâtre !* ». Et mieux encore : quand la pièce fut faite, ils l'imprimèrent, c'est-à-dire que chaque soir — et pendant de longs soirs — prolongeant à la lumière — et à l'œil — leur labeur quotidien, ils levèrent la lettre, mirent en pages et tirèrent leur petit ouvrage ! Et pourquoi ont-ils fait cela ? Pour le profit ? La vente du volume (prix marqué : 10 sous) a dû couvrir à peine le prix du papier. Pour la gloire ? Ils n'avaient même pas, comme le vieux Conan¹, l'espoir de voir leur pièce applaudie par une foule. Pour le plaisir ? Plaisir bien contestable, que celui qui est fait de la peine habituelle. Non. Ils ont seulement, en le faisant, obéi à ce sentiment instinctif, irréfléchi et inexplicable, qui s'appelle l'amour : cet amour du théâtre qui demeure, petite flamme tremblotante mais jamais éteinte, au subconscient de tout Breton.

Et maintenant, est-ce le néant² ? Non. car sur cette même rade où la nef du Bardisme avait coulé, une autre flottait toujours : la barque de Saint-Pierre qui résiste à toutes les tempêtes. L'Eglise, qui avait élevé le théâtre breton dans son giron, et l'avait excommunié quand il avait jeté le froc, refaisait un

1) Jean Conan (1755-183...) tisserand de Ploumilliau qui composa un nombre considérable de pièces, travaillant le jour de son métier et passant la nuit à écrire.

2) Il ne m'est pas possible, à mon grand regret, de considérer comme théâtre, si intéressantes soient-elles, des pièces représentées extraordinairement à l'occasion de certains congrès. Il n'y a vraiment théâtre que là où il y a troupe stable, jouant régulièrement devant un public habitué.

ermite de ce diable qui n'était plus qu'un pauvre diable¹. L'esprit de suite et d'organisation qui caractérise le clergé — même breton — joint au goût du théâtre qui est en tout Breton — même prêtre — dota plusieurs paroisses de troupes permanentes jouant régulièrement. Dans le pays de Vannes, M. l'abbé Le Bayon, dramaturge éclairé autant qu'impresario éclairant, réalisa des mises en scène qui dépassent de beaucoup l'ordinaire simplicité des théâtres de verdure et de patronage. Dans le pays de Léon, considéré pourtant comme réfractaire au théâtre, M. l'abbé Perrot a prouvé — avec pièces à l'appui — qu'en fait de réfractaires il n'est en Bretagne que des attendeurs, et que beaucoup de choses pourraient y être faites si quelqu'un se donnait la peine de les faire.

Mais c'est là, cela va de soi, du théâtre exclusivement religieux², c'est-à-dire qu'il porte avec lui sa vertu et son vice. Son vice n'est pas d'être religieux; il serait antireligieux que le vice serait le même, alors que la vertu n'y serait plus. Ce vice est d'être au service d'une idée autre que l'Art lui-même; d'être un théâtre *moyen* et non un théâtre *but*, un théâtre *quelque chose* et non le *Théâtre* tout court avec un grand T. Et encore ce vice ne lui est-il pas inhérent; il n'existe que par la non existence d'un théâtre ayant la qualité inverse. Car il est véritablement digne et juste que le breton, langue d'un pays essentiellement religieux, ait un théâtre religieux. Mais ce théâtre nécessaire doit-il, comme

1) Les Mystères furent interdits en France par un arrêt du Parlement du 17 novembre 1548. Le Parlement de Bretagne imita cette proscription et le clergé, qui avait lui-même introduit les représentations de Mystères quand, au moyen âge, elles étaient purement religieuses, en devint l'ennemi acharné quand ils furent joués en dehors de son contrôle.

2) Il faut comprendre ici "religieux" dans son acception étroite d' "ecclésiastique".

d'aucuns le prétendent, être considéré comme suffisant? Je dis que non. Si l'on admet que le bois n'est bon qu'à faire des croix, il faut admettre aussi que le fer ne doit servir qu'à faire des épées, et la pierre, des dolmens. Ceux qui prétendent accaparer une langue pour le service d'une idée, quelque divine qu'elle soit, ne devront pas s'étonner si d'autres la revendiquent à leur tour pour la défense de causes tout juste honorables, voire d'opinions à peine soutenables.

Une langue est une fille libre. Servante de tous, elle n'est la domestique de personne. Et si, quelque jour, elle se reconnaît un maître, c'est qu'elle aura consenti, elle-même, à être sa maîtresse.

Je veux dire un mot encore, et je le dis tout crûment: le théâtre breton manque de femmes.

Il est incontestable que, depuis la mère Eve jusqu'à Mistinguett, — en passant par la Duchesse Anne, — la femme a joué un certain rôle dans la vie des peuples et de la Bretagne. A plus forte raison doit-elle jouer ce rôle au théâtre, qui est la vie en petit — et quelquefois en grand — et où justement son rôle est de jouer des rôles. La femme apparaît en effet au théâtre, toute idée de basse sexualité mise à part, comme la source même de la vie, le centre attractif de toutes les passions et par suite, l'élément créateur de drame par excellence. L'ancien théâtre breton le savait tellement bien qu'il ne reculait pas devant les *distributions* féminines les plus compliquées. Jamais théâtre n'a compté autant de reines, de princesses, de femmes saintes et même enceintes¹. Seulement, Esclarmonde avait des aba-

1) Dans la "Vie de Sainte Anne", un acteur jouant le rôle de cette Sainte n'avait rien trouvé mieux que de "se faire" une grossesse avancée. Il faut d'ailleurs ajouter que, dans ce *Mystère*, la naissance de la Vierge — aussi réaliste qu'il est possible de l'imaginer — a lieu sur la scène même.

tis de grenadier, et la Sainte Vierge de la barbe au menton. A quoi faut-il attribuer cette exclusion constante et absolue du beau sexe dans ce théâtre? Ce n'est certes pas à la pudibonderie. Il suffit de lire, par exemple, la *Vie de Louis Eunius*, pour constater que les mères d'autrefois conduisaient leurs filles à des spectacles auxquelles les filles d'à présent hésiteraient elles-mêmes à conduire leurs mères. Cela se faisait ainsi, sans doute, parce que cela s'était toujours fait, et l'on n'avait même pas l'idée qu'il en pût être autrement. Aussi, fut-ce véritablement une chose énorme que l'apparition, vers 1860, dans la troupe de Morlaix, de femmes "pour de bon". L'Histoire ne nous dit pas que l'Eglise leur ait refusé la sépulture chrétienne; mais la légende nous apprend que leurs directeurs d'âme firent de suprêmes efforts pour obtenir qu'elles renoncent à cette besogne diabolique. Il est regrettable que Félicité Bail, Janic Bellec et la Béchen — ces réprouvées qui furent nos martyres — ne soient plus de ce monde, car elles pourraient en toute confiance aller offrir leurs services à M. l'abbé Le Bayon, qui recherche justement des femmes jeunes et jolies pour jouer dans ses pièces. Faut-il dire avec le vieux proverbe: cent paroisses, cent églises? Non. Il faut se dire que le temps est un grand justicier, et que l'Eglise donne à beaucoup de laïcs un bel exemple de largeur d'esprit, en revenant d'elle-même sur ce qui, pour n'être plus la proscription canonique d'antan, n'en est pas moins resté jusqu'à nos jours un préjugé stupide. Un exemple d'intelligence aussi, pour avoir enfin compris que la décadence du théâtre breton est due pour grande partie à cette exclusion de l'élément féminin, qui souvent transforme les rôles les plus nobles en ridicules et même équivoques parodies. Il faut se dire cela, et en profiter. Car, je le déclare ici, le théâtre breton ne sera sauvé que par les femmes. Reste à savoir si les char-

mantes pensionnaires du théâtre d'Auray accepteraient de faire pour l'amour de l'Art, ce qu'elles font pour l'amour de Dieu, sinon de M. l'abbé. Mais il n'est pas indispensable de les mettre en face de ce terrible cas de conscience. Il ne manque pas, dans notre Bretagne moderne, de femmes jeunes et jolies qui ont — sans le savoir — l'étoffe de tragédiennes¹ et qui doivent être lasses de jouer à perpétuité, faute de mieux, les figurantes du *Pardon de Ploërmel*, les écuyères de l'*Entrée de la Duchesse Anne* et les mannequins du *Palais de la Vieillesse*. Leurs cœurs doivent étouffer dans les étroits corsets de velours... Leurs langues doivent se sécher d'ennui, derrière les barreaux de nacre de leur prison... Foin de vos rôles muets de châtelaines, de princesses, de reines! Le théâtre breton à vous offrir: des rôles de pauvresses. Le costume est fourni, naturellement. Quant aux cachets, ils ne vous permettront pas d'acheter des rangs de perles, même en imitation. Mais vous y gagnerez un diamant pur, un inestimable joyau: la conscience d'avoir contribué à sauver ce qui est mieux que la parure et plus que le visage, ce qui est l'âme même de votre pays; ce que vos enfants appelleront un jour avec orgueil: *la vieille langue de nos mères!*

SUR MON THÉÂTRE

« Et maintenant, mesdames et messieurs.... »

Vous connaissez le boniment du camelot qui vend des stylographes. Il commence par vous démontrer que tous les citoyens conscients, tous les travail-

1) Le jeu dramatique semble avoir, pour les Bretonnes, au moins autant d'attrait que pour leurs collègues laids. Mademoiselle Marie Le Poyet qui, dans la représentation donnée à Paris du "Conte de l'Âme qui a faim" interpréta remarquablement le rôle de la Mère, a gardé de ce début — qui fut malheureusement une retraite — une profonde impression. Elle a, m'a-t-on dit, épousé un homme de théâtre.

leurs syndiqués ou non doivent posséder un stylographe. Ensuite il vous prouve, en général au détriment du vôtre propre, que tous les appareils actuellement en usage ne valent pas tripette. Et, enfin, il vous annonce que par une grâce spéciale de la Providence il peut vous vendre pour presque rien — autant dire vous le donner — le célèbre stylographe Machintruc, le seul qui écrit sans encre et ne fait pas de fautes d'orthographe. Cela, vous vous y attendez... Vous n'attendez même que cela pour vous en aller. Mais que diriez-vous, si notre homme vous déclarait ceci : « J'en ai bien, moi, des stylographes ; mais ils sont encore plus mauvais que les vôtres, et, au surplus, je ne les vends pas ! » Vous penseriez assurément : « C'est un fumiste, ou bien un fou. »

Eh bien, mesdames et messieurs, j'ai le regret de vous le dire, je suis ce fumiste et ce fou. Je vous ai démontré que le breton doit et peut avoir un théâtre. J'ai critiqué, dénigré, démoli.... Et je viens maintenant vous dire : « Moi aussi j'en fais, des pièces de théâtre, mais elles ont tous les défauts reprochés, avec quelques autres encore. Et au surplus, je ne les fais pas jouer ! »

Bon, voilà que vous souriez. Je vous entends parler d'ours, de raisins trop verts.... Vous êtes dans l'erreur. Encore que la Bretagne manque de théâtres, sachez qu'un auteur honnête trouve toujours à s'y faire jouer. Il doit même quelquefois se donner beaucoup de mal pour réussir à n'être pas joué. L'avant-dernière année encore, l'offre très flatteuse m'était faite, par le Comité organisateur du Congrès Panceltique, de représenter à Quimper mon Mystère de *Gurvan*.

J'ai décliné ce grand honneur. Certains ce sont mépris sur le sens de ce refus. Je n'avais aucun doute sur la somptuosité et le soin pieux avec lesquels ces excellents Bretons eussent monté et inter-

prété une œuvre qui ne doit d'ailleurs son faible mérite qu'à la langue dans laquelle elle est écrite. Je crois le moment d'autant mieux venu pour une explication, que celle-ci tient toute entière dans la définition même de ce qu'est mon œuvre théâtrale.

J'ai avancé plus haut cette incontestable vérité, qu'un tableau est différent de tout au tout selon qu'on en regarde l'endroit ou l'envers. Or point n'est besoin même, pour éprouver cette divergence de vision, de considérer les deux côtés. Suivant le jour qui l'éclairera, suivant la conformation des yeux des spectateurs, ce qui paraît aux uns *Vieille Bretagne* paraîtra à d'autres *Fiançailles à Séville* ou *Veillée funèbre chez les Esquimaux*. Ceci pour un tableau donné, objet en lui-même de notre examen. On comprend dès lors combien la divergence pourra encore s'accentuer, si le tableau soumis au public n'est que la reproduction, transformée et déformée par notre propre vision, d'un original que nous avons eu sous les yeux.

Des êtres et des faits, réels ou imaginés, considérés comme matière dramatique, comme *objet* théâtral, n'ont pas d'existence propre, de valeur directe à l'égard du *sujet* observant qui est le spectateur. Ils n'existent et ne valent qu'en tant qu'impression d'eux-mêmes sur l'auteur, traduite par celui-ci en expression sur le spectateur. Si l'auteur, à la manière d'un miroir fidèle — encore qu'il puisse être imparfait — se borne à réfléchir, à renvoyer sur le spectateur l'impression reçue de l'objet, il fait du théâtre *objectif*. Si, au contraire, agissant non plus comme un miroir, mais comme un prisme, il réfracte au sujet sa propre vision transformée et déformée, son théâtre devient *subjectif*. L'objectivisme dramatique, qui suppose la neutralité de l'auteur et même l'abstraction complète de sa faculté personnelle d'expression, laisse aux êtres leur inconséquence, aux faits leur incohérence, à la vie ce chao-

tisme qui s'appelle la fatalité. L'auteur montre ce qu'il voit, et comme il le voit. Il n'explique ni ne complique, il ne déduit ni ne conclut. Ni prologue ni épilogue. Il n'expose pas plus qu'il n'impose. Il lève le rideau, et laisse la vie se vivre. Et quand le rideau se baisse, on ne peut pas dire que la pièce est finie, parce que la vie elle-même est sans fin...

Dans le procédé subjectif l'auteur intervient activement dans l'expression. Il donne une logique aux personnages et un sens à leurs actions; à la vie, une raison d'être. Il donne une fin à ce qui n'en a pas. Il cherche à *faire* intelligible, attrayant, flatteur, instructif ou édifiant. Il adapte l'objet à ses besoins, à ses intérêts, à ses goûts, ou à ceux de son public avec lequel, la plupart du temps, il fait cause commune. En malin photographe, il retouche le cliché avant de tirer l'épreuve. Il corrige la nature, et qui plus est, il met sa signature. Il fait sien ce qui n'est à aucun, il met sa personne dans la peau des autres et pour peu qu'il soit lui-même semblable à tout le monde, c'est-à-dire au public, celui-ci applaudit en disant: « Comme c'est bien ça! » alors qu'il devrait dire: « Comme c'est bien moi! »

Mon théâtre à moi est essentiellement objectif. Des êtres, évoqués ou créés par moi, ont vécu devant moi. Je les ai regardés vivre. Ce que j'ai vu s'est imprimé en moi, et tel que je l'ai vu, je l'ai exprimé. C'est tout. Je ne suis donc pour rien dans ce qui se passe, ni dans ce qui arrive. Je suis étranger à l'affaire. Je décline, en un mot, toute responsabilité.

C'est encore, si l'on veut, un théâtre où les personnages jouent pour l'auteur, ou plus exactement — car ici l'auteur devient inconscient de son propre travail imaginatif — pour un seul spectateur. Un spectateur, évidemment, c'est un public, mais ce n'est pas une foule. Même en admettant que ce public soit satisfait du spectacle (et ce n'est pas

prouvé) il serait bien osé de supposer a priori que la foule le serait également. Et il serait en tout cas archifaux de considérer un tel théâtre comme représentatif de la capacité de sentiment et d'expression dramatique d'une race; autrement dit, de présenter une pièce exclusivement objective comme un prototype de pièce subjective.

Et voilà pourquoi *Gurvan* n'a pas été joué à Quimper.

Est-ce à dire que mon théâtre est fait pour ne pas être joué? Non. Il pourra l'être, à la condition qu'on ne dise pas au public: « Voici un chef-d'œuvre, applaudissez-le! » Mais bien: « Voici une pièce. Si elle vous plaît, applaudissez-la. » Il n'est pas impossible, après tout, qu'on applaudisse. Tout arrive. Mais je ne l'aurai pas fait exprès.

— Vous n'êtes guère aimable pour le public. Puisque vous faites si peu de cas de son opinion, pourquoi publiez-vous votre théâtre?

— Pour qu'il soit lu par quelques uns, et, en tout cas, pour le lire moi-même. C'est d'ailleurs là le public que je redoute le plus.

En sorte que mon soi-disant objectivisme pourrait bien n'être, en définitive, que du subjectivisme de paresseux et d'égoïste. Ce que tu es, sois-le pleinement, conseille la sagesse des nations. J'use du conseil et j'en abuse:

1°. — En n'expliquant pas ce que j'ai voulu faire. Et ceci, par la raison que je n'ai rien *voulu faire*; j'ai *fait*. J'ai d'ailleurs remarqué que neuf fois sur dix, après qu'un auteur a sué sang et eau à expliquer ce qu'il a voulu faire, on s'aperçoit que ce qu'il a fait n'a aucun rapport avec ce qu'il a voulu faire.

2°. — En ne justifiant d'aucune idée directrice, et en n'exposant aucun plan d'ensemble. Pas plus que la vie n'a un but, pas davantage mon œuvre n'a de direction. Pas plus qu'il n'y a de coordination entre les actions des hommes, pas plus je ne suis tenu

d'en faire exister entre mes différentes pièces, qui ne sont elles-mêmes que des groupes d'actions. Je fonde d'ailleurs de grands espoirs sur la Critique, si experte à démolir tout ce qui est fait, pour découvrir dans mon œuvre tout ce qui n'est pas fait. Je n'ai pas été médiocrement flatté quand M. Paul Dottin, dans l'étude qu'il a publiée de mon œuvre¹, a reconnu en mes drames de *La Veuve Arzur*, *Les Paiens* et *Gurvan* « une trilogie conçue pour faire vivre aux yeux de la foule la Bretagne contemporaine, la Bretagne à demi francisée du XVII^e siècle et enfin la Bretagne celtique et légendaire ». Moi qui croyais avoir écrit, tout bonnement, trois pièces, voilà que, comme M. Jourdain faisait de la prose, je fais des *trilogies* sans le savoir ! Je regrette vivement qu'au moment où M. P. Dottin a écrit son étude, il n'ait pas eu connaissance de *La Vie de Salaün*, car, outre qu'il en eût donné un argument certainement plus intéressant que celui que je vais essayer moi-même², il m'eût fait l'auteur, pour le coup, d'une *Tétralogie* !

Au fait, on a déjà dit que je rappelais Wagner. On a dit aussi que je rappelais La Villemarqué, Eschyle, Villiers de l'Isle-Adam, le facteur Rolland et Shakespeare. Il n'est pas bon de ressembler à trop de gens, parce qu'en fin de compte, on n'est que Frégoli. Il est un seul auteur auquel je voudrais qu'on dise que je ressemble, encore qu'il soit sans nulle valeur. Mais ce n'en est, paraît-il, que plus difficile... Cet auteur-là, c'est *moi-même* !

1) "Le Théâtre breton contemporain" dans "La Revue de France" du 15 Août 1924. Cette étude a été reproduite dans la "Buhez Breiz" de Novembre 1924, et, en extraits, dans "Le Figaro" du 21 Septembre.

2) Si je commence la publication de mon théâtre par la dernière écrite de mes pièces, c'est qu'elle en fut la première par la conception. Je me dis au surplus que le personnage de Salaün, si familier et si sympathique, sera mon meilleur introducteur auprès du public.

SUR « LA VIE DE SALAÜN »

Lorsque la brise de septembre, tempérant l'ardeur de l'été, rendait agréables les longues marches, ma promenade favorite était de gagner par la traverse le chemin qui va de Plouvien à la mer. Après avoir franchi le riant vallon de Loc-Brévalaire et remonté la pente romantique du Lescoat, je rejoignais, sur le plateau, la grande route qui vient de Lannilis. Et tout de suite, sur la droite, roussettes, grises ou blanches dans le ciel bleu, blanc ou gris, les deux tours du Folgoat¹, branches inégales d'un gigantesque aimant, irrésistibles, m'attiraient.

Mais, une fois mes hommages rendus à la Dame du Logis, pourquoi m'attardais-je si longuement ? Pourquoi, dans cette église pourtant familière, scrutais-je avec une curiosité inquiète et toujours incontentée, les moindres recoins des murailles et du sol ? Pourquoi enfin, quand je m'en revenais à la nuit tombante, me sentais-je, sur la route plus déserte, chaque fois plus déçu, plus triste, plus seul ?

Je l'ai compris depuis : je cherchais Salaün.

Car Salaün le Fou n'est pas dans l'église du Folgoat. On n'y sent sa présence ni de corps, ni d'âme. On a bâti l'église sur sa tombe, et la place de sa tombe n'y est pas marquée². Et la vie même de cet

1) Il est à peine nécessaire de rappeler que Notre-Dame du Folgoat (c'est-à-dire "du Bois-du-Fou") est un des pèlerinages les plus renommés de la Bretagne. Ce pèlerinage tire son origine du miracle qui marqua la mort de Salaün le Fou, que la Légende représente comme un pauvre idiot très dévot à la Vierge Marie. L'église, pure merveille du style gothique flamboyant, fut commencée en 1365, sous les auspices du duc Jean IV. La consécration eut lieu en 1419.

2) La logique des choses, comme d'ailleurs la réalité des faits, tendent à établir que l'église fut construite sur le lieu même de la sépulture de Salaün. Il est extraordinaire, dans ces conditions, qu'à aucun moment de l'histoire du Folgoat il n'ait été question d'un tombeau ou d'un signe quelconque repérant cette sépulture. Ceci donnerait une apparence de véracité à la tradition populaire qui

homme qui, à travers la mort, s'est épanouie en une miraculeuse fleur, on la connaît à peine... on ne la connaît pas !

Qui fut Salaün ? J'interroge l'Histoire, je fouille la Légende....

Or, en ce soir de novembre commençant de l'année 1358, noble et révérend Dom Jean de Langoueznou, abbé du moustier royal de Landevennec en Cornouaille, se disposait à se retirer en son particulier, quand on vint l'avertir qu'un cavalier était arrivé, porteur d'un message du doyen de la Collégiale de Lesneven, son vieux camarade d'enfance et d'études. L'homme, aussitôt introduit, sortait respectueusement du pli de son bonnet une missive de parchemin, où l'abbé lut ces lignes :

Mon bon frère en J.-C. Par la présente je vous mande qu'es environs de nostre ville est advenue inouye et très admirable merveille qui est proprement vray miracle de part Dieu, dont est chaque un de ce diocèse grandement estonné et édifié. Oultre ne vous dis pour ne vous gaster la surprinse. Venez et vous voirez de vos yeux. Si estes icy de tous le bien attendu.

Cette nuit-là, messire abbé dormit peu. Sa messe dite sitôt matines, il montait à cheval, et, précédé de deux valets armés jusqu'aux dents — car la campagne était peu sûre — il se mettait en route.

De Landevennec à Lesneven, même avec le détour obligé par les terres, il n'y a guère qu'une dizaine de lieues. Mais c'étaient, à cette époque, des "lieues

veut que Salaün ait été enterré dans le cimetière de l'église d'Eles-trec, petite paroisse disparue depuis longtemps, sur le territoire de laquelle se trouvait le Folgoat. Fréminville, dans ses "Antiquités du Finistère", dit avoir vu l'emplacement de cette tombe, marquée par de grosses pierres arrondies.

1) Abbaye de Bénédictins fondée par Saint Guénolé.

de Bretagne¹", d'interminables lieues de fondrières défoncées par les pluies automnales. En sorte que la nuit était depuis longtemps close, quand le digne voyageur fit son entrée dans la ville aux vingt-huit monastères². Harassé de fatigue, il prit juste le temps de saluer son hôte toujours mystérieux, et s'en fut à sa chambre. Mais, dès le chant du coq, il était debout, et, sous la conduite d'un vicaire, il s'en allait vers la merveille.

Ils sortirent de la ville dans la direction du sud, et entrèrent dans la forêt³. Après une demi-lieue environ de marche, ils se trouvèrent dans une sorte de clairière, et le guide dit : « C'est là. »

Non loin d'une fontaine, quelques personnes étaient agenouillées : des gens humbles, des femmes surtout. À la vue des deux prêtres, tous s'écartèrent respectueusement. Et Dom Jean vit....

Il vit une tombe, marquée d'une modeste croix. Et, devant la croix, un lys en pleine floraison.

Un lys fleurissant en novembre, c'est chose déjà bien étrange. Mais un lys dont les pétales portent des signes d'or, de véritables lettres qui, assemblées, forment les mots : *Ave Maria*, c'est, en vérité, plus qu'étrange.... Dom Jean de Langoueznou reconnut le miracle et longuement, prosterné, il loua le Seigneur.

En s'en revenant, il ne manqua pas, comme bien on pense, de presser son guide de questions. Depuis quand ce lys était-il fleuri ? Pourquoi cette tombe ainsi à l'écart, loin d'une église, en terre *profane* ? Et, au fait, qui donc contenait-elle, cette tombe ? Sans doute quelque pieux ermite, retiré en cette

1) La lieue de Bretagne comptait environ cinq kilomètres.

2) Lesneven, ancienne cour du roi breton Neven, était au moyen âge une ville très importante.

3) Toute la région entourant Lesneven était couverte à cette époque par une vaste forêt, qui fut détruite par un incendie en 1427.

forêt, dont le Très-Haut avait voulu récompenser la dévotion à sa Sainte Mère? — Et le vicaire de conter, du mort, ce qu'il savait. Il ne le connaissait guère.... A peine l'avait-il rencontré quelques fois, aux abords de la ville, bredouillant de sempiternels *Ave Maria*. Un homme jeune encore, inoffensif et doux; mais manifestement privé de sa raison....

A mesure qu'il parlait, messire Jean tombait de son haut. Comment, c'était là celui que Dieu avait choisi...? Un manant, un *petit hommeau*¹, alors qu'il y avait sur terre, dans le clergé séculier, et surtout régulier, tant de saints personnages, miroirs de toutes les vertus? Un *simple pauvre* qui, sauf son *Ave Maria*, ne savait pas de latin, encore moins de français, ne parlant que son *baragouin*! Et, par surcroît, il était idiot! Il vivait là, dans cette forêt, faisant mille folies, se plongeant tout nu dans la fontaine, et logeant dans un arbre! Ce n'était plus un homme alors, c'était une bête! Certes, Dieu fait bien ce qu'il fait. Mais ce jour-là, vraiment, avait-il bien réfléchi? Ou alors, comme ces rois qui, en un jour de liesse, font asseoir un truand à leur table, avait-il voulu, par son excentricité même, prouver sa toute-puissance? Fantaisie du Seigneur, lubie de grand seigneur!

Cependant ils reviennent au doyenné, et là, une étonnante nouvelle les accueille: Monseigneur de Rochefort, évêque de Léon, vient d'arriver inopinément avec tout son chapitre. Et tout à l'heure il y aura grand banquet, réunissant la fleur du clergé de la ville.

Et Dom Jean de se dire, tout en gagnant sa chambre, qu'il s'y fera sans nul doute assaut de devis onctueux et de "scavants" propos. Noblesse oblige: au haut bout par le rang, il se doit d'être également

1) C'est la traduction évidente du mot latin "homunculus", par lequel on désignait les gens de la plus basse condition.

des premiers par l'esprit. Or il vient justement de composer — car il est poète à ses heures, poète sacré bien entendu — un fort beau cantique en l'honneur des "Trespassez", tout-à-fait de circonstance en cet octave de Toussaint. Vite, une feuille de parchemin:

*Languentibus in Purgatorio
Qui purgantur ardore nimio
Et torquentur sine remedio
Subreniat tua compassio
O Maria¹!*

Mais il faut une entrée en matière. N'est-elle pas toute trouvée? C'est cette *Histoire Miraculeuse*, ce *Mystère du Folgoat*² qui va faire les frais de la conversation. Seulement, ce mystère est très mystérieux.... Il n'en sait rien, ou à peu près. Il faut broder. Mais cela n'est pas pour embarrasser notre docte abbé. Et, pour montrer que les disciples de Saint Benoît sont aussi savants en matières profanes que sacrées, il nous entreprend une description physiocandarde de la fontaine de Salaün «qui s'es-couloit en vapeurs montant en l'air visiblement par *antipéristase* ou contrariété de qualités extrêmes de chaud et de froid affrontées et jointes l'une contre l'autre....» Ouf! Monseigneur lui-même en restera bouche bée. Et, pour terminer, comme il n'a pas, après tout, de rancune, et qu'il reste du Seigneur

1) Adaptation française de Pascal Robin:

O Marie! O Vierge de gloire,
Ayde aux captifs en Purgatoire
Qui sont trop ardemment purgez
Et sans nul remède affligez.

2) La relation de Langoueznou, écrite en latin, est disparue depuis longtemps. Nous ne la connaissons que par une paraphrase en français faite par deux prêtres parisiens, Pascal Robin et René Benoît, qui eurent en 1562 communication du manuscrit original. C'est ce texte français qui porte le titre d' "*Histoire Miraculeuse ou Mystère du Folgoat*".

Dieu le très obéissant et surtout *très humble* serviteur, il lui demande, ainsi qu'à sa benoiste mère, "place de repos éternel auprès du simple et pauvre innocent". Oui, lui, Jean de Langoueznou, abbé crossé et mitré du moustier royal de Guenolé en Landevennec et des prieurés qui en dépendent, il consentira à s'asseoir au Paradis, aux côtés de ce misérable manant, né "au cul et dernières marches du monde"!

Salaün, quand tu entras au Ciel, te doutais-tu de l'honneur qui t'y serait un jour réservé?

J'ai comme une idée — je vous dis ceci entre nous — que, sans le *Cantique pour les Trespassez*, nous n'aurions jamais eu l'*Histoire Miraculeuse*...

A moins que de mettre en doute son authenticité même¹, on est obligé d'accepter l'*Histoire Miraculeuse* comme le témoignage d'un homme de bon sens et de poids, peut-être un peu subjectif en ce qu'il déclare avoir vu, mais en tout cas sincère en ce qu'il dit avoir entendu. Or, qu'a-t-il vu? La fontaine où Salaün devait se plonger, l'arbre où il pouvait habiter, la tombe où il reposait, et le lys sur la tombe. Et qu'a-t-il entendu? Les on-dit, les racontars qui couraient sur les excentricités de Salaün. En sorte que notre seul document historique est

1) On a été jusqu'à mettre en doute l'existence même de Jean de Langoueznou, sinon absolument, du moins en tant qu'abbé de Landevennec. Il est de fait que son nom n'est intercalé dans la liste des abbés de ce monastère que grâce à un historiographe qui semble bien ne l'avoir connu que par l'*Histoire Miraculeuse*. Alors, en tirant parti d'erreurs matérielles de transcription qui, dans le texte de Pascal Robin, font apparaître "Landevennec" au lieu de "Lesneven", et en se basant d'autre part sur ce qu'il existe aussi un Folgoët près de Landevennec, on est arrivé à avancer que Dom Jean aurait été abbé, non de Landevennec, mais d'un monastère situé à Guesnou près de Brest. En sorte qu'il ne serait pas venu de Landevennec au Folgoat, mais il aurait fait le voyage inverse, pour constater le Miracle du Lys! Il serait intéressant de faire des fouilles sous les fondations de l'église: on la trouverait certainement montée sur roulettes!

basé, pour ce qui concerne Salaün vivant, sur la légende même; laquelle nous apprend, en tout et pour tout, que Salaün l'Idiot ne vivait pas comme tout le monde. Et nous voilà tout aussi avancés.

Employons les grands moyens. Laissons de côté les poudreuses paperasses, et, revêtu de la tenue martiale du gendarme, — de l'*archer*, comme on l'appelle encore — allons nous embusquer à la corne du bois qu'habite notre particulier. Justement, le voici, l'air inquiet, gesticulant, bredouillant des mots inintelligibles. Subrepticement mais péremptoirement, mettons-lui la main au collet. Va-t-il encore s'évaporer? Non, il est là, en chair et en os, nous regardant d'un œil indifférent.

— Comment t'appelles-tu?

— Je m'appelle Salaün, et ils m'ont surnommé "Le Fou".

Il a dit cela sans empressement, mais aussi sans hésitation. On sent qu'il ne ment pas. D'ailleurs, nous savons qu'il dit vrai. Nous avons son état-civil: Son bois est le *Bois-du-Fou*. Il s'appelle donc bien Salaün *Le Fou*. Voilà un renseignement.

— Qui ne nous apprend rien de nouveau.

— Comment? Je le trouve, au contraire, de la plus haute importance. Voilà un homme que vous appelez *idiot*, et il vous dit qu'il est *fou*. Idiot et fou, en français, ne sont pas la même chose. En breton non plus, encore moins même. Jamais en Bretagne le paysan, ni la paysanne, ni même l'enfant en bas âge ne confondront l'idiot, le simple, l'innocent, celui « qui n'a pas tout » (traduction très exacte de *minus habens*); celui qu'ils nomment un *pauvre cher* et entourent de leur sympathie, avec l'égaré, le dément, c'est-à-dire l'être hors de sa propre raison, pas dangereux peut-être, mais qu'on évite, parce qu'il porte malheur, en un mot, le fou. Donc Salaün était non un idiot, mais un fou. Et puisqu'il était fou, il avait une folie. Cette folie, quelle

était-elle? Nous allons peut-être le savoir. Pour l'instant, reconnaissons qu'elle ne s'est guère encore manifestée. Continuons l'interrogatoire.

— Quel est ton domicile?

— Là, dans le bois, ce grand arbre.

Un arbre pour domicile? Pour des gendarmes, la conclusion est nette: vagabondage. Mais nous ne sommes pas gendarmes, nous sommes archers. Nous ne sommes pas au xx^e siècle, nous sommes au xiv^e, c'est-à-dire à l'une des époques les plus troubles et les plus sombres de notre Histoire.

La Bretagne de cette époque était ravagée par les guerres, les famines et les épidémies. L'un ou l'autre de ces fléaux sévissait toujours, quand ce n'étaient pas les trois à la fois. Sous l'effet de la misère, de la maladie, des mauvais traitements, de la faim surtout, des hommes devenaient fous et s'en allaient vivre dans les bois, comme des bêtes — ou comme des saints. Il y a en Bretagne plusieurs *Bois-du-Fou*, qui ne sont pas celui de Salaün. Salaün était un fou reconnu, officiel, et, pour domicile, il avait son bois, son *Bois-du-Fou*, comme vous avez, Monsieur, votre villa de *Kerdurand*.

— Maintenant, Salaün, tes moyens d'existence?

— Ave Maria.

— Comment, Ave Maria?

— O ô ô, Ave Maria. Ave Maria, ô ô ô....

Aïe, là voilà bien, la folie. Déjà, notre homme n'est plus là. Les yeux perdus, les traits dilatés dans un indicible extase, il contemple dans le ciel une extraordinaire vision. Plus de doute, Salaün est un monomane délirant à idée religieuse; Salaün est un fou mystique.

Au demeurant, il n'est pas méchant. On peut donc le laisser courir. Pourtant, avant de le quitter, on va tâcher de s'amuser un brin.

— Dis voir un peu, Salaün, quelles sont tes opinions politiques?

Car au temps des archers, comme au temps des gendarmes, tout individu circulant sur la voie publique devait être nanti d'une opinion politique. De même que, de nos jours, on est *communiste* ou *keriliste*, de même on devait être, au temps de Salaün, *Bloisiste* ou *Montfortiste*¹.

— Allons, Salaün, réponds-nous. Es-tu pour Blois, ou pour Montfort?

Mais déjà Salaün est revenu de son voyage dans les nues. Son regard se fixe sur nous, très calme, on dirait même un tantinet goguenard. Car ce fou de profession est, à ses moments perdus, un observateur, et il a constaté ceci: c'est que quand on est pour Blois, on reçoit des coups de trique, et quand on est pour Montfort, on attrape des coups de bâton. En sorte que Blois ou Montfort, Montfort ou Blois, pour le croquant, c'est toujours du pareil au même. Et c'est de son air le plus bête — plus bête que nature — qu'il nous répond:

« Je ne suis ni Blois ni Montfort, je suis le serviteur de Madame Marie. Ave Maria. »

Et, sur cet ironique adieu, il s'en retourne vers son arbre.

« Je ne suis ni Blois ni Montfort.... » réponse pleine de bon sens, d'à-propos, d'esprit même, et qui nous met bien loin du lamentable crétin annonçant ses *Ave Maria*. L'anecdote dite "des soldats", si elle était vérifiée, ne tendrait à rien moins qu'à nous révéler un Salaün à intervalles de complète lucidité, un dément à intermittences parfaitement

1) La formation de ces deux partis eut pour origine la compétition à la couronne de Bretagne qui s'ouvrit à la mort du duc Jean III (1341) entre son frère Jean de Montfort et Charles de Blois, son neveu par alliance, qu'il avait fait son héritier. Une guerre s'éleva, qui, pendant vingt-trois ans, dévasta la Bretagne, et ne se termina que par la défaite et la mort de Charles de Blois à la bataille d'Auray (1364). Jean de Montfort devint alors possesseur du duché sous le nom de Jean IV.

sensé en dehors de son idée fixe et restant jusque dans sa manie logique et conséquent avec lui-même.

L'*Anecdote des Soldats* est relatée par Albert Le Grand¹. On a souvent traité ce brave moine de naïf et même d'imposteur. En réalité, il n'était ni l'un ni l'autre. Il se bornait à soumettre des renseignements à ses lecteurs — il les en prévient d'ailleurs très honnêtement — en leur laissant le soin d'en contrôler l'authenticité. Il n'inventait jamais : il ne rapportait rien qu'il ne l'ait vu, ou lu, ou entendu dire. Il était comme ces vieux finauds d'antiquaires qui vous disent : « Voilà des faïences. Puisque vous êtes amateur, vous devez vous y connaître : choisissez les vraies et laissez les fausses. Quant à moi cela m'est égal, je les vends toutes au prix fort. »

Albert Le Grand a-t-il pu entendre raconter l'*Anecdote des Soldats*? C'est fort peu probable. Il n'a jamais séjourné sur les lieux du miracle et au moment même où il écrivait sa *Vie des Saints*, il en était très éloigné. Il est bien plus à croire qu'il a relevé cette anecdote dans un des documents qui ont servi de sources à son histoire. Ces sources, il nous les cite lui-même : c'étaient l'*Histoire Miraculeuse* qui n'en parle aucunement, et certains mémoires manuscrits d'un sien grand'oncle nommé Yves Le Grand. Arrêtons-nous un instant sur cette curieuse figure.

Vénérable et discret messire Yves Le Grand était, vers 1472, recteur de Ploudaniel et de Plouneventer, et chancelier de la cathédrale de Léon. C'est-à-dire qu'il avait deux cures, et une sinécure. Comme, n'ayant pas le don d'ubiquité, il ne pouvait occuper simultanément ces trois postes, il est fort probable qu'il vouait toute son activité au troisième, en se contentant de toucher les revenus des deux autres. Et les loisirs qui lui restaient, il les consacrait à son

1) Dans "La Vie des Saints de Bretagne Armorique", dont la première édition parut à Nantes en 1636.

péché mignon qui était l'archéologie¹. Je me le représente volontiers comme un brave homme, haut en couleur, aimant à bavarder et à tirer les vers du nez. Or, Plouneventer n'est pas loin du Folgoat, et Ploudaniel en est tout près; il devait le savoir comme archéologue, s'il l'ignorait en tant que recteur....

Pour occuper une situation aussi considérable, ce devait être un homme d'âge. Ce n'était pas, en tout cas, un *jeune prêtre*, et on est jeune prêtre en Bretagne, tant qu'on n'a pas passé la cinquantaine. Nous pouvons lui donner hardiment soixante, soixante-cinq ans. Il était donc né vers 1410, et il avait l'âge de raison en 1419, lorsque fut consacrée l'église du Folgoat. Or, des actes de donation, il ressort qu'à l'époque de cette consécration, des contemporains de Salaün vivaient encore....

Je trouve infiniment regrettable que les mémoires d'Yves Le Grand ne nous aient pas été conservés. Peut-être contenaient-ils, sur la vie de Salaün, d'autres renseignements au moins aussi intéressants que l'*Anecdote des Soldats*. On m'objectera que, s'ils avaient existé, Albert le Grand n'eût pas manqué de les rapporter. L'argument ne me paraît guère probant, car la méthode critique de ce bon moine, si elle lui permettait de relater ce dont il n'était pas sûr, ne lui défendait pas par contre de taire ce dont il était certain. Au reste, le Salaün d'Albert Le Grand, tel qu'il est, marque un progrès sensible sur celui de Langoueznou. Ce n'est plus un idiot, c'est un *maniaque*. C'est, ni plus ni moins, le *fou à intermittences* que j'avais tout-à-l'heure.

Salaün raisonnant, Salaün raisonnable, Salaün sain.... Comment? Mais non, je n'ai pas dit cela. J'ai écrit *sain, s, a, i, n*. Et puis après tout, quand

1) Il publia, en 1472, un ouvrage intitulé "Recherches des antiquités des églises du diocèse de Léon", actuellement disparu. Il est

je l'écrirais *s, a, i, n, t*, je ne serais encore pas le premier. Sans parler de Pascal Robin, qui fabriquait des saints en série et pour l'exportation, il s'est trouvé un brave religieux carme, le Père Cyrille Pennec, qui n'a pas craint d'écrire le mot en toutes lettres, et qui, loin d'être brûlé pour cette hérésie, a encore vu son "sien petit travail", comme il l'appelle, honoré d'une approbation épiscopale.

Dans son *Dévoit Pèlerinage du Folgoet*, publié à Morlaix en 1634, le Père Pennec n'y va pas par quatre chemins. Il traite la vie légendaire de Salaün de "sinistre et téméraire conjecture"; il le considère comme un *innocent*, non au sens d'idiot, mais au sens de *pur*, se mortifiant délibérément et consciemment, au point d'avoir faite sienne la devise d'Epictète: *Sustine et abstine*¹. Non seulement il le nomme *saint*, mais il le fait agir, souffrir, en un mot vivre en saint. Et voilà Salaün non plus au « cul » de l'échelle, mais au sommet!

Pourtant elle n'est pas trop solide, cette échelle du Père Pennec, car je m'aperçois que plusieurs de ses barreaux sont cassés. De quel bois sont-ils faits? Du bois creux de l'arbre à fleurs... de rhétorique. Par contre, ceux qui ont résisté sont d'une essence inconnue de tous les marchands du pays. Mais le menuisier a justement pris la précaution de nous laisser l'adresse du fournisseur. Hé mais, c'est notre vieille connaissance Yves Le Grand! Le voilà, l'auteur de ces *Mémoires Authentiques* en la possession des chanoines du Folgoat, sur lesquels le Père Pennec dit avoir travaillé! Il est de plus en plus regrettable que les mémoires d'Yves Le Grand aient — vraisemblablement en même temps que le manuscrit de Langoueznou — disparu. Ils donne-

probable qu'il s'agissait d'un ouvrage manuscrit, l'imprimerie n'étant apparue en Bretagne que postérieurement à cette date.

1) Sustente-toi tout en faisant abstinence. Autrement dit: Vis de privations.

raient sans doute une orientation nouvelle au procès de Salaün, toujours pendant en cour de Rome.

Salaün l'Idiot, Salaün le Fou, Salaün le Saint, qui es-tu? Qui es-tu?

Maintenant, je ferme les yeux et je regarde dans mon théâtre. Et voilà qu'à travers le rideau de fer de l'Histoire, derrière le voile terne de la Légende, un drame se joue, obscur et simple, mais poignant. Et parce que celui qui l'anime est un être pensant, agissant et souffrant, en un mot, un homme *vivant*, j'intitule ce drame: *La Vie de Salaün*.

Qu'elle soit rose splendide ou humble pâquerette, une légende est une fleur délicate qu'on ne saurait toucher sans la flétrir. Aussi ma *Vie* de Salaün ne prétend-elle en rien modifier sa *Légende*, encore moins la remplacer. Ce n'est ni une proposition, ni même une supposition. Ce serait, tout au plus, une juxtaposition. Mon Salaün n'est pas l'original; c'est sa réplique, ou, plus exactement, son double: un être procédant du même individu, avec une forme et une personnalité distinctes. Si l'on représente la simple histoire de Salaün le Simple par la ligne la plus simple qui soit, c'est-à-dire par une ligne droite, ma "Vie de Salaün le Fou", apparaîtra comme une sinuosité fantasque et tourmentée qui, tout en suivant la même direction qu'elle, s'en écartera, s'en rapprochera, la coupera même par endroits pour la rejoindre définitivement en un certain point, qui est la mort de Salaün. Ici la Fiction et la Légende se fondent dans l'Histoire.

Quant aux points où, de temps à autre, les deux tracés se rencontrent, ce seront les faits avérés, émergeant de l'incertitude de la Légende, que le lecteur familiarisé avec cette dernière cherchera d'instinct comme repères, dans l'exploration de cette *Vie* inconnue. Il restera pourtant déconcerté de ne pas retrouver, parmi ces jalonnements, les scènes popu-

larisées par le Vitrail et la Chaire à prêcher. Il ne verra pas Salaün manifestant, dès l'enfance, son idiotie devant le magister, sans doute parce que mon Salaün — qui au demeurant n'est pas fou de naissance — n'a jamais pu découvrir ce fameux groupe scolaire (Pascal Robin ne dit-il pas, après Langoueznou, *les escolles*?) où, au *xiv^e* siècle, on apprenait gratuitement et peut-être même obligatoirement le latin aux Bretons indigents. Il ne verra pas Salaün demandant l'aumône, évidemment parce que mon Salaün, qui est, ne l'oublions pas, un Salaün *supplémentaire*, ne tient pas à augmenter d'une unité l'armée déjà respectable des mendiants de Bretagne. Il ne verra pas Salaün se nourrissant de pain trempé dans l'eau, tout simplement parce que cette soi-disant "mortification" constituait en réalité la plus somptueuse des bombances pour ceux de ses contemporains qui en étaient réduits à se nourrir de racines, d'herbes, et d'écorce d'arbres. Et il ne verra pas Salaün prenant son bain dans la fontaine, parce que ce qui paraissait aux naïfs hydrophobes de son époque un summum de mortification ou un critérium incontestable de démente, n'a plus pour les froids objectivistes de la nôtre que la valeur d'un très banal exercice hydrothérapique....

Mais si le lecteur ne voit pas tout cela, alors, que verra-t-il? Il verra Salaün, sa fontaine, et son arbre. Et encore je m'exprime mal: il verra *une* fontaine, et *un* arbre. Car, de même que mon Salaün est un *autre* Salaün, de même sa fontaine et son arbre sont une autre fontaine et un autre arbre. Et, comble de mystification, il verra cette fontaine et cet arbre non voisins, mais éloignés, séparés l'un de l'autre comme si l'auteur s'était complu de gaieté de cœur à renoncer à cette unité de lieu qui constitue la certainement unique qualité dramatique de la Légende de Salaün!

Unité de lieu plus apparente que certaine, si l'on

veut aller au fond des choses. Car Langoueznou lui-même ne l'établit pas. Il a entendu dire que Salaün logeait dans un arbre, et il a vu qu'un arbre dominait sa tombe, ce qui n'a rien d'étonnant dans un pays recouvert de bois. Faut-il nécessairement en conclure avec lui que l'arbre était le même? Il est vrai qu'il y a la fontaine. Mais rien ne dit qu'il n'y en a pas une, dans la *Vie de Salaün*, à proximité de l'arbre-château. Elle doit se trouver dans la coulisse, en sorte que, quand Salaün y prend son bain en sommaire appareil, la pudeur du public est sauvegardée. Et c'est justement ce qui explique pourquoi la fontaine que nous voyons, dans cette *Vie de Salaün*, est surmontée d'une Sainte Vierge dont Langoueznou ne nous a jamais parlé. Vous vous demandez quel est ce nouveau produit de mon imagination déréglée? Vous êtes-vous demandé quelle est l'origine de la statue qu'on vénère, au Folgoat, sous le nom de Vierge Miraculeuse? Les historio-graphes du Folgoat sont très peu explicites à son sujet¹. Un fait assuré, c'est qu'on l'a nommée ainsi parce qu'elle a produit des miracles. Et ceci est absolument dans l'ordre des choses. Mais ce qui serait contraire à toute logique, c'est qu'à la suite d'un miracle, on fabriquaît une statue miraculeuse...

La plus élémentaire connaissance de la piété des primitifs nous fait d'ailleurs juger combien il est difficile et même improbable qu'une dévotion puisse se former sans une matérialisation par l'image de la personne qui en est l'objet. Ceci chez des individus d'intelligence normale et parfois supérieure; à plus forte raison chez celui qu'on tient à nous représenter comme un radical crétin. Ce n'était donc de ma part, ni aberration, ni hallucination, que de voir la fontaine de Salaün (la fontaine-oratoire, non la fontaine-baignoire) surmontée d'une

¹) Miorcec de Kerdanet, un des historiographes du Folgoat, dit qu'elle date de la construction de l'église.

de ces *Vierges Noires* qui se répandirent en France aux alentours du xii^e siècle, et en Bretagne un ou deux siècles plus tard¹.

L'objectivisme littéraire étant basé sur la non-existence du public, une œuvre qui se dit purement objective cesse donc de l'être par le seul fait qu'elle est publiée, et son auteur serait aussi mal venu à en décliner la responsabilité, que le chasseur qui, découplant ses chiens au milieu d'un jardin, aurait la prétention de ne pas payer les pots cassés. En outre, il y a des gens qui s'acharnent à vous croire, alors même qu'on leur hurle que ce qu'on dit n'est pas vrai. Et, ne l'oublions pas, le pouvoir subversif d'une œuvre est complètement indépendant de son degré de vérité. Si le peu de conscience qui me reste m'interdit donc de me laver les mains des éventuels méfaits de mon *Fou*, d'autre part, je n'ai point oublié de brillantes études juridiques au point d'ignorer que le choix même de mon sujet me rend justiciable — *ratione materiæ* comme *ratione loci* — des tribunaux de droit canon. Il serait d'ailleurs très pénible pour moi, et même absolument contraire à mes sentiments les plus intimes, que l'on pût reprocher à ma *Vie de Salaün* d'offenser en quoi que ce soit les principes de la Religion (qu'il ne faut pas confondre, bien entendu, avec les menues pudibonderies de certains de ses ministres). Or, tout bien examiné et pesé, je constate que ma *Vie de Salaün*, qui n'est certainement pas une pièce pieuse, est plus *religieuse*, dans toutes les acceptions du mot, que sa *Légende* elle-même. Mon *Salaün*, de même qu'il est un fou sans être fou, est un saint sans être saint, et il l'est suivant les règles les plus orthodo-

¹) Cette hypothèse vient si naturellement à l'esprit, qu'une sorte d'image d'Epinal que j'ai entre les mains, popularisant la Légende de *Salaün* sous le titre de "La Fleur du Cercueil", représente la fontaine surmontée d'une statue de la Vierge.

xes de la profession. Il pratique, sinon sciemment, tout au moins consciemment, les vertus dites théologiques: la Foi qui est la croyance plus forte que la raison; l'Espérance qui n'est souvent que l'attente des fous et la Charité qui est l'amour d'autrui fait de la haine de soi-même. La mise en action de cette haine produit chez mon *Salaün* ses effets les plus absolus, à savoir le Renoncement qui est l'abandon de ce qu'on aime et la résistance à la Tentation qui est le refus de ce qu'on pourrait aimer. Et encore, cette tentation dont il triomphe n'est-elle pas seulement la tentation banale de la Chair, mais aussi celle — combien plus redoutable — de l'Esprit, la tentation par l'orgueil du Christ sur la montagne, avec, ici, cette circonstance aggravante que le Démon est une femme....

Saint dans la vie, saint dans la mort.... La mort de ceux qui préfèrent leur croyance à leur vie, ne l'appelle-t-on pas le martyre?

Je me mettrai bien moins en peine pour présenter les autres personnages de ma *Vie de Salaün*, non qu'ils soient plus connus du public, mais justement parce que, lui étant totalement inconnus, ils ne seront pas suspectés, comme *Salaün*, de tromperie sur la personne. Au surplus ils se présentent tout seuls, comme ces sujets des vieilles gravures qui portent leur légende sur une banderole. Maître Urfold, Le Pagan, l'Esclave, le Bûcheron, l'Oïseleur, allégories d'Évangile et de conte bleu; rébus pour âmes candides, devinettes pour enfants. Les Ribauds? Ce sont les *Soldats* de la Légende, et si je les ai mis en rupture de ban, c'est bien moins pour sauvegarder le prestige de l'armée que pour leur permettre d'introduire leur charmante camarade Wanza. Ici, par exemple, nous entrons dans la section des dames, c'es-à-dire des énigmes pour grandes personnes. — Qu'est-ce que Wanza? Une bête, un ange ou un dé-

mon? — Les trois ensemble, ou ni l'un ni l'autre. C'est simplement une femme. — Qu'est-ce donc qu'une femme? — J'allais justement vous le demander. Pour ma part, je ne me défends pas d'une certaine sympathie pour cette passionnée Boulgresse. — Fi! Elle a tué Salaün! — C'est vrai; mais si elle l'a tué, c'est après tout parce que je l'ai voulu. Ce qui tendrait à prouver, à défaut d'autre chose, que le vrai maître d'une femme n'est pas toujours celui qu'elle a choisi.

Autant Wanza est compliquée et tortueuse, autant Brégide est simple et droite. Beaucoup ne verront en elle que la *douce* indispensable à toute bretonnerie qui se respecte. Or Brégide à la coiffe de lin joue en réalité un rôle autrement important: elle représente l'*épuration du sentiment religieux et son évolution mystique*. Brégide n'est pas une femme, c'est un symbole. Ceci à titre de renseignement, pour certaines âmes crédules de la croyante Bretagne qui, non contentes d'ajouter à leurs litanies le nom de Saint Salaün, le feraient suivre tout bas d'un: « Sainte Brégide, priez pour nous! »

Mais je reviens à Salaün. Je m'aperçois avec stupeur que j'ai négligé — précaution indispensable dans un théâtre qui se dit breton — d'affirmer la nationalité bretonne de mon personnage. Scrupule que le lecteur lui-même trouvera peut-être excessif, car le sujet est de ceux qui n'ont pas besoin de certificat d'origine. Mais il est quelquefois imprudent de faire confiance à l'étiquette. Nous avons vu¹ que l'église du Folgoat, malgré ses apparences manifestement immobilières, peut se transporter avec la plus grande facilité d'un évêché à l'autre de la Bretagne. Qui vous dit que mon Salaün, fou ambulant et saint superlativement mobile², n'est pas

capable de déplacements encore plus considérables, et ne serait pas importé par moi de régions aussi peu bretonnes que possible, par exemple des marais de l'Artois ou des côtes de Bécon-les-Bruyères? Au fait, il ne nous le dit nulle part, qu'il est breton! Le sait-il seulement lui-même? A défaut de déclaration personnelle, examinons les signes extérieurs. Mais mon Salaün n'a ni grand chapeau, ni grandes culottes (en a-t-il seulement une petite, le pauvre?) et son *penbañ* n'est qu'un bâton. Décidément, il est *antibardique* au possible! En désespoir de cause, rabattons-nous sur ce que, dans les manuels à l'usage des écoles primaires, on appelle "le caractère". Voyons, Salaün a-t-il un défaut breton? — Les Bretons, monsieur, n'ont pas de défauts. — Alors, une qualité..? Une toute petite qualité bien bretonne? Je crois avoir trouvé. Mais ce n'est pas une petite qualité, c'est une grande vertu. Salaün *sait servir*.

Savoir servir une vertu bretonne. *Servir* est la fin vitale du Breton. Il sert son Dieu, ou un bistrot. Il sert un maître, ou bien un rêve. Il sert quelqu'un ou quelque chose, mais il sert. Pourquoi sert-il? Parce qu'idéaliste, regardant en l'air, il ne voit pas le chemin sous ses pieds, et ne peut s'avancer dans la vie sans un guide. Il sert parce qu'individualiste, répugnant au contact des êtres et des idées, il s'isole davantage, il reste mieux *lui-même* en s'absorbant dans un seul être et dans une seule idée. Il descend pour ne pas s'abaisser. Il est esclave pour être libre.

Un monsieur a dit une fois que les Bretons sont tous des domestiques. Et sa "dame" devait ajouter qu'ils sont de bien mauvais domestiques, parce qu'« ils ne restent pas dans leurs places. » En effet, le Breton est changeant; et il est changeant parce

le jour de la Nativité de la Vierge et le jour de la Toussaint, anniversaire de sa mort.

1) Voir la note page XLVIII.

2) La "Saint Salaün" se fête, ad libitum, le jour de l'Assomption,

qu'étant à la fois libre et esclave, la seule façon pour lui de manifester sa liberté dans l'asservissement est de servir qui il lui plaît. Tout Breton qui « change de place » est un Breton qui cherche son maître. Mais, quand il l'a trouvé, il le sert jusqu'à la mort. Les Bretons sont de mauvais domestiques, mais ce sont de bons serviteurs.

Mon Salaün fut un bon serviteur : il servit une maîtresse absente dans un château qui n'existait pas. Il sut servir le néant même. Et telle fut sa volonté de servir que, ce château inexistant, il le créa, au point que d'autres hommes le virent réellement. Et si grandes furent l'ardeur et la puissance de son dévouement, que cette maîtresse qui n'était pas là s'y trouva lorsqu'il l'appela... Et ce fut une dame plus belle encore que celle qu'il croyait servir, qui le prit par la main et l'emmena, non comme un serviteur, mais comme son propre enfant, dans un autre château qu'il ne connaissait pas....

... Et voilà la pièce finie ? Non, car, je crois l'avoir dit, mes pièces à moi commencent là où les autres finissent. Ce n'est pas parce que Salaün est mort qu'il n'existe plus, et la partie posthume de sa *Vie*, loin d'être un épilogue, en est au contraire une partie intégrante, un *acte* au sens propre du mot, car la personnalité du héros s'y manifeste plus que jamais agissante et efficiente. Ici, la Fiction cesse, et l'Histoire commence. Abandonnant le procédé quelque peu impressionniste avec lequel je fixais, jusque là, les reflets de ma propre imagination, je me suis efforcé de noter, dans sa naïve religiosité comme dans son mysticisme grandiose, l'élan des foules qui construiraient les cathédrales. Et la tri-vialité même d'expression qu'on y pourra rencontrer ne fera que corroborer mon souci majeur d'exactitude et de vérité¹.

1) Par exemple, la proposition d'une Demoiselle aux autres

Tout d'abord, ce prodige qui est la genèse de l'Histoire, ce *Miracle du Lys* que la Légende même retarde, attarde, rend presque naturel, je l'ai vu, moi, immédiat, soudain, vraiment *miraculeux*. Cela ne suffit pas, me dira-t-on. Il faut que le public l'admette. — Pardon. Je pose en principe que lorsque Dieu, ou tout autre thaumaturge, s'il en existe, a l'idée de faire un miracle, il ne demande pas l'avis des assistants. On constate d'abord, on discute après. — Hé bien, nous discutons. — Soit. Voyez-vous le lys, ou ne le voyez-vous pas ? — Nous le voyons, mais nous ne sommes pas sûrs que ce soit un vrai lys. Tout-à-l'heure nous avons bien vu un crapaud, et ce n'était qu'une pierre. Illusionnisme, hallucination collective. — Bon, maintenant vous discutez sur les mots. Vous reconnaissez le miracle, mais vous contestez celui qui l'a fait. Hé bien, appelez-le comme vous voudrez, mais, si médium il y a, avouez qu'il n'est tout de même pas ordinaire, celui qui, du sein de ce peuple en transe, a fait surgir ce formidable ectoplasme de vingt mille mètres cubes de pierre ciselée !

Car elle est là, la fleur miraculeuse ! Il est là, le château créé par Salaün. L'œuvre commencée par les pères, à vrai dire, les fils ne l'ont pas terminée¹. Manque d'or ? Manque de bras ? Manque de foi ? N'importe. Tel que tu es, ô Folgoat, je t'aime. Car, dans l'inachèvement même de cette église où tout est symbole, je veux voir le symbole suprême de l'impuissance où sont les humains à réaliser le Rêve, à toucher l'Inatteignable, à finir l'Infini. Salaün, demeure sans regret dans ton château du Ciel ; il est encore plus beau que celui que les hommes ont construit !

femmes de préparer le mortier. Le fait est authentique ; il est rapporté par Huysmans dans "La Cathédrale".

1) Il manque une flèche, un transept et probablement le chevet.

SUR « LE CONTE DE L'ÂME QUI A FAIM »

Du personnage de Jean Marec, type populaire d'ivrogne débauché, de l'antique tradition qui veut qu'en la nuit de Toussaint les Âmes Trépassées reviennent souper dans leur ancienne demeure, et de je ne sais quelle macabre histoire de tête de mort volée dans un ossuaire, j'ai composé, à l'âge heureux de la vingt-cinquième année, le très horifique *Marvaill an Ëne Naonek* ou *Conte de l'Âme qui a faim*. Publiée dans *L'Hermine* par Louis Tiercelin, la pièce fut jouée à Paris¹ et reprise en Bretagne un nombre de fois sinon incalculable, du moins incalculé par l'auteur, le droit celtique ne reconnaissant pas la propriété littéraire.

Primitivement, le spectre de la Mort et l'âme de Jean Marec figuraient dans la pièce au naturel. J'ai pensé que ces personnages d'au-delà, s'il n'ont rien que de très banal pour des Bretons de race, pourraient par contre déconcerter un public plus divers, et j'ai fait en sorte que, tout en laissant à leurs interlocuteurs l'illusion de leur origine extra-terrestre, ils apparaissent au spectateur dans la peau d'êtres plus matériels. Ainsi la pièce est transformée, et pourtant elle reste la même.

Les Morts sont des vivants qui ont cessé de vivre. Les âmes des Morts sont celles des vivants. Le Ciel est dans le ciel, et l'enfer est sur la terre. Heureux ceux qui croient à l'Enfer, car ils ne croient pas à la Terre!

TANGUY MALMANCHE.

1) Le 24 Avril 1905, sur la scène de l'Athénée-Saint-Germain, par une troupe bretonne qu'avait constituée Gaston Esneault, le traducteur du poète Le Laë.

LA VIE DE SALAÛN

QU'ILS NOMMÈRENT LE FOU

DRAME EN TROIS ACTES

PERSONNAGES.

SALAUN.

MAÎTRE URFOLD.

LE PAGAN.

L'ESCLAVE.

LE BUCHERON.

L'OISELEUR.

WOLF, RIBAUD.

VOLPÉ, RIBAUD.

LE RECTEUR.

LE BEDEAU.

LE VIEILLARD.

CELUI DE LA MAISON D'EN HAUT.

LE DUC.

LE MOINE.

L'ÉCRIVAIN.

LA DAME.

BRÉGIDE.

WANZA LA RIBAUDE.

PAYSANS, SEIGNEURS, ARTISANS.

PAYSANNES, DEMOISELLES.

L'action commence vers l'an 1350. Elle se passe dans la campagne, aux environs de la ville de Lescar en Bretagne.

ACTE PREMIER

LA VIE DE SALAUN

QU'ILS NOMMÈRENT LE FOU

ACTE PREMIER

LA FONTAINE

La scène représente un carrefour dans la campagne, ombragé par de grands arbres. En avant, transversalement, court un chemin, peu fréquenté à en juger par le gazon tapissant ses ornières. Au milieu, venant du fond, débouche une allée courte et étroite, encaissée entre deux hauts talus plantés de chênes dont les rameaux, se rejoignant, forment une voûte très sombre. Le sol de l'allée est recouvert d'une épaisse couche de paille pourrie, formant ce fumier appelé « vau » dans la campagne bretonne. Le vau déborde en avant, à droite et à gauche. Au bout de l'allée, un peu en contrebas, on entrevoit une masure à toit de chaume.

Sur la droite de la scène, en retrait du chemin, est une fontaine, dont le bassin est encadré de larges dalles de pierre. Une niche la domine, dans laquelle se voit, très fruste de facture et de couleur noirâtre, une Vierge portant l'Enfant Jésus. Au lever du rideau, la statue a la face tournée vers le fond de la niche.

De l'autre côté de la scène est un enclos entouré de talus, avec une ouverture fermée d'un panneau de bois plein.

Une chaude matinée d'été. Un bourdonnement de mouches emplît l'air. Dans l'enclos, on entend grogner des porcs.

Le Porcher, homme d'âge mûr, manchot, est appuyé à la barrière, tourné vers l'enclos.

LE PORCHER

Torc'h, torc'h (*)... jolis petits garçons, n'aurez-vous pas une lampée encore ?

Il se tourne vers le public.

Porc qui boit garde le sang frais,
et sang frais fait chair délicate.

J'ai hâte que soit Noël de nouveau,
pour tuer le plus gras et faire ma ventrée.

Il cueille des mûres sur le talus.

Je pouvais aussi bien les mener boire
à la rivière en bas de la garenne ;

(*) Cri pour appeler les porcs.

mais si je viens ici, c'est à cause des mûres...

Il cligne de l'œil.

Le métier de porcher n'est pas mauvais

pour qui a un bon maître et assez à manger !

Mais le meilleur métier, c'est celui d'homme

Celui-la était le mien autrefois. [d'armes.

Oui, moi, j'ai bu du vin, et caressé les filles !

Ah, si je n'avais pas perdu mon bras..!

Il retourne à l'enclos.

Torc'h, torc'h, venez donc, mes petits mignons,

un peu sur le vau pour vous mettre à l'aise !

Fiente de porc et pissat de cheval

voilà qui fait le fumier le meilleur.

Torc'h... torc'h...

Il regarde vers l'allée, et aperçoit Salaün. Aussitôt il prend un air furieux et fait de grands gestes pour chasser les porcs.

Pchou, pchou, païens(*), allez vous-en !

Salaün s'avance lentement. Il porte un hoyau et une cruche. C'est un beau garçon d'un peu plus de vingt ans, dont le regard, dans un visage très doux, brille d'un éclat étrange. Après être demeuré quelques instants pensif, comme perdu dans un rêve lointain, il se tourne vers la fontaine.

(*) Injure suprême. Voir la note page 7.

SALAUN, *d'un ton contrarié.*

Les porcs ont bu à la fontaine?

LE PORCHER, *grommelant.*

Pour garder le sang frais, il faut que le porc boive.

SALAUN

Que les porcs boivent, c'est raison.
Mais ne pouvais-tu les mener ailleurs?

LE PORCHER, *d'un ton mal assuré.*

J'ai fait comme a commandé Maître Urfold.

SALAUN,

s'approchant de la statue, d'un ton indigné.

Quoi, l'image à l'envers! Qui donc a fait cela?
Au Porcher. C'est toi?

LE PORCHER

Non pas, ce n'est pas moi!
C'est la vieille Véfa de Coatjunval,
dont la vache hier a mis bas.
Elle voulait une génisse,
et c'est un taureau qu'elle a eu.

SALAUN,

après avoir replacé la statue dans sa position normale, s'agenouille devant elle.

Ave Maria.

Je vous salue, Mère de Dieu;
je me recommande à vous humblement,
et je vous demande la grâce
de vous servir parfaitement.
Pardonnez à ceux qui vous font offense,
car ils ne savent qui vous êtes;
ils ne savent pas... ils ne savent pas...
Ave Maria.

LE PORCHER

Il n'y a pas à dire, Salaün,
tu es disposé pour les oremus.
Tu aurais bien pu aller prêtre.

SALAUN

Oui, j'aurais aimé être prêtre,
car les prêtres servent Jésus
qui est le plus parfait des maîtres.
Et ils honorent sa très sainte mère...
Mais pour devenir prêtre il faut étudier,
ce qu'un pauvre valet ne peut pas faire...
car il faut bien du temps, comme aussi des moyens.

Soupirant.

Oui, j'eusse aimé Jésus pour mon vrai maître !

LE PORCHER, *devenant goguenard.*

Ma foi, si tu es pour changer de maître,
entre au service de la Dame tout-à-fait.
Pas besoin de latin chez elle !
Si tu n'es pas sûr d'avoir à manger
tu es toujours certain d'avoir à boire !

SALAUN

N'as-tu pas honte de parler ainsi ?
Oui, je sais : tu ne l'aimes pas, la bonne Dame ;
tu aurais voulu qu'elle te rende ton bras.

LE PORCHER

Elle en a tiré bien d'autres de peine :
elle a guéri des ardents et des ladres,
de vrais lépreux portant crécelle...
Elle aurait pu me rendre mon bras aussi bien.

SALAUN

Et qu'en ferais-tu, de ton bras ?

LE PORCHER

Je reprendrais mon métier d'homme d'armes.

SALAUN

Oui, tu reprendrais, veux-tu dire,
ta vie de pillage et de meurtre ;
tu pécherais tous les jours de ta vie
et tu ferais pleurer la Dame dans le Ciel.
Mais elle, sache-le, ne dispense ses grâces
qu'à ceux qui la savent servir ;
et ceux qu'elle guérit, c'est afin qu'ils la servent.
Vraiment, pour qui la prenez-vous, la Bonne Dame ?
Sans doute pour une patronne de village ;
une de ces saintes de carrefour
qui n'ont de crédit que pour leur paroisse,
et ne voient pas Dieu, certes, tous les jours !
Or elle est, sachez-le, la vraie mère de Dieu ;
sa puissance est incomparable
et comme Dieu lui-même on la doit révéler.
J'aimerais servir Dieu ; mais j'aurais même honneur
si la Dame voulait de moi pour serviteur...

Le Pagan () et L'Esclave entrent par la gauche.*
Le Pagan est un homme d'aspect farouche ; il

(*) Le Lan ar Pagan ou Terre du Païen est une région au nord-ouest de Lesneven, dont les habitants, au moyen-âge, vivaient des naufrages qu'ils provoquaient au besoin. Le « Lagan » ou Loi de la Mer, coutume barbare qui régissait à ces époques la généralité des côtes de l'Europe, donnait aux riverains le droit de faire payer rançon aux naufragés, de les réduire en esclavage s'ils ne pouvaient le faire, et, s'ils s'y refusaient, de les mettre à mort.

porte un bâton muni d'un croc de fer. Une de ses jambes est enveloppée de linges sanguinolents. L'Esclave, de haute stature et très blond, a les jambes entravées par une corde. Il porte un lourd fardeau.

LE PAGAN,
frappant l'Esclave de son bâton.

Va donc, maudit !

L'ESCLAVE

La charge est lourde.
L'entrave me fait trébucher.

LE PAGAN

Si tu n'avais tenté de t'échapper
je ne t'aurais pas mis d'entrave.
S'arrêtant devant la fontaine.
Arrête-toi là et mets bas ta charge.
Ici est le Lieu de Dame Marie :
l'esclave a congé de s'y reposer
le durant que son maître fait son oraison.

*L'Esclave pose sa charge et s'approche avidement
de la fontaine.*

Tu peux te rafraîchir aussi, mais prends bien garde
de ne pas souiller l'eau de la fontaine
de ta main de non-baptisé.

*L'Esclave s'allonge sur le sol et cherche à boire
aux filets d'eau suintant de la fontaine.*

SALAUN, *lui tendant sa cruche.*

Les porcs ont bu là.
Tiens l'eau de mon pot, qui est pure.

LE PAGAN

*enlève les linges entourant sa jambe malade et plonge celle-ci dans la fontaine, en faisant force signes
de croix et en criant d'une voix suraigue.*

Bonne Dame, je vous en prie,
délivrez-moi de maladie.

SALAUN, *à l'Esclave.*

Quel crime as-tu commis ?

L'ESCLAVE

Quel crime ?
Mon seul crime est d'être passé
— pauvre matelot de pays lointain —
à portée de ces rives inhumaines.
La tempête m'a jeté, nu, sur le rivage.
A cet homme, qui m'a conduit dans sa maison,
d'après la Loi de Mer je devais ma rançon.
Je n'avais rien ; il a fait de moi son esclave.

SALAUN, *à part.*

Ils l'ont entravé ainsi qu'une bête...

LE PAGAN, *criant de plus belle.*

Bonne Dame, encore une fois,
de maladie délivrez-moi.

SALAUN,
soupesant le fardeau de l'Esclave.

Ta charge est celle d'un cheval;
je puis la porter, mais c'est juste.

L'ESCLAVE

Le fardeau n'est rien; j'ai porté plus lourd.
Mais, vois-tu, j'ai laissé dans mon pays
une vieille mère... et ma fiancée...
Aussi, maintenant, je me désespère.
Pour vivre ainsi, vaut-il pas mieux mourir?

LE PAGAN, *beuglant à tue-tête.*

Bonne Dame, il faut me guérir,
ou vous en aurez repentir!

*Il sort sa jambe de l'eau. Au Porcher, qui, debout
derrière lui, le contemple d'un air narquois.*

Trouves-tu pas que l'apostume diminue?

LE PORCHER, *sarcastique.*

L'eau froide est bonne pour l'enflure,
mais ne vaut rien pour l'apostume.

LE PAGAN

Pourtant la Bonne Dame guérit tous les maux...
et j'ai dit les oraisons comme il faut.

LE PORCHER

Celle d'ici ne guérit plus personne.
Tu aurais plus de chance à celle de Goulven.

LE PAGAN

Eh, que me dis-tu là! Mais j'en suis, de Goulven!
Là-bas, j'ai imploré la Dame tant et plus;
j'ai piqué l'image avec une aiguille
et je l'ai fustigée d'une baguette d'if:
malgré quoi, je n'ai pas obtenu guérison.

LE PORCHER

Alors, si tu m'en crois, il n'est plus qu'un remède,
qui est de te frotter de graisse de pendu.

*Il retourne à l'enclos, donne un coup d'œil à ses
porcs, puis s'assied contre le talus,
à l'entrée du chemin creux.*

LE PAGAN, *se levant péniblement.*

Je le sais bien... mais elle est si chère à présent!
Le bourreau du baron la vend jusqu'à vingt sols...

Il rafistole ses linges, en grommelant.

La Dame, elle, guérit pour rien!

*Il va jusqu'au vau, et se laisse tomber sur le
fumier à côté du Porcher.*

SALAUN, *méditant.*

Heureux celui qui souffre, quand son cœur est pur.

Il se lève brusquement et va vers le Pagan.

Fais libre l'esclave, et tu guériras.

LE PAGAN, *effaré.*

Que dis-tu là? Libérer mon esclave!
Vraiment, tu parles bien! Un homme de naufrage
qui me doit quatre livres de rançon!
Je puis le vendre, oui, mais pour pareille somme.

SALAUN

Je ne possède pas les quatre livres;
mais n'accepterais-tu de l'échanger?

LE PAGAN

L'échanger? Après tout, je ne dirais pas non...

A part. L'homme est difficile et rétif.

Haut. Mais il m'en faudrait un autre à sa place
de même force et de même âge
et ne mangeant pas davantage.
Connais-tu cet esclave-la?

SALAUN

Oui, c'est moi-même.

LE PAGAN

Comment? N'es-tu pas homme libre?

SALAUN

Je suis libre, en effet, de servir qui je veux.

LE PAGAN, *bas, au Porcher.*

Qui donc est-il?

LE PORCHER

C'est le maître-valet d'Urfold.
Laisse le dire et poursuis ton chemin.

LE PAGAN, *à Salaun.*

Dis donc, tu as un maître?

SALAUN

A qui je ne dois rien.

Je n'ai même pas frappé dans sa main.

Un silence. Le Pagan reste indécis.

Acceptes-tu ?

LE PAGAN

Non, je refuse.

Salaun retourne, pensif, auprès de l'Esclave.

Au Porcher.

De maître-valet devenir esclave...

Ah ça, voilà un homme qui est fou ?

LE PORCHER

Il n'est pas fou, mais il est drôle.

Le maître l'a pris tout jeune, orphelin...

Il a grandi dans la maison.

Tout ce qu'il dit n'étonne plus le maître ;
la fille même y prend de l'agrément.

Que non, il n'est pas fou ! Mais il a des idées...
des idées, enfin, que n'ont pas les autres.

Sur la dévotion surtout il est porté.

Ainsi, tiens : le dernier dimanche, à la grand'messe,
pendant que Messire Recteur
faisait sermon sur le Seigneur Jésus...

LE PAGAN, *se signant précipitamment.*

Notre Divin Sauveur qui souffrit Passion.

LE PORCHER

..Le voila qui se lève tout droit, en disant :

« Je suis content d'aller sur une croix aussi

« pour racheter les péchés de la Terre,

« car vraiment il y en a trop... »

LE PAGAN

Est-ce possible ?

En pleine église ! En voila une affaire !

Messire Recteur l'a-t'il entendu ?

LE PORCHER

Je crois que non.

LE PAGAN

C'est grand'chance pour lui,

car sans manque on l'eût conduit à l'Official...

LE PORCHER

Et peut-être fouetté ?

LE PAGAN

Tu veux dire brûlé !

Un homme qui prétend aller sur une croix
pour racheter les péchés de la Terre...

C'est assurément là quelque affaire du Diable !

Baissant la voix, d'un ton méfiant.

Serait-il pas sorcier ?

LE PORCHER, *interloqué.*

Sorcier ? Je ne crois pas.

LE PAGAN

Ça n'est pas sûr.

Il lance vers Salaün un regard haineux.

J'ai bien fait de ne pas le prendre.

Vois-tu vraiment la belle emplette,
si, dès le premier tournant du chemin,
il se changeait en belette,
et me filait dans les mains !

*Il baille, et s'allonge voluptueusement dans le vau,
en en humant l'odeur en connaisseur.*

Vous avez un bon vau.

LE PORCHER, *se rengorgeant.*

C'est un bon vau pour sûr.

Il vient dessus, outre mes porcs,
huit vaches sans compter les veaux,
douze moutons et cinq chevaux.
Il n'est pas meilleur dans tout le quartier.

LE PAGAN

On voit que ton maître est un homme riche !

Il baille de plus belle, et finalement s'assoupit.

SALAUN, *à l'Esclave.*

Des hommes n'attends rien.

N'attends rien que de Dieu.

L'ESCLAVE

Mes dieux à moi sont loin ;

ils ne peuvent m'entendre.

SALAUN

Adresse-toi au Dieu de ce pays.

L'ESCLAVE

Ton dieu n'est-il pas celui que je vois
aux carrefours, pendu à une croix ?

SALAUN

Oui, c'est bien celui-là.

L'ESCLAVE

Vraiment, étrange dieu !
Pour s'être laissé traiter de la sorte,

il n'avait pas grande puissance, assurément.

SALAUN

N'en crois rien !

L'ESCLAVE

C'est ce que m'ont dit
plusieurs à qui j'ai demandé de m'expliquer...
mais ils m'ont répondu que le non-baptisé
ne devait pas connaître le Mystère.

SALAUN

Ce Mystère, Dieu l'a fait, au contraire,
pour qu'il soit expliqué aux peuples de la Terre
et lui attire leur amour.
S'il fut mis en croix, c'est qu'il le voulut
lui-même, afin de racheter
par son sang les fautes des hommes.

L'ESCLAVE

Chaque pays, certe, a ses lois.
Mais dans le mien, la coutume est toute autre.
Si mon frère a tué, c'est, à moi comme aux miens,
« l'argent du meurtre » qu'on demande de payer.
Car ce n'est pas, comprends-tu bien, avec du sang,
qu'on nourrira l'orphelin et la veuve.

SALAUN

Aussi n'est-ce pas ce sang en lui-même
que Dieu fait homme offrit pour racheter ses frères.
D'ailleurs, dans tout son corps d'homme, eût-il eu
assez de sang pour un tel nombre de péchés ?
Mais, en son cœur de Dieu, chaque goutte de sang
était le fruit d'une souffrance immense ;
et c'était, sous forme de sang, cette souffrance,
qu'il offrait à son Père, en rachat des péchés.

L'ESCLAVE

Voilà encore, envers un dieu, étrange offrande.
Celui qui veut, chez moi, se rendre un dieu propice
lui fait don, non pas de souffrances,
mais de moutons bien gras, ou de pièces d'argent.

SALAUN

Mon Dieu est maître des trésors du monde ;
qu'a-t'il besoin de tes moutons et de ton or ?
De la souffrance, certes, ce n'est rien ;
mais la souffrance endurée d'un cœur pur,
la peine acceptée du corps et de l'âme,
c'est un travail que tu fais pour ton maître,
et tout travail mérite son salaire.

L'ESCLAVE, après un temps de réflexion prolongé.

Je vais, m'accrochant à ta voix,

comme au guide qu'on suit dans un chemin obscur;
et je crois entrevoir, au loin, une lueur...

SALAUN

Il n'est, dans ce monde, de travail vain.
Pour Dieu, toute peine a son fruit.
Car Dieu n'est pas le maître avare et dur
qui mesure la paie au froment engrangé;
lui, pèse non le blé, mais la sueur.
Il regarde l'effort, et non le rendement.
Celui qui, défrichant une garenne inculte,
récolte, à grand labeur, un maigre grain,
celui-la, devant Dieu, s'acquiert plus de mérites
que celui qui moissonne un champ de terre chaude.

L'ESCLAVE

Mon maître, à moi, ne me paie rien.
Crois-tu pourtant que mon labeur d'esclave
pourrait, à moi aussi, me valoir des mérites?

SALAUN

Il le peut d'autant que ta peine est grande.
Mais il te faut savoir à quel maître tu l'offres?

L'ESCLAVE

Je ne puis, moi non-baptisé,

choisir votre dieu pour mon maître.

SALAUN

Ne pourrais-tu demander le baptême?

L'ESCLAVE

Mon maître s'y opposerait,
car le baptême rend l'esclave libre.
Ne connais-tu quelqu'autre maître
à qui je pourrais offrir mes souffrances?

SALAUN, *montrant la statue.*

Si fait. Offre-les à la Bonne Dame :
elle est ma maîtresse à moi-même.

L'ESCLAVE

Elle est puissante?

SALAUN

Elle est mère de Dieu.

L'ESCLAVE

Certe, un fils ne peut rien refuser à sa mère.
Et peut-être aussi qu'étant une femme
elle sera moins regardante à qui je suis...

Et tu crois que j'obtiendrai d'elle
un salaire?

SALAUN

Sans doute aucun.

L'ESCLAVE

Je serai libre?

SALAUN

Tu le seras, si tu ne veux, comme certains,
la récompense avant la tâche.

*L'Esclave reste muet devant la statue, dans une
attitude de supplication intense.*

LE PAGAN,

se réveillant brusquement, à l'Esclave.

Allons, maudit, debout! En route!

*Il va pour se mettre debout, mais il retombe en
poussant un cri de douleur.*

Aïe, qu'est-ce là? Je ne peux plus marcher!

L'ESCLAVE, *s'approchant du Pagan.*

Maître, je suis réconforté.

Ma charge me paraît moins lourde.

Puisque vous ne pouvez marcher,
je vous porterai sur mon autre épaule.

*Il s'agenouille devant le Pagan, et, avec l'aide
de Salaün et du Porcher, il le fait asseoir sur
son épaule libre. Puis ils s'en vont.*

*Le Porcher disparaît dans l'enclos. Salaün avec
son hoyau, se met en devoir de niveler les a-
bords de la fontaine.*

*Urfold, grand vieillard d'allures rudes et auto-
ritaires, apparaît à l'entrée de l'allée.*

URFOLD, à Salaün.

Que fais-tu là?

SALAUN

Je nettoie l'oratoire
que les porcs ont souillé.

URFOLD,

d'un ton de mécontentement mal dissimulé.

Ne peux-tu donc faire cela plus tard?

Là-bas, le travail presse.

SALAUN,

avec une indignation contenue.

Maître, voudriez-vous dire par là

qu'au profit de la Dame je vole
le temps qui vous est dû?

URFOLD, *radouci*.

Que Dieu m'en garde, mon garçon.
Je sais quels égards sont dûs à la Dame.
Fais donc à ta guise, mais hâte-toi,
car l'orage menace et les blés sont dans l'aire.

Remontant vers l'allée.

La Dame, elle, peut bien attendre!

SALAUN, *courant après Urfold*.

Non, maître, non! La Dame ne peut plus attendre!

URFOLD, *se retournant, étonné*.

Eh, quel serpent te pique?

SALAUN, *avec véhémence*.

Regardez ce qu'ils ont fait d'elle!
A sa fontaine on abreuve les porcs.

URFOLD

J'ai dit déjà qu'on les abreuve ailleurs.

SALAUN

Nul ici n'en a plus respect!

Et les pèlerins? Pour elle ils n'ont plus
qu'injures au lieu de prières.

Elle, Mère de Dieu, reine toute-puissante,
n'ose-t'on pas porter la main sur elle?

Aussi, à tous elle est sourde à présent;
ses moindres grâces nous sont refusées...

N'aurons-nous pas à craindre son ressentiment?

URFOLD, *un peu gêné*.

Je conterai la chose à Messire Recteur.

SALAUN

Messire Recteur, certes, n'aura cure
d'enlever ce fumier puant
dont l'odeur certainement offusque la Dame,
et dont les mouches bourdonnantes
empêchent le sommeil de son Divin Enfant.
Le maître ici, n'est-ce pas vous?

URFOLD,

regardant Salaun d'un air ébahi.

Parlerais-tu bien là de supprimer le vau?

SALAUN

Certes, s'il incommode la Dame, il le faut.

URFOLD, *hochant la tête.*

Quand, voila plus d'un demi-cent d'années,
mon père, en labourant sa terre,
rencontra sous son soc l'image que voila...
Quand la source jaillit, dont l'eau miraculeuse
causa mainte étonnante guérison,
il était là, le vau... oui, ce même fumier !
La Dame eût-elle, pour son oratoire,
choisi pareil endroit, si le vau l'eût gênée ?

SALAUN

Elle avait choisi ce lieu justement
pour connaître si ceux que son Fils a sauvés
sauraient lui offrir logis plus décent
que la crèche de Bethléem !

URFOLD

Si les miens ou moi-même lui avons déplu,
elle ne l'a jamais montré.

SALAUN, *fixant Urfold.*

Maître, en êtes-vous sûr ?

URFOLD

Que veux-tu dire ?

SALAUN

A ceux que Dieu bénit vraiment
il donne le fils héritier
qui continuera le nom de leurs pères.

URFOLD

Tu dis vrai. Oui, Dieu n'a pas béni ma maison.
La terre d'Urfold en quenouille ira...
Et c'est mon grand regret, le regret de ma vie !

Il réfléchit longuement.

Tu dis donc qu'il faudrait que le vau n'y fût plus ?

SALAUN

Oui, maître, il le faudrait. La terre est grande assez
pour qu'on le mette en autre place.

URFOLD, *à contre-cœur.*

Soit. *Il reste préoccupé.*

Mais le vau doit être devant la maison ?

SALAUN

La maison ? Il n'est que de la changer aussi !

URFOLD, *après un sursaut.*

Voudrais-tu pas te moquer, mon garçon ?

SALAUN

Dieu m'en préserve, maître, et mon respect pour
 Mais je me dis parfois que si la Dame [vous.
 avait quelque jour fantaisie
 de visiter son oratoire,
 elle aurait, pour loger, bien méchante demeure.

URFOLD

C'est la maison qu'ont habitée mes pères;
 c'est là qu'ils ont vécu, dans la crainte de Dieu.

SALAUN

Hé bien, vraiment, ce serait honte pour la Dame
 de s'abriter en ce logis bas et obscur...
 entre ces murs gluants... sous ce chaume pourri...

URFOLD,

d'abord choqué, puis ironique.

Il te faudrait peut-être une maison de pierre
 avec un beau toit d'ardoise dessus?

SALAUN,

croyant qu'il parle sérieusement.

Oui, maître, un toit d'ardoise. Et aussi une tour
 comme au manoir de Coatelez.

URFOLD, *même jeu.*

Une tour? Hé bien, entendu.
 Tant qu'on y est, pourquoi pas deux?

SALAUN

Deux tours? Oui, maître, c'est cela!
 Avec, dans le haut, une cloche,
 pour sonner l'Angelus aux trois heures du jour.
 Et tous ceux passant à l'entour,
 quand ils sauront que c'est le Logis de la Dame,
 auront d'elle bien grand respect
 et l'honoreront comme on le doit faire.

*Il demeure en face d'Urfold, les yeux perdus au
 loin, dans une attitude extasiée.*

URFOLD,

posant la main sur la tête de Salaun.

Pauvre enfant! Quel est donc le feu
 qui brûle en cette tête ardente?
 Il est des moments où tu me fais peur...
 D'avoir les yeux toujours en haut, certes, c'est bien;
 mais Dieu, comme il a fait les anges pour le ciel,
 n'a-t'il pas fait les hommes pour la terre?
 Ah, Salaun, j'aimerais mieux te voir
 soucieux, simplement, des choses du domaine!

SALAUN, *peiné.*

N'ai-je donc pas assez souci du vôtre?

URFOLD

Dire cela serait mentir.

Il n'est plus dur que toi pour crocher dans l'ouvrage.

Mais j'aimerais, moi, te voir faire
plus que ne fait un valet d'ordinaire...

Appuyant sur les mots.

Oui, je voudrais, de toi, faire plus qu'un valet...

SALAUN, *avec un espoir dans la voix.*

Comment cela?

URFOLD

Du champ de la vie que j'ai labouré,
je trace les derniers sillons.

Oui, Dieu peut, d'un moment à l'autre, m'appeler.

Et je m'en irais sans trop de regret
si je laissais aux mains d'un homme courageux
mon domaine, et le sort de ma fille Brégide.

SALAUN, *bas, avec émotion.*

Brégide!

URFOLD

Je le sais, ton cœur et le sien s'entendent.
Il y aura, Salaün, si tu veux,
joie et bonheur ici, avant que soit l'hiver.

SALAUN

Ah, maître, vous auriez en moi
un fils aimant autant qu'un serviteur fidèle...
Et ce serait la récompense de la Dame...

URFOLD, *ne comprenant pas.*

De la Dame? La récompense?

SALAUN

Oui, pour le beau logis que vous lui bâtirez.

URFOLD, *avec dépit.*

Tu penses donc encore à ces sornettes?

SALAUN, *attéré.*

Mais n'avez-vous pas dit, vous-même...?

URFOLD

Comme ma maison est, elle devra rester,
durant ma vie, entends-tu? ...et après.

SALAUN

Alors, le vau, maître? Le vau?

URFOLD

Le vau aussi!

Avec un emportement croissant.

Changer le vau? Changer le vau? Ah, fou!

Il s'en va furieux par la droite.

Brégide, arrivant par l'allée, a vu la fin de la scène. Elle va vivement à Salaün.

BRÉGIDE

Qu'a donc le père? L'aurais-tu fâché?

Salaün reste silencieux, comme absent.

Il ne faut pas fâcher le père, Salaün.

Il a tant et tant de bonté...

Nous lui devons tant de reconnaissance!

Écoute: ce dont je n'osais parler,
ce que tu n'osais, toi-même, penser,
de lui-même, il vient de le dire.

Salaün garde un silence obstiné.

Tu ne veux donc pas me comprendre?

SALAUN, *sombrement.*

Si, j'ai compris. A moi-même il l'a dit.

BRÉGIDE

Malheur à moi! Je m'étais donc trompée!

SALAUN

Brégide! Tout-à-l'heure encore
je n'eusse osé croire à tant de bonheur...
Mais maintenant...

Il pousse un soupir douloureux.

BRÉGIDE, *attérée.*

Tu ne veux plus de moi?

SALAUN, *sourdement.*

Ton père ne veut pas que je serve la Dame.

BRÉGIDE,
le regardant avec stupéfaction.

Il ne veut...? Il n'a pu vraiment dire cela?

SALAUN

J'avais fait ce rêve, qu'en t'épousant,
qu'en servant ton père, qu'en te servant,
j'aurais pu servir la Dame à mon gré...
J'avais fait ce rêve...

BRÉGIDE

Mais tu la serviras toujours !
Même, nous serons deux à la servir !

SALAUN

Comment donc la servirais-tu ?

BRÉGIDE, *un peu surprise.*

Je . . lui ferai mes oraisons...
Je lui porterai des fleurs, des guirlandes...

SALAUN, *dans un éclat de désespoir.*

Ton père ne veut pas qu'on enlève le vau !

BRÉGIDE, *complètement stupéfaite.*

Le vau ?

SALAUN

Oui, le vau, dont la puanteur
corrompant le parfum des fleurs,
flétrit la fleur des oraisons.

BRÉGIDE, *timidement.*

Pourtant, il faut un vau devant une maison ?

SALAUN, *amer.*

C'est juste : il faut un vau devant une maison !

BRÉGIDE,
se rapprochant de lui, d'un ton de tendre reproche.

Ainsi, c'est pour cela... pour cela seulement... ?

SALAUN, *se reculant.*

Oui : c'est seulement pour cela
que je ne t'épouserai pas.
C'est pour cela, pour cela seulement,
Brégide... que je m'en irai !

BRÉGIDE, *inquiète.*

Tu t'en iras... ? Où donc ?

SALAUN

J'irai chercher un autre maître
qui aura plus grand souci de la Dame.

BRÉGIDE

Mais, ce domaine appartient à mon père...
Un autre ici ne pourrait rien changer !

SALAUN

La Dame a d'autres oratoires...

de plus décents logis, ailleurs...
comme le voyageur à la ville prochaine,
elle choisira l'hôte le meilleur!

BRÉGIDE, *près de pleurer.*

Comme tu es dur, Salaün!
Jamais je ne t'ai vu ainsi!
Écoute: je vais parler à mon père.

SALAUN

Parle lui si tu veux, Brégide. Mais fais vite.

BRÉGIDE

Mon Dieu! Tu me fais peur. Tu m'attends là?

SALAUN

Jusqu'au milieu du jour je t'attendrai.
Quand sonnera la cloche d'Angélus,
si ton père ne s'est dédit, je partirai.

BRÉGIDE, *affolée.*

Ne t'en vas pas! Je reviens tout de suite.!

Elle part en courant.

*Salaün reste pendant quelque temps immobile,
raidi dans une attitude d'inébranlable résolu-*

tion. Puis, son visage se détend dans une expression douloureuse, et il se jette à genoux devant la statue.

SALAUN

O figure de pierre, que les Anges
firent jadis au Ciel à Son image,
et qu'Elle remît aux hommes ingrats
pour leur mieux rappeler Son culte;
toi qui tiens d'Elle le pouvoir
d'accomplir les plus grands miracles,
ne peux-tu pas, image sainte de la Dame,
ne peux-tu pas vraiment me conseiller
dans l'angoisse immense où je suis?
Mon cœur est ici, mais n'importe!
s'il le faut, je l'arracherai.

Pour vous servir, dois-je arracher mon cœur?

Il se prosterne, et reste plongé dans une profonde méditation.

La Dame entre par la droite. C'est une jeune et belle châtelaine, vêtue d'un costume de voyage en velours gris. Elle porte un enfant dans ses bras.

LA DAME, *parlant à la cantonade.*

J'ai trouvé la fontaine.

Tenez les chevaux en haleine;
nous repartirons dans quelques instants.

*Elle va à la fontaine, et se place entre la statue
et Salaün qui, toujours prosterné, ne s'est pas
aperçu de son arrivée.*

SALAUN, *relevant un peu la tête.*

Dame Marie, conseillez-moi : que dois-je faire ?

LA DAME

Donne-moi, veux-tu, de l'eau de ta cruche
pour que je baigne le visage
de mon enfant.

*Salaün est d'abord frappé de stupeur. Pourtant
il exécute machinalement ce qui lui est demandé.
Petit à petit il se ressaisit, mais il est clair,
à son attitude de religieuse déférence et à ses
gestes tremblants de respect, qu'il est convain-
cu avoir devant lui la Vierge en personne.*

SALAUN,

son office accompli, contemplant l'enfant.

Comme il est beau !

LA DAME

Oui da, c'est un beau fils.

SALAUN

Comme il dort ! Il ne s'est même pas éveillé !

Dans son rêve, il sourit aux anges qui l'entourent.
Ah, c'est vraiment grande pitié
de songer qu'un jour il endurera
tant de souffrance !

LA DAME

Hélas, oui ! La souffrance
est le destin de l'homme, en cette vie cruelle....

SALAUN

Que ne peut-il rester ainsi, toujours,
enfant insouciant dans les bras de sa mère....

LA DAME

Oui, que ne puis-je le garder ainsi... !

*Elle serre tendrement son enfant dans ses bras,
puis regarde Salaün avec intérêt.*

Mais, pour un garçon de ton âge,
tu parles de façon bien sage.

Qui donc es-tu ? Sans doute quelque clerc
étudiant pour la prêtrise ?

SALAUN,

*attentif à chasser les mouches qui commencent à
bourdonner autour de l'enfant.*

Je ne suis, Madame, — Oh, ces mouches ! —

je ne suis qu'un simple valet
au service de Maître Urfold.
Je vais aller chercher mon maître, s'il vous plait.

LA DAME

A quoi bon déranger ton maître?

SALAUN

Il conviendrait qu'il vous reçoive sur sa terre;
et moi je n'ose vous mener à la maison
par la raison... de la lessive... qu'on y fait.
C'est pourquoi, s'il vous plait, Madame,
j'irai chercher mon maître, et vous lui parlerez...
vous lui parlerez... au sujet du vau.

LA DAME, *étonnée.*

Du vau?

SALAUN, *désignant le vau.*

Oui, du fumier...

La Dame fait un geste pour chasser les mouches.

Oh, Madame, ces mouches!
Elles vous incommode, je le vois.

LA DAME

C'est en effet pestilence malsaine

aux alentours d'une fontaine...
On n'y pourrait tenir longtemps.
Aussi bien, je m'en vais.

SALAUN

Vous partez?

LA DAME

Il le faut.
Car aujourd'hui l'étape sera longue...

SALAUN

Vous allez donc bien loin?

LA DAME

A la ville de Rome,
pour que mon fils y soit béni
par notre Saint Père le Pape.

SALAUN

Par le Saint Père Pape à Rome en Orient!
Certe il n'est que lui de capable
pour bénir un pareil enfant.
C'est un long voyage, en effet...
mais ensuite, vous reviendrez?

LA DAME

Pas avant de longs mois... qui sait? un an peut-être.

SALAUN, *à part, tristement.*

Un an... un an loin du pays!

*Au loin, l'Angélus tinte. La Dame, pieusement,
se recueille. Une angoisse s'empare de Salaün.*

*Il jette de fréquents regards vers l'allée, et son
visage prend une expression de désespoir.*

*Il regarde la Dame, hésite longuement,
puis, d'une voix étranglée.*

Ne pourriez-vous pas me prendre avec vous?

LA DAME

Te prendre? Hélas, pauvre garçon,
j'ai de laquais ce qu'il me faut...

Voyant la mine navrée de Salaün.

Au fait... Il te plairait d'entrer à mon service?

SALAUN, *ardemment.*

Oui, Madame, je le voudrais, en vérité!

LA DAME

En ce cas, tu pourrais te rendre à mon manoir;
on trouverait toujours à t'employer.

Tu es grand, et tu sembles fort.

SALAUN

Je porte le poulain de deux ans sur mon dos!
Mais je ne voudrais pas être homme d'armes.

LA DAME, *amusée.*

Tu crains donc les coups?

SALAUN

Que non pas!

Plus d'une fois, de mon bâton,

j'ai chassé ribauds et larrons

qui s'en voulaient prendre au bien de mon maître.

Mais hommes d'armes, par métier,

font mainte rudesse et versent le sang;

et verser le sang, c'est offenser Dieu.

LA DAME

Voilà qui est penser chrétiennement.

Mais qui t'a parlé d'être homme d'armes?

SALAUN, *balbutiant.*

Je m'étais dit...

LA DAME

Il n'est pas besoin chez moi d'hommes d'armes.

Sans ennemis et sans querelles
nous vivons, au milieu de nos vassaux fidèles.

SALAUN

C'est vrai! Qu'avais-je dans la tête?
Ah, chose sotte que je suis!

LA DAME

Voudrais-tu qu'on te mette aux écuries?

Salaun ne répond pas. Elle rit.

C'est vrai, l'odeur du fumier te déplaît.
Si l'on te mettait aux cuisines?

SALAUN, à contre-cœur.

Oui, Madame.

LA DAME

Tu ne sembles pas enchanté!
Sais-tu bien, tu es difficile!

Elle réfléchit.

Mais j'y songe: j'ai ton affaire.
Depuis longtemps je balançais de prendre
quelque garçon bien dévot et bien sage
pour le service de mon oratoire.
Cela te plairait-il?

SALAUN

Oh oui!
Mais serai-je capable assez?

LA DAME

Assurément.
Tu n'auras qu'à tout tenir bien en ordre.
Tu serviras la messe le dimanche.
Tu sonneras la cloche à l'Angélus...

SALAUN

Je servirai la messe et sonnerai la cloche!
Ainsi je prierai tout en vous servant;
en priant je vous servirai...
Madame, je suis prêt. Que dois-je faire?

LA DAME

Il te faut aller à mon manoir; mais c'est loin.

SALAUN

N'importe, Madame, j'irai.

LA DAME

Dans la paroisse de Plourien
au cœur d'une forêt se trouve mon manoir.

SALAUN, *répétant pour lui-même.*

Dans la paroisse de Plourien
se trouve le manoir au cœur de la forêt.

LA DAME

Tu chercheras mon intendant;
tu te présenteras comme mon serviteur.

SALAUN

Me croira-t-il?

LA DAME,

tirant une pièce d'argent de son aumônière.

S'il doute, tu lui montreras
cette pièce à mon scel frappée.
Conserve-la, pour ton denier d'engagement.
Et maintenant, je pars. Que Dieu te garde.

SALAUN,

se jetant aux pieds de la Dame.

Qu'il vous garde aussi, vous et votre Enfant!
Qu'il vous donne voyage heureux et prompt retour!
Soyez bénie, bonne maîtresse!

*Il demeure humblement prosterné, cependant que
la Dame s'en va rapidement par la droite.*

*Salaun relève la tête et regarde avec étonnement
en face, puis autour de lui.*

Elle n'est plus là... Où est-elle?
Elle était là pourtant, je l'ai bien vue...
C'était la Bonne Dame elle-même, vivante!
Je touchais le bas de sa robe...
Est-ce donc un rêve?
Non, j'en sens encor le parfum!

Il tend l'oreille.

Qu'est cela? le fouet claque... un carrosse s'ébranle!

Il court vers la droite, puis revient.

Non... c'est l'orage au loin qui gronde...
C'était un songe, un songe, un songe!

Soudain il regarde dans sa main.

Mais ceci..? C'est bien un écu?
Un véritable écu d'argent pesant..?
De l'argent dur dont j'écorce ma peau
jusqu'à tant que le sang en coule!
Non, ce n'est pas un rêve que j'ai fait!
La Dame est bien venue... Elle m'a engagé...
Je suis le serviteur de Madame Marie!

Il va et vient, les yeux hagards.

Que voulez-vous de moi, fantômes?
Pourquoi me barrer le chemin?
Vous, vieillard au visage rude,
pourquoi vos yeux sont-ils remplis de larmes?
Et toi, voix douce, voix si chère,

voix déchirante qui m'implore,
à t'entendre mon cœur se fend!
Laissez-moi...! Il me faut partir.
Vous fuyez... Qui donc étiez-vous?
Je ne le sais plus... Je ne sais plus rien...
Je suis maintenant si loin de la Terre...
Je ne connais plus personne au monde;
je ne connais plus que ma maîtresse...
Je suis le serviteur de Madame Marie!

Dans une agitation extrême.

Il me faut partir... Le temps presse,
car l'étape sera bien longue jusqu'à Plou...
à Plou...? J'ai oublié le nom de la paroisse!
Or, il est plus d'un «plou» dans le pays...
Par où aller? Par là? Par ici? Puis, qu'importe!
Je sais que le manoir est dans une forêt...
En chemin je demanderai.
Tous aux alentours sauront bien me dire
où est le grand manoir de Madame Marie!

Il s'en va, dans un état de complet égarement.

LA VOIX DE BRÉGIDE,
dans l'allée, avec une intonation joyeuse.

Salaün!

*Brégide apparaît en courant. Elle fouille la scène
d'un regard inquiet.*

BRÉGIDE, *avec angoisse.*

Salaün!

Tombant à genoux, dans un sanglot de désespoir.

Salaün!

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

ACTE II

LA FORÊT

La scène représente une forêt humide et ténébreuse. Au centre, dans un espace dégagé et plus éclairé, se dresse un arbre de proportions gigantesques. Sur le devant, un tronc d'arbre abattu.

C'est l'automne. Le sol est couvert de feuilles sèches.

Le Bûcheron entre par la gauche. C'est un petit homme d'aspect misérable, à la peau terreuse et aux yeux clignotants. Il s'avance lentement, en examinant attentivement le pied de chaque arbre.

LE BÛCHERON

Je suis bûcheron au Bois-de-la-Nuit.
Mon père l'était, son père avant lui.
Des arbres que j'ai mis à bas, Dieu sait le nombre;
et je n'ai pas de quoi pour manger tous les jours.
A vivre ici dans l'air pourri,
mes yeux sont devenus malades...

Avant peu, je serai aveugle tout-à-fait.
Je suis bûcheron au Bois-de-la-Nuit....

Après un soupir, d'un ton résigné.
Mes enfants seront bûcherons aussi....

L'Oiseleur entre par la droite. Il est grand, maigre, avec un profil d'oiseau de proie. Il tient à la main des lacets.

L'OISELEUR

Je suis un oiseleur de mon métier,
le meilleur qui soit dans tout le quartier.
Foin de ce qui rampe et court sur la terre !
Moi, j'attrape ceux qui vont dans les airs :
geais, merles et ramiers, comme aussi tourterelles.
A chaque emplumé que je prends,
je coupe le bout de son aile,
et je le vends en ville aux demoiselles....

LA VOIX DE SALAUN,
au haut du grand arbre, imitant l'Angelus.

O, ô, ô....

O, ô, ô....

Le Bûcheron s'agenouille dévotement.

L'OISELEUR, *haussant les épaules.*

Hé, c'est notre fou qui sonne sa cloche !

LA VOIX DE SALAUN, *chantant.*

Maria... Maria....

Ave, Maria !

L'OISELEUR,
s'avançant vers la gauche.

Tiens ! c'est toi, Bûcheron ? Bonjour.
Mais que fais-tu là sur tes deux genoux ?

LE BÛCHERON

Je fais mon oraison à Madame Marie,
puisque Salaün sonne l'Angelus.

L'OISELEUR

Qu'il fasse simagrée de sonner une cloche,
ce n'est péché, puisqu'il est fou.
Mais que toi, homme de bon sens,
tu t'y laisses prendre, c'est autre affaire....
Si Messire Recteur quelque jour l'apprenait,
n'est doute qu'il t'en donnerait !

LE BÛCHERON

Tu ne crois donc pas qu'il sonne une cloche ?

L'OISELEUR

Quand je fais « Ave Maria »

est-ce une cloche, ou est-ce moi?

LE BÛCHERON

Pourtant, certaines fois... aujourd'hui même, tiens, j'aurais juré que j'entendais une vraie cloche....

L'OISELEUR

S'il en est ainsi, tu dois croire même
qu'il branle cette cloche en une tour...
dans la tour d'un très beau château,
dont la herse est là devant nous?

LE BÛCHERON

Je ne dis pas.... Quoiqu'après tout,
avec mes yeux mauvais, je ne puis pas bien voir....

L'OISELEUR

Tu connais pourtant la forêt?
Tu sais qu'il n'est en elle aucun château?!

LE BÛCHERON

Certes, je le sais bien... Et pourtant....

L'OISELEUR

Pourtant quoi?

LE BÛCHERON

Parfois, le soir, quand le soleil s'éteint,
quand mes yeux peuvent regarder en l'air un peu,
je crois apercevoir...

L'OISELEUR, *ironique.*

Un château?

LE BÛCHERON

Oui vraiment!
Un grand château, avec de hautes tours pointues
qui se perdent dans les nuages.

L'OISELEUR

Prendre nuage pour château,
pour qui a la vue basse, passe encore....
Mais, coupeur de bois que tu es,
tu sais bien reconnaître un arbre d'un donjon?!

Il frappe de la main le tronc du grand arbre.

LE BÛCHERON,

hochant la tête, d'un air pensif.

Oui, c'est bien un arbre... un bel arbre, même....
C'est le plus beau chêne de la forêt.
Au temps que Salaün vint à l'entour,

j'ai souvenir, j'étais sur le point de l'abattre...
 Il y a de cela bien des années....
 C'était un soir d'été, quand il s'en vint,
 s'enquérant du château de Madame Marie.
 Moi, je ne savais ce qu'il voulait dire....
 Et voila qu'il s'est mis à demeurer dans l'arbre,
 endurant les jours comme Dieu les fait,
 sonnait sa cloche et disant ses prières....
 C'est chose étonnante, quand on y songe!

L'OISELEUR

Il était devenu fou tout d'un coup;
 avant, déjà, il était drôle....

LE BÛCHERON, *suivant sa pensée.*

Il n'avait encouru offense ni reproche...
 Il n'avait chagrin ni peine de cœur...
 Il était valet chez un bon maître;
 il avait à manger tout son content....

L'OISELEUR

Tu sais qu'Urfold est mort?

LE BÛCHERON, *distraitement.*

Je sais....

Revenant à sa songerie. Tout son content!

L'OISELEUR

La fille héritière va rester seule.
 Comment menera-t-elle le domaine?
 Il faudrait un homme... un homme entendu....

LE BÛCHERON, *absent.*

Sûr, il faudrait un homme entendu, pour
 [comprendre....

L'OISELEUR

Mais un mari, le prendra-t-elle?
 elle aimait trop son Salaün....
 Chaque jour elle vient ici, le retrouver....
 Elle garde un espoir.

LE BÛCHERON

Quel espoir?

L'OISELEUR

Qu'il revienne!
 Mais j'ai bien peur. Les fous ne guérissent jamais.

LE BÛCHERON

Moi, je crois que celui qui est allé vers Dieu
 ne peut plus retourner parmi les hommes....

Il attaque, avec sa cognée, le pied d'un arbre.

Salaün, dégringolant de branche en branche, se laisse tomber en bas de son arbre. Il est vêtu de lambeaux, presque nu. Il examine les alentours d'un air préoccupé, inquiet. Puis, brusquement, il va vers le Bûcheron.

SALAUN

Abats tout cela! Courage, La Taupe!

LE BÛCHERON

Je travaille, tu vois. Mais, Salaün, pourquoi toujours me nommes-tu La Taupe?
Jadis, tu m'appelais de mon nom de chrétien.

SALAUN

Je nomme taupe celui qui est taupe.

LE BÛCHERON, *indulgent.*

Tu parles bien! Des taupes, j'en ai déjà vu!

SALAUN,

contemplant le Bûcheron longuement et fixement.

Ta peau a pris la couleur de la terre.
Ton front bas n'ose se lever.
Tes yeux clignotants craignent la lumière.
Et tes mains de taupe, ces vraies mains d'homme,

creusent dans la nuit sans répit.
Sais-tu ce que vaut ton travail?
Sais-tu seulement pour qui tu travailles?
Tu es homme, et je te vois taupe.
Parfois cependant, de ton front têtue
crevant la voûte, un instant tu domines
l'amas de terre sale et de feuilles pourries....
Taupe, tu veux voir, tu veux respirer....
Homme, tu veux croire, espérer....
Mais la peur te prend, tu rentres sous terre....
Je te vois homme, et tu es taupe!

Dans une agitation croissante.

Abats, abats tout cela!
Il faut raser tout autour du château
ces arbres aux rameaux grandissants qui l'enserrent
et très certainement empêchent
ma maîtresse d'en retrouver l'entrée....

Frappant le sol avec colère.

Ô ce sol visqueux... ces mousses fétides!
Cette odeur affreuse de pourriture!
Il n'est donc sur la terre entière que fumier?
Abats! Nettoie! Dépêche-toi!
Le souffle empoisonné de la forêt
envahit le château... Il gagne l'oratoire...
Il s'élève jusqu'en la tour....
Il faut de l'air ici, de la lumière!
Il faut qu'on voie le château de très loin;

qu'on y respire, sans mélange, le parfum
des roses et des lys que j'ai mis à pousser!
Il faut que rien n'étouffe le son de la cloche;
qu'il descende, sonore et pur,
jusqu'au sol où marchent les hommes....
Abats ces arbres! Abats tout!

LE BÛCHERON

J'en abats, mais d'autres repoussent.

SALAUN

Il faut que la place soit nette
quand ma maîtresse reviendra.

L'OISELEUR, *railleur*.

Là-dessus sois sans crainte, Salaün.
avant que ta Dame revienne,
le bois entier sera garenne!

LE BÛCHERON,
avec un effarement sérieux.

Que dis-tu là? Pour couper tout le bois
il faut plus que la vie d'un homme!

SALAUN

Que la vie d'une taupe, tu veux dire!

Mais si tu es homme, aie courage;
je t'aiderai... Dieu t'aidera aussi.

L'OISELEUR

Bien cela.

Au Bûcheron. Mais quand tout le bois sera coupé,
quel métier feront tes enfants?

LE BÛCHERON, *frappé*.

C'est vrai, cela! Comment mangeront mes enfants?

SALAUN

A la place du bois tu sèmeras du blé.

LE BÛCHERON

Salaün a raison. Je sèmerai le grain
et mes fils mangeront le pain.

Son visage s'éclaire. Sa voix est ferme et nette.

Je m'en vais raser la forêt entière
et dans le bon air mes yeux guériront.
Puis, l'écobue faite, nous sèmerons.
Nous aurons un champ de froment,
un autre de seigle, et puis un de chanvre.
Et, du bois coupé, nous élèverons
une belle maison avec chambre à l'étage;
nous élèverons une maison neuve
pour la Dame de Salaün!

Salaun l'écoute avec une expression de joie croissante.

L'OISELEUR

Folie que tout cela!

SALAUN

Folie? Que veux-tu dire?

L'OISELEUR

Je dis, moi, que dans le Bois-de-la-Nuit
jamais le blé ne poussera;

Au Bûcheron.

Jamais, entends-tu bien, car sur lui est un sort!

*Une déception immense se peint sur le visage du
Bûcheron; des larmes s'échappent de ses yeux.*

SALAUN,
à l'Oiseleur, violemment.

Lâche l'oiseau, Faucon! Lâche l'oiseau!

L'OISELEUR
interdit, à part

A qui donc en a-t-il? Le faucon, c'est bien moi;
ce n'est pas injure après tout; c'est bête noble.
Mais de quel oiseau parle-t-il?

SALAUN,

*tendant vers l'Oiseleur des mains suppliantes,
tandis que ses yeux fixent le Bûcheron avec
une expression douloureuse.*

L'oiseau volait péniblement à ras de terre,
lorsque soudain, d'un seul coup d'aile,
avec un cri perçant de joyeuse espérance,
il est monté droit vers le ciel.

Mais toi, Faucon, qui le guettais,
tu l'as atteint dans ton vol implacable,
et, d'un coup de bec, tu lui brisas l'aile...

O, ce regard d'oiseau navré!

O cette agonie des espoirs

plus triste que l'agonie même!

Faucon, lâche l'oiseau! Non, trop tard, il est mort!

*Il fait un grand geste de désespoir et va s'asseoir,
la tête dans les mains, au pied de son arbre.*

L'OISELEUR, *au Bûcheron.*

Il devient plus fou que jamais.

LE BÛCHERON

Il me faut donc aussi le croire...

Examinant l'Oiseleur avec insistance.

Bien vrai, tu n'avais pas un oiseau dans la main?

*Brégide entre vivement. Elle est en robe noire
et coiffe jaune. Elle porte une corbeille.*

BRÉGIDE, *apercevant Salaün.*

Ah, le voici!

A l'Oiseleur.

Comment est-il?

L'OISELEUR

Toujours le même.

LE BUCHERON, *s'approchant.*

Hélas, Dieu le bénisse!

BRÉGIDE

Voici quatre longs jours que je n'ai pu venir...

L'OISELEUR, *se découvrant.*

Oui, nous avons appris...

LE BÛCHERON, *se signant.*

Dieu pardonne à son âme.

*Ils se retirent discrètement, tandis que Brégide
va vers Salaün.*

SALAUN

Voilà bien longtemps que n'était venue
la douce colombe...

Mais quoi? Ses ailes sont couleur de deuil?

BRÉGIDE

Salaün, mon père est allé vers Dieu.

SALAUN,

comme retrouvant un souvenir lointain.

Urfold!

BRÉGIDE

Oui, ce matin nous l'avons mis en terre.
Il est parti, lui le meilleur.... Et je t'apporte
avec sa bénédiction
le vœu suprême du mourant.

SALAUN

Le vœu du mourant doit être accompli
quand il est du pouvoir de l'homme...

BRÉGIDE

Oui, son vœu, tu dois l'accomplir...
Tu dois le faire... tu le peux!

SALAUN

Ce vœu, quel est-il ?

BRÉGIDE

Que tu quittes la forêt ;
 que tu rentres parmi les hommes...
 Que tu reviennes, Salaün, que tu reviennes
 à la maison que jadis tu quittas...
 Je te soignerai tant et tant !
 Hors de cette forêt, sur qui pèsent des sorts,
 tu seras de nouveau toi-même...
 tu reviendras mon doux frère...
 tu seras mon ami, comme jadis...
 Tu seras, Salaün, si tu le veux encore,
 tu seras... tu seras... le maître... mon époux....

SALAUN

Ton père autrefois en avait parlé...

BRÉGIDE

Oublie maintenant ce qu'il avait dit.
 Quand il fut au point de mourir
 — il était déjà si loin de la terre —
 il parla... Voici ce qu'il dit :
 « Que tout soit fait suivant l'idée de Salaün.
 « Qu'on enlève le vau. »

SALAUN,

avec un soudain intérêt.

Le vau va disparaître ?

BRÉGIDE

Il n'est plus, Salaün, depuis ce matin même.
 Une belle avenue conduit à la maison.

SALAUN, *songeur.*

A la maison basse au toit de genêt...

BRÉGIDE

Que nous démolirons dès ton retour.

SALAUN,

dans une vive agitation.

Nous démolirons la maison ?

BRÉGIDE

Oui, Salaün ; telle est la volonté du père.
 « Salaün, a-t-il dit, fera de la maison
 comme il lui plaira ». Entends-tu ?
 Oui, tu l'élèveras, ta maison neuve ;
 ta belle maison de pierre et d'ardoise !

SALAUN, *joyeusement.*

Je bâtirai le logis de la Dame!

BRÉGIDE, *pressante.*

Viens-tu?

SALAUN,
retombant dans une morne impassibilité.

Je dois rester ici, tu le sais bien.

BRÉGIDE,
cherchant à l'entraîner.

Salaün, viens, je t'en conjure!

SALAUN, *se dégageant.*

Je dois garder le château de la Dame
et faire mon service à toute heure du jour.
Si je m'en vais, qui sonnera la cloche?

BRÉGIDE, *pleurant.*

Mon Dieu, ayez pitié de nous!

*Salaün, dans une complète indifférence, se met
à ramasser des glands.*

Ah, maudit, maudit soit le jour
où vint chez nous cette étrangère...

Oui, puisse Dieu qui est au Ciel
lui refuser tout bonheur à jamais,
à cette tant belle dame à carrosse,
à cette moqueuse, à cette sans-cœur,
qui n'a pas craint de t'emmener, pauvre crédule,
au sinistre Bois-de-la-Nuit....

SALAUN, *à part, avec ferveur.*

Dans son beau château du Bois-de-la-Nuit...

BRÉGIDE

Qu'a-t-elle fait de lui, l'infâme?
Sa peau qui était lisse et rose
est semblable à celle des morts...
et sous le vent d'automne qui se lève,
la poitrine nue, il grelotte...

A Salaün, âprement.

Elle eût pu te vêtir au moins, ta châtelaine!

SALAUN

Je n'ai là qu'un méchant surcot de cameli
que j'use durant la semaine;
mais le dimanche je revêts
pourpoint de velours et chausses de soie.

BRÉGIDE, *le palpant.*

Pauvre! son épaule est glacée.

Laisse-moi t'apporter demain
quelque bonne housse de laine?

SALAUN, *refusant.*

Si j'ai froid à la peau, qu'importe!
J'ai chaud au cœur, c'est ce qu'il faut.

*Brégide le contemple tristement, longuement.
Enfin, elle aveint sa corbeille.*

BRÉGIDE

Tout-à-l'heure nous avons fait,
comme il sied, le banquet de funérailles;
et je t'en apporte ta part.

SALAUN

Merci à toi; je n'ai pas faim.

BRÉGIDE

Tu n'as jamais faim, Salaün.
Quand as-tu pris repas pour la dernière fois?

SALAUN

Tout-à-l'heure, après la grand'messe,
j'ai eu — tiens, en voici les restes —
tripes fricassées et viande rôtie.

Il montre les glands qu'il vient de ramasser.

BRÉGIDE,

à part, se retenant de pleurer.

Grand bien lui fasse, pauvre cher!

A Salaün.

J'avais pensé qu'en souvenance de mon père
tu aurais accepté quelque petite chose...
Tu le devrais... par respect à son âme.

SALAUN

Dieu me garde de lui manquer!

*Brégide lui présente avec empressement diverses
victuailles, mais il les refuse.*

Non, pas cela.

J'aurai seulement, s'il te plaît,
un tout petit morceau de ce pain noir
dont je n'ai goûté depuis bien longtemps;
car c'est là, vois-tu, manger de manant
qu'on ne me donne pas chez ma maîtresse.

Il prend un morceau de pain et le mange.

BRÉGIDE

Te souviens-tu, Salaün, de ce jour
où nous fûmes tous deux pèlerinant
à la Chapelle-dans-les-Sables?

SALAUN

J'en ai souvenance, Brégide.

BRÉGIDE

J'avais jeté des épingles dans la fontaine.
Au retour, à l'ombre d'un bois,
nous avons pris semblable repas de pain noir...

SALAUN

Oui, Brégide; l'heure était douce...
l'heure était douce....

*Il semble très ému et reste longtemps silencieux,
contemplant Brégide avec tendresse.*

Oh! cette pensée tout d'un coup!
Puisque je ne puis m'en aller,
pourquoi, toi-même, ne viendrais-tu pas?

BRÉGIDE, *effarée*.

Avec toi, ici?

SALAUN

Où, la Dame te prendrait bien à son service.
Toi si douce, si bonne et belle,
comment te refuserait-elle!
Ainsi nous vivrions ensemble
au long de la vie...

Tu serais encore mon amie
ma très douce sœur...
Le veux-tu pas, Brégide?

BRÉGIDE, *gênée*.

Salaun, cela ne se peut!

SALAUN,

après l'avoir considérée avec surprise.

En effet. Tu ne peux habiter au château
tant que la Dame ne t'aura gagée.
Mais je sais ce que nous ferons.
Avec l'aide de mon ami le bûcheron
nous te bâtirons une maisonnette,
là, dans l'espace où brille le soleil.
Il y aura fenêtre aux deux côtés
avec des verres si j'en peux avoir;
et sur le mur nous mettrons à grimper
quelque belle rose.... Quand viendras-tu?

BRÉGIDE

Je te l'ai dit; cela n'est pas possible.

SALAUN

Tu ne veux pas?

BRÉGIDE

Non... Je ne peux.

SALAUN

Pourquoi ne peux-tu pas?

BRÉGIDE,

après avoir longuement hésité.

Parce que mon père m'a fait promettre
de ne jamais abandonner sa terre.
Que par nous tout y soit changé, il y consent;
mais il n'aurait de repos dans sa tombe
si son domaine allait en des mains d'étrangers.

SALAUN, *tristement.*

Ainsi donc la mort elle-même
n'a pu, de la terre, le détacher....
Te faudra-t-il, à toi-même, mourir,
pour venir me rejoindre un jour?

BRÉGIDE,

avec un gémissement d'impuissance.

Salaün!

SALAUN, *avec un grand geste.*

Va, que Dieu te garde!

BRÉGIDE,

reprenant sa corbeille; d'un ton humble.

Te verrai-je demain, ici?

SALAUN

Tu me verras, à moins que ma maîtresse
n'en ait autrement disposé.

BRÉGIDE,

après quelques pas, se retournant.

J'ai peur.

SALAUN

Que crains-tu donc?

BRÉGIDE

Les seigneurs sont en guerre.
Des hommes d'armes sont passés par le pays.
On dit que des ribauds se cachent dans les bois...

SALAUN

Va sans peur; je veille sur toi.
Je te suivrai jusqu'au chemin des chars.

*Il saisit un gros bâton, et quitte la scène
à la suite de Brégide.*

La scène reste pendant un certain temps déserte et silencieuse. Puis on perçoit des clameurs lointaines, on entend dans la forêt un bruit sourd et confus, qui peu à peu se précise en une galopade effrénée.

Les deux Ribauds, se suivant à court intervalle, arrivent en courant. Wolf, — type de loup — porte un mouton. Volpé**, — faciès de renard — tient une paire de poules.*

WOLF

(*accent tudesque.*)

Je suis à bout.

VOLPÉ

(*accent italien.*)

Je n'en puis plus.

Il examine les lieux. Restons-nous là?

WOLF

L'endroit me paraît bon.

Qui viendrait nous chercher ici?

Tous deux s'assoient sur le tronc d'arbre.

* En allemand LOUP.

** En italien RENARD.

WOLF,

palpant les volailles de Volpé.

L'ami Volpé a eu du flair.

Grasses et tendres! Sans douleur?

VOLPÉ

Hélas! une fille était là,
belle comme un péché mortel.

WOLF

Tu aurais bien lâché les poules pour la fille?

VOLPÉ

Je n'ai pas eu le choix. Mais toi-même, ami Wolf, tu as eu, je le vois, la patte heureuse.

Il considère le mouton de Wolf.

Et... sans douleur non plus?

WOLF

Ach! Un homme est venu
avec une diable de pertuisane...

VOLPÉ

Aïe! Il t'a fallu te défendre?

WOLF,
se signant gravement.

Dieu ait son âme. C'est la guerre.

Après un silence.

Mais où donc est Wanza?

VOLPÉ

En effet... Où est la belle des belles,
notre reine graciosissime?
Aurait-elle eu quelque accident?

WOLF

Ou simplement, trouvé un nouvel amoureux?

VOLPÉ

Compère Wolf, n'attriste pas mon cœur jaloux
par ces sinistres conjectures.
Tu sais quel amour je nourris pour elle?

WOLF

Et tu attrapes la corbeille!

Il rit lourdement. Après un temps.

On pourrait toujours plumer les poulets?

Ils se mettent à plumer les volailles.

Dis donc, quel bon métier que celui de ribaud!

VOLPÉ

Il est, certes, meilleur que celui de soudard.
Je m'étais engagé chez le seigneur de Blois
pour le pillage, tu comprends.

Il fait un clignement d'œil.

WOLF

Oui, je sais. Tu es un homme sentimental.

VOLPÉ

Mais le seigneur comte était un bigot,
en sorte que jamais on ne... pillait.

WOLF

Et moi,
Je m'étais mis soudard à l'armée de Montfort,
tu sais, à cause de la nourriture.
Mais en fait de nourriture, on avait la schlague!

Il rit.

Dis donc, ami Volpé!

VOLPÉ

Quoi donc, compère Wolf?

WOLF

Est-ce que tu crois que la guerre
va longtemps encore durer?

VOLPÉ

Je crains bien que non. Dans les deux armées
la plupart sont déjà tués
et le restant ne vaut pas mieux.
Camarade Wolf, j'ai peur qu'avant peu,
faute de combattants, la guerre soit finie.

WOLF

Et alors, que deviendrons-nous?

VOLPÉ

Il nous faudra regagner nos patries.

WOLF

C'est que, si nous prenons le chemin du retour,
nous serons pendus dès le premier jour.
Crois-tu pas qu'il serait meilleur
de trouver emploi chez quelque seigneur?

VOLPÉ

Le diable soit du métier d'homme d'armes!

WOLF

As-tu quelque autre idée?

VOLPÉ

Écoute.

Cette guerre a fait bien des veuves.

Il est, par le pays, plus d'une châtelaine
dont le manoir reste sans défenseurs.

En nous présentant pour des chevaliers,
nous rendrions, en outre, maint petit service...

Ainsi, toi, tu pourrais t'occuper des cuisines..?

Il pousse le coude de Wolf.

WOLF

lui rendant sa bourrade.

Et toi, tu t'occuperais de la dame!

Il est secoué d'une hilarité inextinguible.

*Wanza entre sans bruit. C'est une jeune femme
de grande beauté, au type et au costume d'une
bohémienne. Châle rouge, par-dessus une robe
noire à manches très amples. Elle porte un
broc d'étain.*

WANZA,

surgissant derrière les Ribauds.

Imbéciles! Vous avez fait du propre!

Les Ribauds, saisis, se retournent.

Tout le village est à vos trousses!

Les Ribauds font mine de s'enfuir.

Aussi lâches que ceux dont vous portez le noms!
Heureusement pour vous, la Zingare était là
pour effacer la trace de vos pas!

Les Ribauds, rassurés, reprennent leurs places.

Wanza enjambe le tronc d'arbre et s'assied au milieu d'eux.

VOLPÉ

Notre gracieuse reine connaît les cent tours.

WOLF, lorgnant le broc.

Et le cent-unième à ce que je vois.

Ach, ach! Tu l'as eu sans douleur, Wanza?

VOLPÉ

C'est toujours sans douleur que notre reine opère.
Sans doute, il lui en a coûté
quelques arpents de paradis.

WANZA

Je vends mon paradis plus cher!
Pour ce pot de vin, j'ai, sans plus,
changé de l'avoine en écus!

WOLF, ahuri.

Tu l'as changée vraiment?

WANZA, haussant les épaules.

Sans doute!

Seulement, le coffre était au grenier.

Le temps que l'hôte y monte voir....

Ma foi, j'étais pressée... Je n'ai pas attendu!

WOLF, flairant le broc.

Il fleure bon.

Il fait mine de saisir le broc.

WANZA

Eh, bas les pattes!

Mon vin n'est pas pour vos museaux.

WOLF

Tu ne vas pas boire ce grand pot-là
toute seule, Wanza!

WANZA

Soyez sans crainte! Mais voilà.

Ce soir, l'oiseau d'amour a chanté dans mon cœur.

WOLF

Dis donc, tu ne l'as pas invité à dîner?

VOLPÉ

Tu l'attends? Il est là?

WANZA

Il est là, ou ailleurs.

VOLPÉ

Qui est-ce?

WANZA

Je l'ignore.

Je l'attends, mais je ne le connais pas.

VOLPÉ, *à part.*

Son choix n'est pas fait, je respire.

A Wanza, avec une mimique passionnée.

Pour une fois, Wanza, montre-toi moins cruelle;
daigne apaiser le feu qui me torture!

WANZA, *gouaillant.*

Tendre fils de Naples la Belle,
c'est le mal du pays que tu prends pour l'amour!

VOLPÉ

Fais un essai, ça ne t'engage à rien.
Crois-moi, Wanza, j'en vaudrais un autre!

WANZA

Pour ton museau puant ne compte pas sur moi!
Tiens, j'aimerais mieux, par ma foi,
m'aller jeter dans la gueule du loup!

WOLF

Ach, ach! L'amour, après un bon repas,
c'est chose vraiment bien sentimentale!

VOLPÉ,

grinçant de rage, à Wanza.

Raille bien! J'en ai eu d'aussi belles que toi;
des demoiselles et des nonnes!

WANZA

Femme de pillage dit toujours oui;
nous savons cela, gentilhomme!

VOLPÉ

Gentilhomme ou non, la manière est bonne.
Tu pourrais l'éprouver toi-même, quelque jour!

WANZA

Mon bel ami, ne t'y fie pas :
la Zingare sait se défendre.

Elle tire un stylet de son sein.

VOLPÉ

Foin de ton aiguillette à repriser les chausses !
Après tout, il n'est pas de roses sans épines.

WANZA

Cette épine-là fut trempée
dans le venin du crapaud bigarré...
Qui s'y frotte, s'y pique.... et meurt !

Serrant lentement son stylet.
Nul n'est maître de la Zingare !

VOLPÉ

Des maîtres ? tu en eus assez !
Koré le Danois, Thomas l'Angle,
et le grand Konrad et le capitaine....

WANZA

Ils ont eu mon corps. Et après ?
Parce que le soleil te chauffe, es-tu son maître ?

VOLPÉ

Et Guyon le Franc ? Tu te roulais devant lui
comme une chatte ivre de calaminte* !

WANZA

Il eut mon désir et ma volonté.
Mais il est quelque chose de moi qu'il n'eut pas...
qu'aucun homme n'a jamais eu...

Volpé, ricanant basement.

Peut-être, ta virginité ?

WANZA

Appelle cela comme tu voudras ;
L'homme à qui je le donnerai, sera mon maître.

VOLPÉ

Ton esclave, plutôt ! Je n'envie pas son sort.

WANZA

Tu trouves les raisins trop verts....

* C'est la plante vulgairement appelée « herbe-aux-chats ». Son odeur les affole et leur donne des crises d'hystérie.

WOLF, *se levant.*

Avez-vous bientôt fini vos bêtises?
Il est grand temps d'aller chercher du bois.

Il s'en va, Volpé le suit.

WANZA, *à Volpé.*

Tu ne seras jamais l'esclave d'une femme
parce que tu es l'esclave de toutes;
tu es l'esclave de ton vice
comme Wolf est l'esclave de son ventre!

Les Ribauds sortent de scène.

Seule, d'un ton passionné.

Un maître, oui... un homme qui m'ait toute!

Elle reste rêveuse, puis soudain, violemment.

Un maître, moi? Je le tuerais plutôt!

*Salaün entre par le côté opposé à celui par lequel
sont partis les Ribauds.*

SALAUN,

à Wanza qu'il aperçoit de dos.

Madame, est-ce vous?

Il va vivement à elle. Wanza se retourne.

Non, ce n'est pas elle encore!

Il reste devant Wanza, décontenancé.

WANZA

Tu sembles déçu, mon garçon.
C'est ta bonne amie que tu attendais?

SALAUN

Non; c'est la dame que je sers.

WANZA

Et tu l'attends là, dans cette forêt?
Après tout, comme on dit, à chacun ses affaires.

Elle examine Salaün avec complaisance.

Tu es beau. Tu le sais?

SALAUN

Je suis ainsi que Dieu m'a fait.
Comment je suis, je ne le sais.

WANZA

Menteur! Les filles ont dû te le dire.

SALAUN

Les filles de chez moi ne parlent aux garçons
que devant la croix de l'église
ou dans la maison de leur mère.

WANZA

Et toi, quand la nuit tombe dans les chemins creux,
ne sais-tu pas parler aux filles?

D'un ton effronté.

Tu ne me trouves donc pas belle?

SALAUN,
la considérant, très calme.

Oui, je vous trouve belle;
mais pas aussi belle que ma maîtresse.

WANZA

Ta maîtresse? Ah oui, je la vois d'ici,
cette bigote aux atours empesés!

Après réflexion, d'un ton canaille.

Au fait, il en est de ces châtelaines
qui en veulent pour leur argent...
Te paie-t-on cher?

SALAUN

Je ne sais pas.

WANZA

Comment? Tu ne sais pas combien tu es payé?
Quand donc te paie-t-elle, ta dame?

SALAUN

Je suis payé quand je la vois.

WANZA

Et.... tu la vois souvent?

SALAUN

Jamais.

WANZA

après être restée un moment déconcertée.

Vraiment, tu n'es pas un valet bien exigeant.
Écoute : viens à mon service.
Je te donnerai ce que tu voudras.

Salaun ne répond pas.

Mais tu ne parais pas me croire?
Tu sais, je suis, moi aussi, une grande dame.
même, à te parler franc, une reine.

SALAUN

Une reine?
De quelle paroisse êtes-vous?

WANZA

De très loin.
De tout là-bas, au bout de l'Orient.

SALAUN,
avec un soudain intérêt.

De la ville de Rome en Orient, peut-être?

WANZA

Eh non! de bien plus loin encore!
Dans mon pays, j'ai sept châteaux.

SALAUN

Sept châteaux?

WANZA

Tel que je te dis.
Le premier pour manger, le second pour dormir.

SALAUN

Et le septième?

WANZA,
avec un roucoulement.

Pour s'aimer!

SALAUN

Ma dame à moi n'a qu'un château.

WANZA

Et qu'y fait-on donc?

SALAUN

On y prie.

WANZA,
après une grimace.

Dis donc, l'ami, tu n'est pas drôle.
A part. Dans ce pays de fin de terre
où les morts vivent avec les vivants,
les vivants ressemblent aux morts.
A Salaun. Vraiment, je voudrais te distraire.
Veux-tu que je te chante quelque chose?

SALAUN

Vous savez des cantiques?

WANZA

Non pas; une chanson. Écoute:

Elle chante.

Mon cœur ardent s'ouvre au soleil
comme la fleur de la montagne.
L'oiseau d'or traverse les airs
et vient se poser sur mon cœur.

SALAUN

C'est beau. Y est-il nom de Madame Marie?

WANZA

Non; on y parle d'oiseaux et de fleurs.

Tiens: j'en sais une autre plus belle encore,
où l'on parle du Paradis.

SALAUN

Du Paradis! Vous pouvez la chanter?

WANZA

Je puis bien mieux encor: je puis te le montrer.

SALAUN, *joignant les mains.*

Vous pourriez me montrer le Paradis?

WANZA

Oui, si tu fais ce que je te dirai.

SALAUN

Je le veux bien. Que dois-je faire?

WANZA

Donne tes mains.

Elle saisit les mains que Salaun lui tend.

Là. Maintenant,
regarde-moi droit dans les yeux.

Salaun lui obéit.

Viens plus près de moi.

Elle fixe sur Salaun un regard magnétique.

*Celui-ci semble d'abord résister, puis
finalement s'abandonne.*

Tu m'entends?

SALAUN, *d'une voix lointaine.*

Je vous entends, comme on entend en rêve.

WANZA

Qu'aperçois-tu?

SALAUN

Rien. C'est la nuit.

WANZA

concentrant son pouvoir magnétique.

Vraiment, tu ne vois rien?

SALAUN

Si fait.

Du fond du néant ténébreux

surgissent deux étoiles d'or.
Elles s'approchent... les voici tout près...

Wanza porte la tête en arrière.

Et puis elles s'en vont.

WANZA,
d'une voix impérative.

Suis-les.

*Elle marche à reculons; Salaün la suit de lui-même.
Certaine désormais de son pouvoir, elle lâche
ses mains, puis, d'un geste souple, elle lui passe
les bras autour du cou.*

Ne sens-tu rien?

SALAUN

Je sens un souffle tiède...
une brise qui m'environne...
un vent impétueux et pourtant caressant
qui m'emporte... J'ai peur!

WANZA

Ne crains rien.

Elle l'attire à elle. Où es-tu?

SALAUN

Voici, dans un pays étrange et magnifique,

des plaines de velours et des monts de vermeil...
Est-ce le Paradis?

WANZA

Pas encor. Que vois-tu?

Elle approche sa bouche de celle de Salaün.

SALAUN

Devant moi je vois une fleur superbe.
Ses pétales de pourpre ardente
s'ouvrent sur des pistils aussi blancs que l'ivoire.

WANZA

Cueille la fleur.

*Elle va doucement à reculons, dans la direction du
chêne, tout en rapprochant sa bouche de celle
de Salaün qui suit son mouvement.*

SALAUN

Je le voudrais, mais je ne puis.
Elle s'éloigne, en s'approchant pourtant...
Un parfum inconnu me pénètre, m'enivre...
La voici sur ma bouche... elle me prend... J'ai peur!

WANZA

Viens, maintenant tu es à moi!

Elle rive ses lèvres à celles de Salaün et l'entraîne derrière le chêne. Ils disparaissent.

Les rayons obliques du soleil couchant, éclairant la scène de lueurs rougeâtres, lui donnent un aspect étrange, infernal.

On entend, moqueurs, des cris d'oiseaux. Puis, un éclat de rire satanique, qui se prolonge en écho dans les profondeurs de la forêt.

LA VOIX DE SALAUN,
derrière le chêne, dans un appel de détresse.

Maria!

Salaün et Wanža réapparaissent, désenlacés, de l'autre côté du chêne. Wanža semble une sorte d'oiseau fantastique, de vampire, agitant des ailes noires plaquées de taches de sang.

SALAUN,
chassant devant lui Wanža, qui cherche à le ressaisir.

Mon sang! C'est mon sang que tu bois,
Goule! Goule, tu prends mon sang,
mon sang qui est à ma maîtresse!
Va loin de moi, monstre d'enfer!

On entend un très léger tintement de cloche, semblant tomber du haut du chêne.

Ah, la cloche, qui met en fuite les démons!

Wanža s'enfuit et disparaît de la scène.

Salaün va s'asseoir au pied du chêne, où il reste dans une attitude d'égarement, en faisant machinalement le geste d'essuyer ses lèvres.

Les Ribauds reviennent par la droite, portant des brassées de bois mort, qu'ils jettent sur le devant de la scène.

VOLPÉ, apercevant Salaün.

Eh, quel est celui-là?

WOLF

après un regard inquiet sur les victuailles.

Il ne nous a rien pris.

VOLPÉ

Il ne fait pas grand cas de nous.

WOLF

On dirait qu'il entend des cloches dans le ciel.

VOLPÉ

Il a la mise d'un croquant.

WOLF

Il n'a pas d'armes; rien à craindre.

Tous deux s'approchent de Salaün.

*Wanza rentre en scène, sous son aspect normal.
Elle s'assied sur le tronc d'arbre, attentive à
la scène qui va se dérouler.*

VOLPÉ, à Salaun.

Pardon, seigneur.

WOLF

Eh, dis donc, l'homme!

SALAUN, *levant la tête.*

Que voulez-vous de moi, toi, Loup; et toi, Renard?
Passez votre chemin dans la forêt;
je ne vous ai pas cherché noise!

VOLPÉ

Nous ne cherchons pas chicane au seigneur;
nous voulons causer seulement.

WOLF

Entre bons garçons on s'entend toujours.
Pour quel parti tiens-tu?

SALAUN, *surpris.*

Pour quel parti?

VOLPÉ

Oui; tous les gens dans le pays
tiennent pour Blois, ou pour Montfort.
Si tu es Blois, dis-le bien vite;
avec un sol tu seras quitte.

WOLF

Et si tu es Montfort, c'est mieux:
au lieu d'un sol ce sera deux.

Salaun les regarde et ne répond pas.

VOLPÉ,

se rapprochant, menaçant.

Réponds. Es-tu Blois?

WOLF

Parle. Es-tu Montfort?

SALAUN,

se levant brusquement, d'une voix forte.

Je ne suis ni Montfort ni Blois;
Je suis le serviteur de Madame Marie,
et vive Marie!

Les Ribauds se regardent, interloqués.

WOLF, à *Volpé*, bas.

Madame Marie?

VOLPÉ, à *Wolf*, de même.

C'est quelque châtelaine du pays.
Pour n'avoir parti dans la guerre
elle doit être d'importance.

A *Salaün*.

Le seigneur chevalier nous ferait-il l'honneur
de nous dire un peu la façon
de cette dame dont il est le serviteur?
Elle est, sans doute, très puissante?

SALAUN

Très puissante.

WOLF

Elle est riche?

SALAUN

Plus riche qu'aucune en ce monde.

VOLPÉ

Elle a, bien entendu, bon nombre d'hommes d'armes?

SALAUN

Aucun.

VOLPÉ ET WOLF, *stupéfaits*.

Comment, aucun?

SALAUN

Elle n'en a besoin.

WOLF, à *Volpé*, bas.

Tu entends, aucun homme d'armes.

VOLPÉ, à *Wolf*, de même.

Je crois que voilà notre affaire.

A *Salaün*:

Le château de la Dame, où est-il?

SALAUN

Ici même.

WOLF,

examinant les lieux avec stupéfaction.

Ici?

VOLPÉ, même jeu.

Comment, ici?

A Wolf. Je ne vois là qu'un arbre.

A Salaün :

Le seigneur plaisante agréablement.

Mais, pour éviter tout ennui,

il va nous conduire bien gentiment
au manoir de sa noble dame.

SALAUN

Je vous l'ai dit, le manoir est ici.

Les Ribauds restent interloqués.

VOLPÉ, à Wolf.

Le drôle a, ma foi, bien de l'assurance.

Il réfléchit.

Dans cette contrée de mystère

on m'a dit qu'il était des villes sous les eaux....

Peut-être est-il aussi des châteaux sous la terre?

Il examine l'arbre avec attention.

J'ai l'idée qu'au creux de ce chêne

où cinq hommes tiendraient sans peine,

se trouve l'escalier de quelque souterrain.

Il scrute encore l'arbre, puis soudain :

Eh mais, que le diable m'emporte

si je ne vois, derrière l'homme, au bas du tronc,
bailler la fente d'une porte!

WOLF, même jeu.

Moi, que je sois soudain branché,

si cette loupe dans l'écorce

n'est pas le loquet d'un verrou caché!

VOLPÉ ET WOLF

Allons, tentons la chance!

Ils s'avancent vers l'arbre.

SALAUN

Arrière!

VOLPÉ

Quoi! Prétends-tu barrer la porte

à deux honnêtes gentilshommes

qui vont rendre hommage à ta dame?

WOLF

Va lui annoncer deux barons

de la plus haute conséquence.

SALAUN

Vous n'entrerez pas! Je sais qui vous êtes,

toi, Loup cruel; toi, Renard fourbe.
On ne reçoit pas les bêtes mauvaises
dans le château de Madame Marie !

VOLPÉ

Comment? des insultes, faquin !
Attends un peu, tu vas mesurer ma rapière!

Il dégaîne.

WOLF

dégaînant également.

Recommande ton âme à Dieu,
car tu es un fils de la mort!

Les Ribauds se ruent sur Salaün.

SALAÜN

Avant que je meure, méchants larrons,
vous connaîtrez le poids de mon bâton!

Une lutte s'engage. Wanza s'est dressée, et la suit avec un intérêt passionné. La main à son stylet, on la devine prête à intervenir en faveur de Salaün, chaque fois que celui-ci semble avoir le dessous.

A un moment donné, il est touché par une épée; il faiblit, et prononce le mot: Maria. Aussitôt

une grêle de coups, distribués par d'invisibles bâtons, accable les Ribauds. Ils lâchent pied, sont pris de panique et s'enfuient hors de la scène.

Salaün, épuisé, se laisse tomber devant le chêne.

WANZA,

allant vivement à Salaün.

Comme tu les as bien fouaillés, ces chiens!

Apercevant du sang sur l'épaule de Salaün.

Ils t'ont blessé?

Elle examine la plaie et tire un flacon de son sein.

Va, ce n'est rien.

Un peu de baume que voici,
le jour de demain te verra guéri.

Elle le panse.

SALAÜN,

revenant à lui.

Tu es bonne... Qui donc es-tu?

Il l'examine, puis fait un sursaut d'effroi.

La goule!

La goule qui buvait mon sang....

WANZA,

posant la main sur le front de Salaün.

Là, calme-toi, pauvre garçon. Tu as la fièvre.

Tu rêvais, tout-à-l'heure...

Regarde-moi : ai-je l'air d'une goule?

SALAUN

Non, tu es une douce femme,

au doux visage, aux douces mains.

C'est toi qui chantais la jolie chanson...

Il se passe la main sur le front.

Quelquefois, quand tombe le soir,

je ne sais quel charme affreux me saisit...

je me sens transporté dans des pays d'enfer...

La forêt s'emplit de bêtes immondes...

Regardant Wanza avec confiance.

O tes deux yeux si grands, si purs...

Ils ressemblent à ceux de ma maîtresse...

Oui, c'est bien un cauchemar que j'ai eu...

Il regarde aux alentours.

Les voleurs sont partis?

WANZA

Certes, et pour de bon.

Ils ne sont pas près de porter une arme.

Salaün, à grand peine, essaie de se lever.

Mais pourquoi te lever? Sois sage.

SALAUN, *se mettant debout.*Laisse-moi. Le moment approche
pour moi d'aller sonner la cloche.*S'avançant un peu.*Si tu veux, je vais te guider
jusqu'à l'orée du bois.

WANZA

Comment cela?

SALAUN

La nuit vient. Tu ne peux rester dans la forêt.

WANZA

Et s'il me plaît, à moi?

SALAUN,

d'un ton doux, mais ferme.

Non, tu ne peux rester.

WANZA

Vraiment? La forêt est à tout le monde.

SALAUN

Tu peux y rester, certes... mais pas avec moi.

WANZA

Je te gêne donc?

SALAUN, *d'un ton d'angoisse.*

Femme, tu ne peux rester avec moi!

WANZA

Si, laisse-moi! Laisse-moi rester là...

Tu n'auras pas à faire état de moi.

Je ne te toucherai... Je ne t'approcherai...

Je ne parlerai même pas.

Mais laisse-moi rester! Peux-tu me le défendre?

Peux-tu m'empêcher d'être là;

de te regarder, de t'entendre?

SALAUN, *après réflexion.*

Non, je ne peux t'en empêcher.

WANZA

Tu verras. Je serai bien sage.

De temps en temps, je chanterai.

Tu ne peux pas m'empêcher de chanter?

SALAUN

Non certes... Et puis tes chansons sont jolies.

WANZA

Tu verras; j'en sais de plus belles.

Après un temps, très timidement.

Puis, si tu veux aussi, je t'aiderai.

Je t'aiderai... dans ton travail.

Oh, si tu veux bien seulement!

SALAUN, *avec un sourire.*

Dans mon travail? En quoi pourrais-tu bien m'aider?

WANZA

En bien des choses. Tu ne me crois pas?

Parce que je t'ai dit que j'étais une reine?

Oui certes, je suis une reine;

mais je suis née, j'ai grandi dans les bois.

Tous leurs secrets, je les connais.

Tiens: je peux, d'un bâton, tirer du feu.

Je fais jaillir des sources de la terre.

De bonnets de crapauds* je sais faire un ragoût plus délicat que le pâté d'anguilles...

* Champignons.

SALAUN

Cela est bien; mais moi, je travaille au château.

WANZA

Pas ici, alors?

SALAUN

Si, au château qui est là.

WANZA, *cherchant.*

Où?

SALAUN, *désignant le chêne.*

Là.

WANZA

Là? je ne vois qu'un arbre.

SALAUN, *douloureusement.*

Toi aussi? Alors, tous!

Ce n'est pas un arbre, c'est un donjon.

WANZA

Soit! C'est un donjon, puisque tu le dis.

Dis-moi que c'est un roc, je le croirai aussi.

Tout ce que tu me diras, tout, je le croirai.

Et que fais-tu dans ce château?

SALAUN

J'ordonne la chapelle et je sonne la cloche.

WANZA

Ce n'est pas là métier bien difficile.

Moi aussi, je saurais bien sonner une cloche.

Puisque te voilà mal en point,
je m'en vais la sonner pour toi.

SALAUN, *effrayé.*

Tu ne peux pas! C'est là-haut, tout en haut!

WANZA

En haut de l'ar... hum, en haut de la tour?

Certes, c'est haut. N'importe, je suis leste.

J'irai, si tu veux que j'y aille.

N'importe où tu voudras, j'irai.

*Elle étudie l'arbre du regard, attendant la
décision de Salaun. Celui-ci la contemple
avec un surprise joyeuse.*

SALAUN

Écoute, une pensée me vient
puisque te voilà de si bon vouloir. —
Bientôt rentrera ma maîtresse.

WANZA, *d'une voix durcie.*

Ta maîtresse?

SALAUN

Elle est en voyage;
mais d'une heure à l'autre elle sera là.
Et sans doute, elle aura besoin d'une suivante.

WANZA

Vraiment! Moi, je n'ai pas à servir ta maîtresse.

SALAUN

Tu sers quelqu'un déjà?

WANZA

Moi? Je ne sers personne.

SALAUN

Et tu ne veux servir personne?

WANZA

Si, mais seulement qui je voudrai. Toi, pas d'autres!

SALAUN

Me servir, moi? Tu voudrais me servir?

WANZA

Oui, te servir; faire de toi mon maître;
être ton bien, ton esclave, ta chose...

SALAUN

Je ne veux pas, je ne veux pas!

WANZA

Si, me donner à toi! Te donner tout de moi!
Ma volonté... ma vie....

SALAUN

Tais-toi!

WANZA

Mon âme!

SALAUN

Arrière!

WANZA,

se traînant à ses genoux.

Ne me repousse pas! Écoute-moi! Je t'aime!

SALAUN, *l'écartant.*

Va-t-en, va-t-en, va-t-en!

WANZA,
se relevant, d'une voix dure.

Je ne m'en irai pas,
car maintenant tu es celui que j'ai choisi;
et parce que je t'ai choisi, tu m'appartiens.

Se rapprochant de Salaün.

O mon maître!

SALAUN,
se cachant le visage dans les mains.

Mon Dieu!

WANZA, *tout près de lui.*

O mon dieu!

SALAUN,
se dressant tout droit, les bras tendus au ciel.

Maria!

Wanza, comme repoussée par une force invisible, est brutalement rejetée en arrière. Dans un mouvement de rage folle, elle tire son stylet et se rue sur Salaün.

WANZA, *frappant Salaün.*

Pour la vie... ou bien dans la mort!

Salaün tombe. Hagarde, elle essaie de le relever.

Qu'ai-je fait? Non, je ne t'ai pas frappé!
J'allais à toi, et puis....

Laissant retomber Salaün :

J'ai donc vraiment frappé?

Elle le contemple avec horreur.

Oh, ce regard, où je n'ai même pas
l'allègement de lire de la haine....

Regard épouvantable de pardon,
où te fuir, comment t'éviter?

Regard, tu es mon maître pour l'éternité!

Elle s'enfuit, démente, hors de la scène.

SALAUN, *se relevant à demi.*

Madame Marie, Madame Marie,
ne viendriez-vous pas avant que je meure?

Il retombe.

Les dernières lueurs du soleil couchant s'éteignent. On entend des cris plaintifs d'oiseaux. Puis un grand vent passe, faisant bruire lugubrement les feuilles sèches. Tout redevient silencieux sur la scène noyée dans la pénombre.

La Dame entre à droite. Elle est revêtue d'un grand manteau de couleur sombre, dont le

*capuchon fermé laisse entrevoir à peine l'ovale
du visage.*

LA DAME,
fouillant la scène du regard.

Non, ce n'était pas le cri d'une bête;
c'était bien l'appel d'un être qui souffre...

Elle aperçoit Salaun.

Puisqu'il est vrai que le voilà!

Parlant à la cantonade :

Attendez-moi.

Elle va vivement à Salaun et se penche sur lui.

SALAUN, *d'une voix faible.*

Maîtresse, enfin! Vous arrivez bien tard.

Il essaie de se soulever, mais retombe..

Avec effort. J'ai chassé les voleurs.

LA DAME

Qui t'a frappé? Ce sont ces voleurs dont tu parles?

SALAUN

Non... une femme.

LA DAME

Alors, une femme mauvaise?

SALAUN

Non, elle n'était pas mauvaise...
Mais elle n'avait pas de maître.

Il halète.

Vous avez fait heureux voyage?

LA DAME

Hélas!
Voyageant en pays lointain,
j'ai tout-à-coup reçu message
qu'en mon manoir de la forêt
mon fils se mourait...

SALAUN, *étonné.*

Votre fils est là?

LA DAME, *marquant une vive surprise.*

Tu connais donc mon fils?

SALAUN

Mais...

Il reste un instant interloqué.

Je comprends, Madame;
 Vous ne me reconnaissez pas.
 Vous m'avez-vu si peu, et voilà si longtemps!
 Je ne vous ai même pas dit mon nom...

LA DAME

Je ne sais vraiment pas...

SALAUN

Souvenez-vous.
 Vous passiez près de la fontaine
 allant à Rome vers le Très-Saint Père.
 Vous m'avez engagé comme votre valet
 et vous m'avez donné le denier que voici.

Il tire de son sein son denier d'engagement.

LA DAME

Où, oui... j'en ai maintenant souvenance.
 Sitôt rentrée, je me suis enquis de toi.
 Mon intendant m'a dit qu'il ne t'avait pas vu.
 Ce dont, sans autrement y penser, j'ai conclu
 que mon service ne te plaisait plus.

SALAUN

En effet, je n'ai pas trouvé votre intendant;
 j'ai pensé qu'il était absent.

Mais je suis entré dans le château tout de même,
 et j'y ai fait mon service bien comme il faut.
 J'ai bien nettoyé la chapelle.

LA DAME, *étonnée.*

La chapelle?

SALAUN

Et j'ai sonné la cloche aux trois points d'Angelus,
 ainsi que le dimanche pour la messe,
 sans manquer une seule fois.
 Mais, ce soir, vraiment j'ai bien peur
 de n'être pas pour monter dans la tour.

LA DAME

Dans quelle tour?

SALAUN

Dans la tour du château.

LA DAME

Mais où est ce château?

SALAUN

Ici, Madame, ici...

Il tend désespérément la main vers l'arbre.

LA DAME,

*après un geste de totale et définitive incompréhension,
pour elle-même.*

Il n'est pas de château dans le Bois-de-la-Nuit.

*Salaün l'a entendue. Sur son visage se peint
une stupeur indicible, ensuite un désespoir
poignant.*

*La Dame le regarde avec un apitoiement impuis-
sant.*

Dieu le bénisse !

Salaün pousse un sourd gémissement.

Es-tu plus mal ?

SALAUN

Je ne sais pas. C'est comme un froid qui me saisit...
Un grand froid, qui me glace jusqu'au fond de l'âme...

Il est pris d'un râle d'agonie.

*La Dame, lentement, se retire et sa silhouette
s'évanouit dans l'ombre. Un vent passe, appor-
tant un son lointain de glas. Puis, tout reste
silencieux. Tout-à-coup, à l'endroit même où
elle s'est effacée, elle réapparaît dans le halo
d'une étrange clarté. Elle revient à Salaün et
se penche sur lui.*

LA DAME,

d'une voix changée, surhumaine.

Ainsi, tu croyais me servir ?

SALAUN, *dans un sanglot.*

Je le croyais vraiment, Madame,
aussi vrai que je crois en Dieu.

LA DAME

Et tu attendais mon retour ?

SALAUN

Je l'attendais, oui, ardemment,
la nuit comme le jour.

LA DAME

Et, tout entier, tu t'es donné à mon service ?

SALAUN

Vous avez été ma maîtresse
pour la mort comme pour la vie ;
je vous ai donné tout, Madame, et davantage,
puisque pour vous j'ai quitté
celle que j'aimais.

La Dame relève la tête. De son capuchon, légèrement rejeté en arrière, se dégage son visage rayonnant d'une beauté surnaturelle.

Par la puissance de ta foi,
par ton espérance inlassée,
par le renoncement suprême de ton « moi »,
tu as fait du leurre la vérité.
Aussi bien, mieux même qu'aucun,
oui, tu m'as servie, Salaün.

SALAÜN, *haletant d'espoir.*

Salaün...! Voilà que vous connaissez mon nom?

La Dame se redresse, elle laisse tomber son manteau et apparaît dans une splendeur céleste.

Comme vous voilà belle tout d'un coup!
Ce n'était pas ainsi que je vous avez vue....

LA DAME

Tu m'as servie sans connaître ton gage;
tu donnas tout, quand tu n'attendais rien;
oui, tu fus mon pur et bon serviteur,
et tu mérites ton salaire...

SALAÜN

Je suis payé, puisque je vous revois.

LA DAME

Qui sans compter a travaillé
sans compter doit être payé.
Salaün, pour ton salaire échu, je te donne
l'immensité de mon amour immense.

SALAÜN,
se soulevant, illuminé.

O mots sans pareils! O voix de tendresse!
Vous ne parlez plus comme une maîtresse...
Madame, qui donc, qui donc êtes-vous?

LA DAME,
tendant les bras vers Salaün.

Je suis maintenant l'égale de celle
qui jadis t'a donné le jour.
Par la vertu sainte de mon amour
je te fais naître à la vie éternelle.
Ainsi que ta mère, en ses bras,
te mena vers l'eau baptismale,
ainsi, mon enfant, je vais t'emporter
vers Celui qui, là-haut, marque au front les Élus.

Elle prend Salaün dans ses bras.

SALAUN, *dans un râle d'extase.*

Mère, mère!

Il meurt. — Cloches dans le ciel.

LA DAME,

posant doucement Salaün à terre, et se relevant.

Mon fils est mort!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

ACTE III

LE LOGIS DE LA DAME

La scène est la même qu'au premier acte. Le «vau» couvrant l'allée n'existe plus; le sol en est proprement terrassé.

Vers l'angle de l'allée, du côté de la fontaine, a été creusée une tombe, que le Bûcheron et l'Oiseleur achèvent de combler au moment où le rideau se lève.

LE BÛCHERON,
s'arrêtant de travailler, et s'essuyant le front.

Tu as vu le bedeau? Il avait l'air fâché.

L'OISELEUR, *s'arrêtant également.*

Je crois bien! Une heure à marcher
en portant la croix et le bénitier...
Il rentrera tard pour manger la soupe.

LE BÛCHERON

En le portant au cimetière
nous aussi aurions eu moins de chemin à faire.
Drôle d'idée, vraiment, de l'amener ici!

L'OISELEUR

Drôle d'idée bien sûr; mais qui l'a eue? C'est toi.

LE BÛCHERON

Comment, c'est moi? Qui de nous deux,
comme nous arrivions à la fourche des routes,
a dit tout haut: « A droite »?

L'OISELEUR

Assurément c'est toi.
Tu l'as dit assez fort; j'en étais tout saisi.

LE BÛCHERON

Oiseleur, mon ami, ne te ris pas de moi.

L'OISELEUR

Et toi, Bûcheron, ne dis pas mensonge.
Ce n'est pas à faire au-dessus d'un mort.

LE BÛCHERON

Ce n'est pas moi qui ai parlé, je te le jure
sur la tête de Salaun qui est ici.

*Il ramasse un caillou qu'il pose à une extrémité
de la tombe.*

L'OISELEUR

Et moi, sur mon repos, je te fais le serment
que je n'ai pas parlé non plus.

LE BÛCHERON

Qui donc est-ce alors? Serait-ce lui-même?
Peut-être qu'il n'était pas mort?

L'OISELEUR

Pour ça, il l'était, hélas. Tu l'as vu?
Il était noir... comme l'image, là.
Surtout, n'en souffle mot à Brégide.

LE BÛCHERON

Que non!
Elle a du chagrin assez comme ça...

LE PORCHER, *s'approchant.*

Je suis envoyé par Brégide
vous dire de venir, quand vous aurez fini,
à la maison pour manger un morceau

LE BÛCHERON

A Brégide merci; pour moi je n'irai pas.

L'OISELEUR

Ni moi non plus.

LE PORCHER

Après corvée pareille
vous devez cependant avoir ventrée de faim?

LE BÛCHERON

Non, moi je n'ai pas faim.
Pleurant. J'ai trop regret de lui!

L'OISELEUR, *se retenant de pleurer.*

Ni moi non plus, je n'ai pas faim. J'ai de l'ennui!

LE PORCHER

Et moi, j'ai plein le cœur... plein le cœur de remords,
vu que c'est moi la cause qu'il est mort!

Il éclate en sanglots. Étonnement des deux autres.

J'avais mis les cochons à boire à la fontaine
en lui disant qu'Urfold me l'avait commandé...
Or, je disais mensonge; Urfold n'avait rien dit.
Moi, je ne venais là que pour manger des mûres.
C'est à cause de ça qu'il est devenu fou...
Oui, c'est moi qui suis la cause de tout!

LE BÛCHERON

Va, il n'était pas fou comme on disait...

L'OISELEUR

Il n'était fou que pour certaines choses...
Au Bûcheron. Ainsi, l'oiseau. Tu te rappelles?

LE BÛCHERON

Oui... pour ça, il était bien fou.

L'OISELEUR

Justement; il ne l'était pas!

LE BÛCHERON, *avec vivacité.*

Tu tenais un oiseau?

L'OISELEUR

Je crois que oui. Écoute:
Ce matin, j'ai pris au lacet
une colombe des plus belles.
Et comme j'allais pour lui rogner l'aile
elle m'a fait un regard... un regard....
tout-à-fait le regard qu'avait dit Salaün.
Ma foi, je n'ai pas pu... je l'ai lâchée.

Hochant la tête.

Je crois que je ne pourrai plus être oiseleur.

Après un silence.

Non, à vrai dire, il n'était fou
que quand il parlait du château.

LE BÛCHERON

C'est là justement qu'il l'était le moins,
car le château, moi... je l'ai vu!

LE PORCHER

Pas possible?

LE BÛCHERON

Oui, cette nuit, je l'ai bien vu.
Salaün était sur le seuil,
vêtu, non en manant, mais comme un gentilhomme.
Il me faisait signe d'entrer.

L'OISELEUR, *haussant les épaules.*

C'est un rêve que tu as eu.

LE BUCHERON

Que ce soit rêve ou non, ça ne fait rien.
Ce qu'on voit dans un rêve existe;
et j'ai vu le château; donc il existe bien.

LE PORCHER

Ça, c'est vrai. Ainsi, cette nuit,
j'ai fait rêve que je tenais un pot de vin.
Or, un pot de vin, ça existe.
Ainsi, tu l'as vu, ce château?

LE BÛCHERON

J'y suis entré.

L'OISELEUR,
d'un ton ironique.

Tu ne t'es pas fait de bosse à la porte?

LE BÛCHERON

Foi de Dieu non! elle était haute assez.
Jamais je n'ai vu maison aussi grande.
Même, je me suis amusé à mesurer
combien de planchées au juste il faudrait
pour élever maison pareille avec du bois....

L'OISELEUR

Voilà Brégide.

Au Bûcheron, bas. Tiens ta langue.

Brégide arrivant par l'allée, s'approche de la tombe. Elle porte une coquille remplie d'eau bénite et une croix de bois, pour laquelle elle cherche, sur la tombe, l'emplacement convenable.

LE BÛCHERON, *à Brégide.*

Le chef est là où j'ai mis le caillou.

BRÉGIDE,

*après avoir mis en place croix et coquille,
au Bûcheron et à l'Oïseleur.*

Vous avez été bons pour lui;
je vous en dis merci.

Et vous avez bien fait de l'amener
ici où la terre est bénite...

Mais, pourquoi ne m'avoir pas plus tôt prévenue?

Les deux hommes restent embarrassés.

L'OÏSEUR,

rompant le silence, d'une voix mal assurée.

Nous ne l'avons trouvé qu'au jour.

BRÉGIDE,

au Bûcheron, le fixant.

Tu ne fus pas long à faire la bière...

Le Bûcheron, décontenancé, ne répond pas.

J'aurais voulu le voir encore...
J'eusse aimé lui fermer les yeux...
J'aurais voulu savoir, savoir
pourquoi, et comment il est mort!

L'OÏSEUR

Nous ne le savons pas nous-mêmes.

BRÉGIDE

Vous avez pourtant bien dû voir
s'il portait quelque blessure!

LE BÛCHERON, *faisant la bête.*

Quelque blessure?

L'OÏSEUR

Non, il n'avait pas de blessure.

BRÉGIDE

Alors, comment était-il?

L'OÏSEUR

Il était, mon Dieu, comme sont les morts.

LE BÛCHERON

... Un coup qu'ils sont morts.

BRÉGIDE

Ses yeux étaient ouverts?

LE BÛCHERON

Oui. *L'Oiseleur lui fait un signe.*

C'est-à-dire non. Ses yeux étaient fermés.

LE BÛCHERON

C'est bien cela. Il est mort en dormant.

BRÉGIDE, *au Bûcheron.*

Pourquoi m'as-tu dit que toi-même
tu lui avais fermé les yeux?

Les deux hommes restent confondus.

Allons, vous mentez mal, mes pauvres hommes.

En me disant vrai, vous mentiriez mieux!

D'un ton impératif.

Quand l'avez-vous trouvé?

LE BÛCHERON

L'autre soir.

BRÉGIDE

A quelle heure?

L'OISELEUR

L'Angelus sonnait au village.

BRÉGIDE

Quelle était sa blessure? Était-ce un coup d'épée?

LE BÛCHERON

Non, c'était un coup de poignard.

BRÉGIDE

De poignard? En plein cœur, alors?

L'OISELEUR

Je ne crois pas.... Mais... l'arme était empoisonnée.

BRÉGIDE

Une arme empoisonnée? C'est l'arme d'une femme!
En était-il une à l'entour?

LE BÛCHERON

Je n'ai rien vu.

L'OISELEUR

Au fait, sur la route voisine
un carrosse lentement s'ébranlait...

BRÉGIDE, *violemment.*

Qui était-elle? Tu l'as vue?

L'OISELEUR

Je ne la connais pas; c'est quelque châtelaine...
Une belle dame, en tout cas.

BRÉGIDE, *à part.*

C'était aussi une bien belle dame
qui l'est venue chercher, jadis, à la fontaine...

.....
Ah, belle dame, belle dame,
noble voyageuse à carrosse,
est-ce le hasard, ou bien autre chose,
qui fait que tu passes sur le chemin
chaque fois que le malheur frappe Salaün?

.....
Et ce qui, jadis, a flétri
la fleur pure de sa raison,
ne serait-ce pas ce même poison
qui a fait de lui cette chose... morte!

.....
Ah, belle dame, belle dame,
châtelaine au Bois-de-la-Nuit,
il te fallait donc celui que j'aimais?

Ne pouvant prendre l'âme, tu as pris la vie!
Que voulais-tu faire de lui?
Qu'en as-tu fait..? Sorcière!

*Pendant le monologue de Brégide, des hommes
et des femmes, en tenue de travail, sont arri-
vés par le chemin et se sont attroupés autour
d'elle.*

PREMIER HOMME

Elle a parlé d'une sorcière.

2ème HOMME

Il y aurait une sorcière ici?

*Ils parlent à voix basse au Porcher, au Bûcheron et
à l'Oiseleur.*

3ème HOMME, *à une femme.*

Une sorcière a tué Salaün.

4ème HOMME, *à une autre femme.*

Il avait rapport avec les sorcières.

5ème HOMME

Elle en a fait bien d'autres.

Ière FEMME

C'est elle qui m'a pris deux poules.

2ème FEMME

A Stéfan l'Hôte elle a volé un muid de vin
et changé son or en avoine.

UN VIEILLARD

Sous la forme d'un homme d'armes
elle a, d'un coup d'épée, tué le vieux Laouic.

1er HOMME, *répondant au second.*

... La prendre, eh oui ! Mais voilà, elle est loin.

Ière FEMME,
à la deuxième femme, bas.

On dit qu'il était sorcier lui aussi.

LE VIEILLARD, *à un groupe d'hommes.*

Avait-on fait sortir le Diable avant l'absoute ?

1er HOMME

Je ne crois pas.

2ème HOMME

Il faut prévenir le recteur.

5ème HOMME

Il n'est pas loin ; je l'ai croisé.

3ème HOMME

Cours vite !

L'homme part en courant.

6ème HOMME,

qui vient d'arriver ; après s'être enquis.

Tu dis qu'elle était en carrosse ?
J'en ai vu un tout-à-l'heure.

PLUSIEURS

Où cela ?

6ème HOMME

Quittant l'hôtellerie à l'entrée de la ville.
Il prenait le chemin qui mène vers Plourien.
Il était traîné par deux chevaux noirs.

VOIX NOMBREUSES

C'est bien elle !... Il faut la rejoindre !

PREMIER HOMME

Elle a pris de l'avance.

2ème Homme

En sortant de la ville
est une montée rude et longue;
avec des chevaux nous l'aurons!

PLUSIEURS

Vite, courons!

PREMIÈRE FEMME

Prenez des armes!

LE VIEILLARD

Non, du buis bénit!

Les hommes s'élancent. A ce moment arrive, en proie à une vive agitation, Celui de la Maison-d'en-haut.

PREMIER HOMME

à Celui de la Maison-d'en-haut.

Toi qui demeures sur la route, l'as-tu vu?

CELUI DE LA MAISON-D'EN-HAUT

Je viens de voir prodige tel
que j'en suis à me demander
si je dors, ou si je suis éveillé.

Tous l'entourent.

Le carrosse arrivait en haut de la montée,
quand, au lieu — comme de raison —
de descendre dans le vallon,
il a suivi tout droit sa route vers le ciel.

Mouvement d'incrédulité.

PREMIER HOMME

Tu as rêvé!

2ème Homme

Tu avais bu!

CELUI DE LA MAISON-D'EN-HAUT

J'ai cru aussi m'être trompé...
J'ai couru sur la route et j'ai vu...

PLUSIEURS

Qu'as-tu vu?

CELUI DE LA MAISON-D'EN-HAUT

Que les traces des roues en terre s'arrêtaient!
Stupéfaction.

LE VIEILLARD

Rien de drôle à cela, c'était une sorcière!

CELUI DE LA MAISON-D'EN-HAUT

Une sorcière? Ce n'est pas possible!
Car j'ai vu prodige plus grand encore.
Du carrôsse arrivant au Ciel
une belle dame est sortie
tenant un homme par la main.

Rumeur d'étonnement.

La dame ressemblait à Madame Marie;
et quant à l'homme, si je n'avais su
Salaün le Fou perché dans son arbre,
j'aurais juré que c'était lui!

BRÉGIDE,

*saisissant l'homme par la main et l'amenant devant
la tombe de Salaün, jusque là masquée par la foule.*

Or ça, ne peux-tu le jurer
maintenant que je t'aurai dit
que Salaün le Fou ici est enterré?

L'homme, d'abord surpris, reste indécis.

LE VIEILLARD,
intervenant, d'un ton autoritaire.

Si tu m'en crois, tu ne jureras pas,
car là-dessous il y a diablerie.

Celui de la Maison-d'en-haut recule, puis finalement se dérobe.

LE BÛCHERON,
à l'Oiseleur, d'un ton indigné.

Moi qui n'ai rien vu, je jurerais bien
sur le salut de mon âme
que c'était la Dame avec Salaün.

L'OISELEUR

Ne t'en mêle pas! Voici le recteur.

Le Recteur entre, suivi du Bedeau.

LE RECTEUR,
allant à Brégide.

Tu ne m'avais pas dit, Brégide,
qu'il avait commerce avec les sorcières?

BRÉGIDE

Messire Recteur, le savais-je?
Aussi bien, maintenant, je ne puis plus le croire...
Lui si dévot, si innocent, si pur...

LE RECTEUR

Nul ne sait quel est le maître du fou;
il est Satan comme il est Dieu.
Hanter les sorciers, c'est hanter le Diable,
et celui-ci, hélas, s'empare des plus purs.

BRÉGIDE

Tout-à-l'heure, vous lui avez donné l'absoute.
Son âme pardonnée n'est-elle pas au Ciel?

LE RECTEUR

S'il était vraiment possédé,
qu'il fût coupable, ou bien victime, peu importe;
l'âme, même purifiée,
reste en son corps aux griffes du Démon.
Il me faut donc l'exorciser.

BRÉGIDE, *attérée.*

Mon Dieu!

LE RECTEUR

Oui, ma fille, il le faut, pour la paix de son âme.
Il revêt son surplis.

LE VIEILLARD

Faut-il pas déterrer le corps?

LE RECTEUR

C'est inutile.
La parole de Dieu sait traverser la terre.
Les assistants s'entretiennent à voix basse.

UNE FEMME

Alors, le Diable va sortir?

UN HOMME

Oui, sous la forme d'un serpent.

UN AUTRE HOMME

Ou d'un crapaud.

LA FEMME

Jésus!

UNE AUTRE

On dit qu'il faut amener un pourceau...

LE RECTEUR,

s'avançant vers la tombe, aux assistants.

Vous qui êtes là, tant hommes que femmes,
rangez-vous, témoins attentifs,
— sans coupable curiosité —
de chaque côté de la tombe.
Qu'il ne demeure ici enfant, ni femme grosse.
Et s'il s'en trouvait aucuns parmi vous
en état de péché, que ceux-là se retirent,
car le Démon pourrait entrer en eux.

Désignant la croix sur la tombe.

Le chef est là?

LE BÛCHERON

Oui, juste sous la croix.

*Le Recteur, tenant à la main son étole, se place
à la tête de la tombe, et le Bedeau, portant la
croix, au pied. A l'entour sont les assistants,
hommes d'un côté, femmes de l'autre.*

LE RECTEUR

Recordare Satanas, que tibi maneat pœna.

LE BEDEAU

Resistite diabolo et fugiet a vobis.

LE RECTEUR

Satan, esprit d'enfer et de sabbat,
si par maléfice ou magie
tu es entré dans ce corps baptisé,
par la vertu du nom de Jésus, réponds-moi :
Satan, es-tu là?

Un long silence.

UN HOMME,

d'une voix basse et hésitante.

N'entendez-vous pas
comme une voix qui gronde sous la terre?

PLUSIEURS

Non, nous n'entendons rien.

UNE VOIX

Apparemment il n'est pas là.

LE VIEILLARD

Que si!... Mais il est malin, le vieux Pol!
Il attendra la fin des conjurations.

LE RECTEUR

Adjuratus in nomine Patris
et Filii et Spiritus Sancti.

LE BEDEAU

Cujus est hoc signum et nomen invictum.

Il incline la croix sur la tombe.

LE RECTEUR

Je t'exorcise, esprit immonde,
fléau du genre humain.
Sors de cette créature de Dieu ;
retourne au feu, aux tourments infinis
préparés pour toi dans l'Enfer.
Exi, scelerate, exi!

Il se recule. Un grand silence plein d'angoisse.

UNE FEMME,
subitement, d'une voix étranglée.

Oh, là, contre la croix....

PLUSIEURS

Quoi donc?

LA FEMME

Vous ne voyez pas...? Le crapaud!

PLUSIEURS

Un crapaud, oui... C'est lui!

Mouvement de curiosité horrifiée.

*Le Recteur cherche à capturer, de son étole, un
objet grisâtre sur la tombe au pied de la croix.*

LE BÛCHERON,
ramassant vivement l'objet.

Laissez donc, Messire Recteur, c'est un caillou.

LE RECTEUR,
très ému, aux assistants.

Priez, mes frères, aidez-moi ;
car l'adversaire est rusé, je le vois.

*Les assistants s'agenouillent. Le Recteur, s'in-
clinant, fait une courte oraison mentale, puis
reprend, face à la tombe.*

Increpet Dominus in te, Satanas.

LE BEDEAU

Deprehensæ sunt insidiæ tuæ.

LE RECTEUR

Discede ergo nunc, discede seductor.

LE BEDEAU

Tibi habitatio serpens est.

LE RECTEUR

Pour la seconde fois, je t'en adjure,
Dieu te le commande, sors de ce corps.
Pour la seconde fois, pour la dernière fois,
o Satanas, vade retro !

*On voit, devant la croix de la tombe, la terre se
gonfler sous une poussée intérieure.*

Tous

La terre remue... Le voilà qui sort !

Un lys sort de terre et s'élève lentement.

Oh, une fleur ! — Une fleur ! — Un beau lys !
— Sentez-vous cette odeur suave ?
— Miracle !

Tous se pressent autour du lys.

LE RECTEUR

Gardez-vous de parler de miracle !
C'est là prodige étrange assurément ;
mais les ruses du Malin sont sans nombre.
Il est des fleurs d'Enfer comme il en est du Ciel.
Si celle-ci vient de Satan,

sous l'épreuve de l'eau bénite
elle va se réduire en pourriture.

Il asperge la fleur d'eau bénite; celle-ci s'épanouit.

Tous

Non, la fleur ne s'est pas flétrie !
— Son parfum est plus doux encore !
— Regardez, regardez !
— Dans la corolle épanouie
des signes sont tracés... — Des lettres d'or !

LE RECTEUR

« Ave Maria » ... J'ai bien lu !
Marie est là, donc Satan n'y peut être.
Oui, mes enfants, c'est là un vrai miracle,
un des plus grands qui se soient jamais vus.
Honneur à Dieu qui l'accomplit !
Louange à Marie qui l'obtint !
Et béni soit le nom de Salaün,
qui est l'objet de cette grâce insigne.
Oui, je l'ai compris maintenant,
il fut de Marie le vrai serviteur,
le plus pur comme le meilleur.
Pour servir la maîtresse qu'il s'était choisie,
il a quitté le monde et s'est quitté lui-même ;
il s'en fut demeurer au-dessus de la terre,
il y vécut en dehors de son être.

La Terre et la Chair, ces maîtres tenaces,
il sut, lui, s'en séparer d'un seul coup;
et nous, alors, nous l'appelâmes « fou »,
parce que son sens n'était plus le nôtre....

BRÉGIDE, *à part*.

Il est vraiment au Ciel, au côté de la Dame!

LE RECTEUR

O vous qui désormais serez
garants véridiques de ce miracle,
approchez-vous et regardez....
Regardez, vous tous.
Heureux seront les yeux qui auront vu!

Tous

Heureux nos yeux, heureux nos yeux!
Louange à Marie, gloire à Dieu!

*Arrivent, l'un porté par l'autre, le Pagan et l'
Esclave, ce dernier toujours entravé. La jam-
be du Pagan, dévorée par le mal, n'est plus
qu'une plaie hideuse.*

L'ESCLAVE

Mon maître, trempez-vous dans l'eau de la fontaine!

LE PAGAN

Va donc, va donc! Je n'ai que faire ici.

L'ESCLAVE, *d'une voix plus forte*.

Mon maître, baignez-vous, et vous serez guéri.

LE PAGAN, *frappant l'Esclave*.

Va t'en!

A part.

L'homme avait dit: « Que l'esclave soit libre! »

Je n'ai pas libéré l'esclave....

Je n'ai même pas coupé l'entrave....

A l'Esclave. Va t'en!

L'ESCLAVE

Mon maître, baignez-vous... Salaün vous le dit!

*Il contraint le Pagan à plonger sa jambe dans la
fontaine. Instantanément la peau redevient
blanche et lisse.*

Rumeur. Cris de « Miracle! »

LE PAGAN

Honte à moi! Malédiction!

Non, non! je ne dois pas être guéri!

Mon mal! Qu'on me rende mon mal!

Pourquoi, pourquoi...? Ah, misérable,

infâme, infâme que je suis!
Je n'ai pas libéré l'esclave....

Il sanglote.

L'ESCLAVE, *avec douceur.*

Vous vous trompez, mon maître, j'étais libre;
et par un signe de la Dame, cette nuit,
j'ai su que vous deviez guérir.

UNE VOIX

Un signe de la Dame?

UNE AUTRE VOIX

A un non-baptisé?

LE RECTEUR

Dieu fait bien ce qu'il fait. Frères, écoutons-le.

L'ESCLAVE

Le jour où, devant la fontaine,
je rencontraï mon frère Salaün,
j'étais à bout de force et de courage;
déjà je regardais du côté de la mort,
qui m'eût délivré du pire des maîtres.
Je pensais: à quoi bon ma peine sans salaire?
Pourquoi souffrir toujours, sans consolation?

Salaün alors m'expliqua
comment, d'après les lois de sa religion,
il n'est peine qui ne reçoive récompense
non du maître qu'on a, s'il est dur et ingrat,
mais d'un maître qu'on se choisit dans son esprit.
Et j'eus alors vouloir de choisir un tel maître,
puisque le mien était ingrat et dur.
A la Dame de Salaün, dont je tenais
le premier repos de ma vie d'esclave,
je résolus de me vouer moi-même.
Et je m'en allai tout réconforté,
car, des peines que j'offrais librement,
Je n'étais plus l'esclave, mais le maître.

UN HOMME

Tu n'étais pas libre pourtant, toi-même?

L'ESCLAVE

Qu'appellez-vous donc être libre?
Vous agiter, courir en long et en travers
dans le champ étroit de la vie;
vous heurtant aux talus, comme le taureau fou;
comme lui, portant au front le barreau*
de vos pensées lourdes d'angoisse et de tourment!

* Lourde pièce de bois qu'on met au front des bêtes méchantes,
pour les empêcher de faire usage de leurs cornes.

Moi, ce n'est pas ainsi que j'étais libre.
 Tandis que mon corps entravé rampait
 dans la brume infecte des marécages,
 mon esprit, soulevé de terre
 par la puissance de mon vœu,
 planait dans les hauteurs où l'air est toujours pur.
 Et quand la Nuit, aidée de son frère le Rêve,
 m'arrachait les rênes du corps,
 dernier lien m'attachant à la bête de somme,
 dans le parfait oubli de la vie et du monde,
 d'un seul élan, je m'élevais
 par-delà la voûte des cieux
 jusqu'au château de ma bonne Maîtresse.
 Je la voyais de loin, je ne lui parlais pas;
 vers elle, sans plus, je tendais les bras;
 mais le sourire qu'elle me faisait
 me remplissait d'une chaude allégresse,
 et de courage pour le lendemain.
 Puis, dans l'oratoire où je me rendais,
 je rencontrais mon frère Salaün
 faisant son service et sonnant la cloche.
 Ses devis étaient bien doux à mon cœur...
 Et c'est ainsi qu'hier j'ai su de lui
 qu'il était mort, et que mon maître allait guérir,
 car à sa guérison nous avions appliqué
 le mérite des peines de nos vies terrestres.

LE RECTEUR

Heureuses les oreilles qui ont entendu.

Tous

Heureuses nos oreilles qui ont entendu.

LE RECTEUR

Celle qui t'obtint la grâce d'esprit
 t'obtient maintenant la grâce du corps.
 Car moi, prêtre de Dieu, son ministre sur terre,
 je te donne le saint baptême
 qui de l'esclave fait un homme libre.
*Il baptise l'Esclave, tandis que des hommes enlèvent
 à celui-ci ses entraves.*

Le Duc entre, escorté d'une suite nombreuse.

LE DUC

Quel est ce bruit qui vient à mes oreilles,
 et pourquoi cette foule de gens assemblés?

LE VIEILLARD

Sire, un miracle est arrivé.

LE DUC

Que dis-tu là?

LE VIEILLARD

Un vrai miracle, Sire, de la part de Dieu.

Un prêtre en fût témoin, comme des gens croyables.
Voyez vous-même.

Il montre le lys.

LE DUC

Eh quoi, ce lys... ?

LE RECTEUR

... Est sorti de la terre tout d'un coup
sur la tombe d'un homme enterré ce matin.

LE DUC

Quel est donc cet homme, et qu'avait-il fait
pour s'attirer de Dieu faveur si grande ?

LE RECTEUR

C'était un homme de peu, un valet,
dont le nom était Salaün.
Il avait à Marie grande dévotion,
et pour la servir à sa manière, il s'en fut
dans une forêt, par là, loin du monde...

LE VIEILLARD

Nous autres l'appelions " Le Fou "
parce que sa manière n'était pas la nôtre;

l'homme est porté souvent à nommer fou
celui dont il ne peut comprendre la sagesse...

LE DUC,

après avoir médité devant la tombe.

Oui, Salaün, tu fus plus sage que nous tous.
O bon serviteur de Marie!
que ce surnom de " Fou ", injure pour tout autre,
te reste à toi pour titre de noblesse!
Il n'est certes comté ni baronnie qui vaille
le fief qu'au Ciel il t'a gagné!

S'agenouillant devant la statue.

Et vous, Dame Marie, sainte, benoîte Mère,
souveraine toute puissante
Qui nous obtintes ce miracle,
comment vous dirons-nous assez notre merci?
Par des oraisons, certes, des actions de grâces,
fumées qui monteront jusques à vous peut-être,
mais que le vent du soir emportera...
Demain, le lys sera flétri...
avant un peu, l'herbe aura poussé sur la tombe,
et l'oubli sur le souvenir...

Se relevant.

Il est des souvenirs qu'on taille dans la roche...
il est des oraisons de pierre
qui montent au ciel sans quitter la terre...

Etendant la main.

O vous, qui vous plaisez ici,
je veux vous y faire un logis :
une maison solide, où vous demeurerez
chérie de tous et vénérée
jusqu'à la fin des générations.

LES SEIGNEURS

Sire, vous avez bien parlé.

LE RECTEUR

Dieu m'accorde de vivre assez
pour célébrer la messe en la chapelle neuve.

LES GENS DU PEUPLE, *entr'eux.*

Madame Marie va avoir ici
une chapelle en pierre où se dira la messe.

LE DUC, *a sa suite*

Que dès mon retour en ma ville
on appelle un bâtisseur de renom,
pour qu'il soit fait projet de la chapelle.

LE BÛCHERON, *s'avançant hardiment.*

Messire Duc, sauf votre excuse,

pour trouver un homme capable
il n'est besoin d'aller en ville.
Si vous êtes content, je ferai la maison.

LE DUC

Tu es, mon brave homme, à ce que je pense,
un faiseur de maisons dans la campagne
ou bien encore quelque maître maçon?

LE BÛCHERON

En vrai, c'est coupeur de bois que je suis.
Je sais abattre un arbre et le tirer en planches.

LE DUC

C'est cela; tu es charpentier,
habile à bâtir chaumières et crèches.
Mais tu sauras qu'il n'est ici
affaire d'une loge en bois,
mais bien d'une maison d'église en pierre vive.

LE BÛCHERON

Hé, comme ça, tant mieux! Car j'étais à penser
que pour bâtir une maison comme vous dites
il y aurait défaut de bois dans la forêt.
Mais dès l'instant que vous donnez
pierres taillées et toutes fournitures,
hé bien, topez, messire duc; je suis votre homme!

LE DUC

Sur ma foi, voici un gaillard.
Dis-nous donc un peu ce que tu veux faire?

LE BÛCHERON, *d'un ton assuré.*

D'abord, il y aura deux tours.

LE DUC

Oh oh! deux tours?

LE BÛCHERON

Oui donc, deux tours,
carrées en bas, pointues en haut,
qui auront, en largeur, trois planchées d'une toise,
et, en hauteur, trente planchées.

LE DUC

Trente toises de haut! Cent pieds et quatre-vingt!
Voilà, ce me semble; projet hardi
et démesuré pour une chapelle.

Se tournant vers sa suite.

Il me faudrait l'avis de quelque expert.

*Depuis l'arrivée du Duc, la foule n'a cessé de se
grossir de gens de toute condition, accourus de
la ville voisine.*

UN MOINE NOIR,
s'approchant du Duc.

Sire, très humblement je vous offre conseil.
Je fus longtemps au monastère de Thiron.
Nos pères ont bâti déjà plus d'une église;
et moi-même je fus instruit
dans l'art de tirer en plan les bâtisses
par le dessin et la mathématique.

LE DUC

Eh bien, Père, que vous en semble?
N'est-ce pas là hauteur déraisonnable?

LE MOINE

Il n'est hauteur hors de raison,
quand la largeur est en proportion.

LE DUC

Ici, l'est-elle?

LE MOINE

Absolument.

Et même, la proportion est très heureuse,
autant pour la beauté que la solidité.

Le Duc reste préoccupé.

Toutefois, il me faut le dire, ce sont là des tours, non de chapelle, mais de cathédrale.

LE DUC

C'est bien là ce que j'entendais.

LE MOINE

Le point est donc, avant tout, de savoir quelle grandeur vous donnerez à la bâtisse ; on peut bâtir, vous le savez, de cent manières.

LE DUC

Je le sais... Mais, hélas, la guerre a bien allégé ma cassette... N'importe, il ne faut pas qu'on dise qu'à la plus puissante des souveraines ses sujets n'ont pas fait le palais d'une reine.

Au Bûcheron.

Continue ton devis, brave homme.

LE BÛCHERON

L'église aura la forme d'une croix de vingt toisées de long sur vingt toisées de large. A dix toises du sol montera le faitage, et les murs auront, d'épaisseur, trois pieds.

LE DUC, *au Moine.*

Est-ce bien ?

LE MOINE,

faisant des calculs sur un parchemin.

Je ne vois là rien de contraire aux règles.

Au Bûcheron.

Cependant, ne pourrait-on pas faire la nef plus longue à peu près d'une toise, et diminuer le transept d'autant ? Ceci, comprends-tu bien, pour la commodité.

LE BÛCHERON, *d'un ton irrité.*

Il ne s'agit pas de commodité, mais bien de faire le Logis comme il doit être. C'est vingt toisées qu'il faut, des pieds jusqu'à la tête, et vingt toisées du bout d'un bras à l'autre, pas une de plus, pas une de moins. Autrement, l'église ne sera pas !

LE MOINE,

après avoir revu ses calculs, au Duc.

Il a raison. Si la nef est plus longue, le faitage s'affaîssera. Et quant aux murs aussi il a dit juste,

car pour un pouce en moins d'épaisseur, un seul pouce l'édifice s'écroulerait !

Long murmure d'admiration.

LE DUC, *au Bucheron.*

De ta capacité je reste confondu.
Sais-tu bien que, si tu le veux,
tu seras mon grand bâtisseur dans le royaume ?

LE BÛCHERON

Vous parlez bien, Messire. Mais, respect à vous,
je suis ignorant autant qu'un pourceau.
Si j'ai dit la façon de l'église nouvelle,
c'est que j'ai eu voyance, l'autre nuit, en rêve,
du vrai Logis de Madame Marie
que Salaün a lui-même bâti.
Et j'ai trouvé ce logis-là si magnifique,
qu'au moyen d'un ruban que j'avais dans ma poche
j'en ai tiré mesure, et voilà tout.

LE DUC, *à sa suite.*

C'est, à n'en pas douter, la volonté de Dieu,
qui se manifeste à nous, éclatante.

Désignant le Bucheron.

Telle qu'il la dépeint, l'église sera faite,
j'en fais le serment devant vous,

dussé-je vendre bijoux et vaisselles,
et porter vos santés dans un hanap d'étain.

Au Bûcheron.

Donc, ce logis, tu peux le parfaire et l'orner ?

LE BÛCHERON

Certes. Je peux vous le montrer
tel qu'il doit être au jour de la première messe.
Par-devant, d'abord il y a
la grande porte, en elle deux petites.
Une grande fenêtre est au-dessus,
qui a la forme d'une cloche*.

LE DUC, *étonné.*

D'une cloche ?

LE BÛCHERON

Oui ; Salaün voulait
que sa cloche fut vue de quiconque passait.
D'autres fenêtres sont sur les côtés,
et celle au bout du bras de la croix, la plus grande,
est faite en manière de rose.

* Le Bûcheron exprime à sa façon l'ogive qui caractérise le style gothique. Il le fait d'ailleurs très justement, car, dans la mystique architecturale, l'ogive symbolise effectivement la cloche destinée à appeler les fidèles.

BRÉGIDE,
à part, douloureusement.

Ah, la rose sur la maison!

LE BÛCHERON

Il n'est fronton de porte ou chapeau de pilier,
ni pièce d'œuvre où ne se voient
finement travaillées au ciseau, des figures.

LE DUC

En as-tu gardé souvenance?

LE BÛCHERON

Ouidonc. Ce sont des hommes, des oiseaux, des bêtes,
tous ceux que Salaün aimait;
puis encore des bêtes, des oiseaux, des hommes,
tous ceux qu'il détestait.
Les bons sont dedans, les mauvais dehors.

LE MOINE,
prenant des notes.

Le grand porche, en as-tu remarqué les sujets?

LE BÛCHERON

Ma foi non; mais n'en ayez cure :

le Seigneur Dieu s'en chargera *.

LE DUC

Tu dis..?

LE BÛCHERON

Salaün me l'a dit; donc ce sera.
Voilà la chose. Et maintenant, assez causé.
Moi je m'en vais dans la forêt
couper le bois pour les échafaudages.
Quand j'aurai coupé tout, je sèmerai du blé.
afin que mes enfants aient du pain à manger.
D'aucuns m'ont dit que sur le bois était un sort
empêchant le blé de pousser;
mais je sèmerai mon blé tout de même.
Mes yeux étaient mauvais, maintenant ils voient clair.
Il n'est au monde qu'une force, qui est Dieu.
Qui travaille sans lui est l'esclave des sorts;
qui travaille avec lui en est le maître.

Il s'en va.

LE DUC

L'homme a bien dit: après les paroles, les actes.
Vous tous, si vous aimez Marie, vous m'aidez.

* La légende veut que Dieu lui-même, sous la figure d'un simple ouvrier, soit venu parachever le grand porche du Folgoat.

Tous

Oui, Sire, nous vous aiderons.

UN SEIGNEUR

Nos écus* vous ont suivi à la peine ;
à l'honneur ils ne manquero nt.
Pas plus que nous n'avons marchandé notre sang,
nous ne compterons notre argent.
Si vous buvez, Sire, en un pot d'étain,
nous boirons bien, nous, dans des pots de terre ;
et si les moyens font défaut,
nos bras nous restent. Après tout,
une pioche n'est pas plus lourde qu'une épée !

UN ARTISAN

Nous, artisans de tous corps de métier,
nous œuvrerons l'église entièrement
d'après les règles de maîtrise,
et sans donner lieu à reproche.
Et pour cela nous ne voulons paiement,
sauf qu'on nous donnera, comme il juste,
de quoi manger, jusqu'au bouquet d'achèvement.

* Les écus sont ici les boucliers, qui portaient autrefois les blasons des seigneurs. Les armoiries des familles nobles ayant participé à la fondation du Folgoat figurent sur ses vitraux.

UN MANANT

Pour nous, manants, qui sommes dépourvus,
nous donnerons contents la peine de nos corps,
non par corvée de serfs, mais par libre travail.
Nous tirerons la pierre et nous la charroirons ;
nous commencerons, d'autres finiront.
Si nous n'avons pas nos noms sur la pierre,
vous gagnerons les mérites au Ciel.

UNE PAYSANNE

Nous voudrions aider aussi ;
mais nous n'avons, hélas, métier de nos deux mains
que de faire pâte et bouillie...

UNE DEMOISELLE

Hé bien, mes sœurs, nous ferons le mortier !
Ce ne sera pas changer de métier !

A l'Oiseleur.

L'oiseleur, tu vendras tes colombes à d'autres !

L'OISELEUR

Je ne veux plus être oiseleur.
Mais j'attraperai deux oiseaux encore :
deux coqs qui seront faits en or.
Tout en haut des flèches de pierre
ils chanteront joyeusement dans la lumière.

LE DUC

Que ce qui est dit s'accomplisse.
 Pour moi, je le déclare nettement,
 je ne toucherai nourriture
 que la croix sur terre ne soit tracée.
 A qui appartient ce domaine?

LE VIEILLARD

A un homme libre nommé Urfold.
 Et voilà justement qu'il est allé vers Dieu.
Désignant Brégide.
 Sa fille Brégide est seule héritière.

LE DUC, à Brégide.

Que Dieu ait l'âme de ton père.
 Pour toi-même, je te salue d'un cœur loyal.
 Or çà, jeune fille, es-tu consentante
 à céder de ta terre ce qu'il faut
 pour qu'y soit élevé le Logis de la Dame?

BRÉGIDE

Sauf votre grâce, Monseigneur,
 le bien d'Urfold n'est pas à vendre.

LE DUC

Je t'entends bien; mais pour cause pareille...

Tu en tireras grand honneur;
 d'autant qu'il te sera compté, sans marchander,
 d'argent sonnante et trébuchant
 ce que tu pourras demander.

BRÉGIDE

Monseigneur, je vous le répète,
 ma terre, en vérité, je ne la vendrai pas,
 car mon père m'a fait défense de la vendre.
 Mais il ne m'a pas défendu de la donner,
 et je la donne, entière et sans réserve,
 pour que soit bâtie l'église avec son enclos;
 et le restant sera pour la rente des prêtres.

LE DUC

Ai-je bien entendu? Tu donnerais ton bien
 sans t'en réserver au moins de quoi vivre?
 Vraiment, ma fille, c'est folie!

BRÉGIDE

Hé bien, si c'est folie, tant mieux!
 Car n'est-il pas juste, après tout,
 que sur la terre d'une folle
 s'élève la maison d'un fou?

Mouvement d'étonnement du Duc.

Monseigneur, écoutez ceci.

Ce Salaün, qu'ils nommèrent " Le Fou ",
 grandit dans la maison d'Urfold
 comme mon frère, mon ami;
 et nous eussions été femme et mari
 si Dieu l'eût voulu.... et mon père.
 Mais celui-ci était homme ancien
 qui n'aimait pas le changement,
 et refusait, comme Salaün demandait,
 de faire ici logis convenable à la Dame.
 Ce pour quoi celle-ci, que Salaün
 avait choisi pour sa maîtresse,
 le prit à son service pour de bon,
 et l'envoya soigner son oratoire
 en son beau manoir du Bois-de-la-Nuit,
 un grand château que ne voyait nul homme
 parce qu'il était au-dessus de terre,
 mais que Salaün, lui, sut bien trouver,
 parce qu'il était au-dessus des hommes!

.....
 Il y vécut, ainsi que vous savez...

puis mourut mon père.

Et j'aurais alors pu (ah, regret éternel!)

j'aurais pu l'y rejoindre, et servir avec lui...

J'y aurais vécu de sa vie,

je serais morte de sa mort...

Oui, de sa mort je serais morte!

Mais la Terre était ma maîtresse, à moi!

Et comme les autres, — lui le plus sage —

moi aussi, moi, je le crus fou!

Et je ne voulus pas abandonner ma terre...

Oui, pour ne pas que ma terre aille à perte,
 pour celà, pour celà, j'ai perdu Salaün!

Hé bien donc, cette terre, à présent je la hais!

Je n'en veux plus, prenez-la pour la Dame!

Prenez-la toute, oui, je vous la donne!

LE DUC

Puisque telle est ta volonté délibérée,

nous prenons ton domaine, et t'en remercions.

Dieu t'en comptera le prix autrement.

Au surplus, je veux et j'ordonne

qu'au plus prochain couvent de filles nobles

tu aies place au couvert, et stalle dans le chœur.

BRÉGIDE

Je vous rends grâce, Monseigneur;

mais cet honneur, je ne veux l'accepter.

Car chacun sert son maître à sa façon,

et pour servir la Dame, ma maîtresse,

c'est la façon de Salaün que j'ai choisie.

Oui, loin du monde et des maisons des hommes,
 au-dessus de la terre je veux la servir.

On est plus près de Dieu, on est plus près de soi,
 dans la grande maison dont le ciel est le toit.

Dans la forêt il pousse encor des faînes;

il coule encor de l'eau dans la fontaine;
et de bons cœurs m'offriront bien, chaque dimanche,
le régal d'un peu de pain noir!

Ah, prier là où il pria....

Croire comme lui-même a cru....

Espérer... Que dis-je, espérer?

Dans le château dont, folle, j'ai fait fi,
puis-je espérer être accueillie jamais?

La Dame est revenue, puis elle est repartie...

Il m'avait dit, lui qui savait :

« Faudra-t'il donc que toi-même tu meures,
pour venir me rejoindre un jour? »

Est-ce donc qu'un espoir me reste, Salaün,
d'être reçue un jour, servante infime,
au grand château du Ciel où la Mère de Dieu
te mène par la main en t'appelant son fils?

.....
Je ne veux rien. Et cependant

— si ce n'était hardiesse trop grande —

j'aimerais qu'une place soit gardée,
pour que mon corps un jour y puisse reposer.
pas trop loin de celui de Salaün.

Ainsi je serais près de lui sur terre,
puisque je n'y peux être au Ciel!

LE DUC

Il faudrait être bien cruel

pour faire refus à pareil souhait.

C'est, au surplus, ton droit de donatrice
d'avoir sépulture en la nef.

Il fait un signe à son Écrivain.

De tout ce qui vient d'être dit,
qu'un acte soit dressé par écrit dans les formes.

A Brévide.

J'entends que dans la nef ta place soit marquée
à toucher la tombe de Salaün,
afin que ton cœur repose près de son cœur,
et pour que, la main dans la main, vous vous leviez
au jour de résurrection.

*Brévide s'agenouille au pied de la tombe. Le Duc
se tient à la tête; à sa gauche est l'Écrivain,
présentant un parchemin, et à sa droite, le
Moine, montrant au public un croquis de la
future église.*

*Les assistants observent un silence recueilli. Au
premier rang le Pagan, dans une attitude de
supplication intense, tend une bourse.*

*Le Porcher, au premier plan, contemple la scène
d'un air de naïf émerveillement.*

UN HOMME, *bas, au Porcher.*

Et toi, dans ce jour où la Dame
à Salaün ne sait rien refuser,
que ne demandes-tu ton bras?

LE PORCHER

Bien sûr qu'elle me le rendrait!
Mais vois-tu qu'une fois guéri
j'aille me remettre homme d'armes?
Salaün serait bien fâché!
Mieux vaut rester comme je suis;
je me mettrai sonneur de cloches!

FIN

LE CONTE DE L'AME QUI A FAIM

DRAME

EN DEUX VEILLÉES



PERSONNAGES

JEAN MAREC,

LE 202.

L'ANCOU.

LA MÈRE DE JEAN MAREC.

LA VOISINE.

DES VOIX AU DEHORS.

L'action se passe en 1828, dans la campagne aux
environs de Brest.

LE CONTE DE L'ÂME QUI A FAIM

PREMIÈRE VEILLÉE

*La scène représente l'intérieur d'une chaumière.
A droite, au premier plan, la porte d'entrée.
Au fond, une petite fenêtre. A gauche, une
cheminée. Du même côté, au premier plan,
une grande table.*

Il fait nuit. Une chandelle de suif éclaire faiblement la scène.

*LA MÈRE DE JEAN MAREC est occupée à disposer
des mets sur la table. LA VOISINE est assise
dans la cheminée.*

LA VOISINE, faisant mine de se lever.

Mais il se fait tard ! Ils doivent m'attendre, à la maison.

LA MÈRE

Reste un peu encore, Jeannie. Mon cœur est si triste en ce soir de Toussaint.

LA VOISINE

Oui, la Veillée des Morts est triste pour les veuves. (*Elle se rassied.*) Comme le temps passe! Cela fait trois ans, n'est-ce pas, qu'il s'en est allé de ce monde?

LA MÈRE

Trois ans? Quatre ans, tu veux dire. Rappelle-toi: c'était l'année où ils ont mis des prières pour le changement de roi.

LA VOISINE, *comptant sur ses doigts.*

Un, deux, trois... et quatre. C'est vrai, puisque nous sommes en 1828. Quel brave homme c'était, votre mari, quand j'y pense!

LA MÈRE, *tendant l'oreille vers le dehors.*

(*A part.*) Non, ce n'est pas lui encore. Le proverbe est menteur, quand il dit que le fils ressemble au père. (*Haut.*) Oui, c'est un brave homme que j'ai eu. Je le revois encore à sa dernière heure, tiens, à la même place où tu es assise. « Ma petite vieille, qu'il me dit, j'ai comme un grincement de charrette dans les oreilles. J'ai idée que c'est l'Ancou* qui vient me chercher. En l'attendant je vais toujours mettre une chique de tabac ». Il n'avait pas ter-

* La Mort. Le mythe populaire la représente sous l'aspect d'un charretier.

miné sa parole qu'il tombait raide sur la pierre du foyer. Oui, c'était un brave homme. Maintenant, il doit être bien heureux dans le Paradis.

LA VOISINE

Bien sûr il doit y être. Qui donc de la paroisse y serait, sinon lui?

LA MÈRE

N'est-ce pas? Il avait été confessé le matin même. (*Après un temps.*) Est-ce que tu penses, toi, qu'on leur donne du tabac, dans le Paradis?

LA VOISINE

Du tabac? (*Après réflexion.*) Je ne sais trop. Songez-donc: en présence du Bon Dieu, des Saints et de tout le reste...

LA MÈRE

C'est ce que je me dis aussi. Le Paradis, ça doit être comme une grande église, et mon homme à moi n'était pas comme plus d'un tricheur de ma connaissance, qui gardent leur chique dans la bouche pendant la grand'messe; il la posait toujours bien proprement sur le catafalque. Aussi je me dis qu'il doit en avoir grande privation.

LA VOISINE

Laissez donc! Il ne doit pas manquer de bonnes choses...

LA MÈRE

Sans doute; mais son tabac il l'aimait par-dessus tout. C'est pourquoi, tiens, je vais le mettre aussi sur la table. Pour une pauvre petite fois par an qu'il peut revenir à la maison, il faut bien qu'il ait son contentement. (*Elle pose une blague à tabac sur la table.*) Tu vois, j'ai mis tout ce qu'il aimait : des boulettes au saindoux et du fars de froment. (*Elle contemple la table en hochant la tête.*) Les autres années j'avais mis la même chose; mais, comme tu le dis, il doit avoir de bien bonnes choses au Paradis, car il ne m'a jamais paru qu'il y ait touché. (*Après un temps.*) C'est vrai qu'une âme, ça doit être si menu!

LA VOISINE

Bien sûr, ça doit être menu.

LA MÈRE

N'est-ce pas? Comme quoi est-ce, à ton idée? Comme une abeille?

LA VOISINE

Oh, même pas.

LA MÈRE

Alors, comme un moucheron, peut-être?

LA VOISINE

Oui, tout au plus. (*Après une hésitation.*) Et puis, à savoir même si ça mange.

LA MÈRE

Comment, si ça mange? Mais c'est une chose certaine que les Ames Trépassées ont toujours mangé pendant la nuit des Morts. D'abord, si elles ne mangeaient pas, à quoi servirait de leur préparer à souper?

LA VOISINE

Hé, c'est justement ce que certains disent: puisque les Ames Trépassées ne mangent pas, il ne sert à rien de leur préparer à souper!

LA MÈRE, courroucée.

Qui dit cela? Bien sûr, des chiens noirs, des mécréants qui ne vont pas à l'église?

LA VOISINE

Que non pas! Bien au contraire, c'est par un prêtre que je l'ai entendu dire, à la Retraite de Lesneven. Il expliquait comme ça, dans son sermon, que les Ames n'ayant pas de corps matériel, elles ne peuvent, comme les gens, sentir la faim, la soif et le froid; et elles n'ont besoin que d'une chose: de prières et de messes à leur intention.

LA MÈRE

Serait-ce possible? — Quel était donc ce prêtre-là?

LA VOISINE

Un prêtre de je ne sais plus quelle paroisse... Un tout jeune prêtre, j'ai souvenir, avec plein sa tête de cheveux frisés comme ceux d'un ange.

LA MÈRE

Un jeune prêtre? C'est bien cela. On les ordonne, maintenant, qu'ils ont encore du lait au menton. Ils n'ont pas eu le temps d'apprendre, tu comprends; comment peuvent-ils savoir les choses bien comme il faut?

LA VOISINE

Ça, c'est certain. Des jeunes prêtres ne peuvent pas être savants comme les vieux.

LA MÈRE

J'ai connu quatre recteurs dans la paroisse, tous hommes d'âge et de sagesse, et jamais aucun n'a parlé de pareille sorte. Que les Âmes ne sentent ni la faim, ni la soif, ni le froid? Voyez-vous ce petit prêtraillon à la mode nouvelle? (*Haussant les épaules.*) Je vais toujours remettre du bois dans le feu. (*Elle regarnit le foyer.*) Où donc es-tu passée après vêpres, que je ne t'ai pas rencontrée?

LA VOISINE

Voilà. Je ne suis pas rentrée à la maison tout de suite. Avec Naïc et Soaz nous sommes allées à la promenade.

LA MÈRE

Voyez-vous les coureuses! Et qu'avez-vous vu de beau?

LA VOISINE

C'est du côté de Brest que nous sommes allées. Nous avons vu des gens de la ville qui étaient aussi à la promenade. Et puis près de Penfeld nous avons vu un chat crevé-mort.

LA MÈRE

Un chat? De quelle couleur?

LA VOISINE

C'est tout noir qu'il était, avec un deux-yeux de couleur jaune.

LA MÈRE

Ça, c'est présage de mort, à ce que disent certains.

LA VOISINE

Il y en a même qui disent que c'est un signe

d'enfer... Et puis, écoutez donc: nous sommes passées près du Grand Port, là où se trouvent les galériens.

LA MÈRE

Jésus! Vous les avez vus?

LA VOISINE

Grâce à Dieu non. Moi, j'aurais eu trop peur! Mais il y avait là une pauvre femme qui aurait bien voulu les voir, elle.

LA MÈRE

Pourquoi donc?

LA VOISINE

Parce que son fils est parmi eux. Tous les dimanches elle vient, et chaque fois elle est refusée. C'est triste, n'est-ce pas?

LA MÈRE

C'est donc un mauvais homme que son fils?

LA VOISINE

Non pas. Même, c'est un bon garçon tout-à-fait, à ce qu'elle dit. Seulement un jour, il a eu des raisons avec un gendarme, et il a cogné dessus un peu trop fort... C'est de Plouguerneau qu'ils sont. Par-

mi ces galériens, il en est plus d'un comme cela, qui ne sont pas des mauvais hommes.

LA MÈRE, *entre ses dents.*

Et il y en a de plus mauvais qui n'y sont pas... de méchants garçons qui offensent Dieu et font du tourment à leur mère... (*A la Voisine.*) Tu l'as vu ce tantôt?

LA VOISINE, *gênée.*

Qui cela?

LA MÈRE

Tu sais bien qui je veux dire. Tu l'as vu, n'est-ce pas? N'essaie pas de mentir.

LA VOISINE

Votre fils Jean? Ecoutez, ils étaient une bande au "Soleil Levant", en train de s'amuser... Mais pour dire que votre fils en était, je ne l'ai pas reconnu.

LA MÈRE

Lesquels donc as-tu reconnu?

LA VOISINE

Mon Dieu... Stéfán, il me semble... et puis Guéguen le boucher...

LA MÈRE

Et Jaffrès aussi probablement?

LA VOISINE

En effet, je crois que Jaffrès y était aussi.

LA MÈRE

Hé bien, ma fille, quand on voit ces trois-là, on peut être assuré que Jean Marec est à l'entour, aussi certain que la mère-poule est là où se trouvent les poussins. N'est-ce pas une pitié tout de même? Il est parti depuis le déjeuner, et à huit heures passées qu'il est, il n'est pas encore à la maison.

LA VOISINE, *timidement*.

N'est-ce pas, c'est fête aujourd'hui... Quel est le jeune homme qui ne se divertit pas un peu le dimanche?

LA MÈRE

Qu'il prenne un peu de plaisir le dimanche, soit; j'aurais tort de lui en faire reproche. Mais qu'il ne dépense pas tous les sous à régaler les autres. Il est parti avec un écu, il reviendra sans un sou percé.

LA VOISINE

C'est ennuyeux, bien sûr. Mais après tout n'est-ce pas ses sous à lui? Le quelque peu qui lui est revenu de son père?

LA MÈRE

Les sous du père? Il y a longtemps qu'ils sont avec les bouquets de lait*. Et maintenant, sur la semaine, il ne veut plus rien faire, en sorte qu'avant un peu il faudra faire foire de la maison. J'avais espéré qu'il serait parti soldat; cela l'aurait bridé peut-être. Mais voilà la dernière malchance: il a tiré un bon numéro!

LA VOISINE

Tout de même, ne parlez pas ainsi! Il n'est pire état que celui du soldat; et plus d'un sont partis que leurs mères n'ont jamais revus.

On entend, au dehors, un chant d'homme aviné.

LA MÈRE, *tendant l'oreille*.

Hé bien, tant mieux pour ces mères-là, si leurs fils étaient comme le mien. Malheureuse que je suis! J'ai eu mon paradis avec le père, j'ai mon enfer avec le fils. Ah, pourquoi donc l'Ancou ne vient-il pas avec sa charrette, le chercher celui-là aussi?

LA VOISINE

Oh, chère, c'est péché d'appeler l'Ancou. Pourvu que Dieu ne vous ait pas entendue!

Jean Marec entre en titubant.

* Fleurettes printanières.

JEAN MAREC, *continuant sa chanson.*

.....
Je me ris de ces sots discours.
Je ne chéris que ma bouteille...
J'ai commencé dès le berceau,
Je ne finirai qu'au tombeau...

(*Parlé.*) Bonsoir la compagnie. Eh bien, en voilà un accueil? On dirait, ma parole, qu'elles ont chacune une pierre sur la langue.

LA VOISINE, *à la Mère, d'un ton gêné.*

Je m'en vais maintenant, chère. Je vous prendrai demain pour aller à l'office.

Elle sort, en prenant soin de laisser la porte entrebaillée.

JEAN MAREC, *s'affalant sur le banc.*

Eh, quoi, Jeannie, mon petit cœur, te voilà partie sans un petit baiser à ton bon ami? (*Voyant la porte non fermée.*) Regardez la salope, qui n'est pas capable de fermer sa porte!

Il va pour fermer la porte.

LA MÈRE, *l'arrêtant.*

Laisse la porte ouverte!

JEAN MAREC

La brume de nuit entre, et elle n'est pas chaude. Tout-à-l'heure les chouettes entrèrent aussi pour nous tirer les cheveux.

LA MÈRE

Qu'elles entrent donc! Il n'entrera pas pire que toi. Il en est d'autres* qui ont besoin d'entrer aussi cette nuit, d'autres auxquels tu devrais penser, si la boisson ne t'avait pourri le cœur. Tu n'as pas honte, mauvais garçon, de rentrer saoul-perdu pendant la Veillée des Morts?

JEAN MAREC, *se rasseyant.*

Quoi? Quoi? En voilà une affaire, pour un petit coup que j'ai bu! Moi qui ai quitté les autres, au moment de commencer une partie de cartes! Ah bien, si j'avais su..!

LA MÈRE, *haussant les épaules.*

Si tu avais su! Dis plutôt que tu n'avais plus de sous. Et comme tu n'es bon qu'à régaler les autres, ils t'ont mis à la porte, comme un Jean-Panais que tu es.

JEAN MAREC

Non pas, mère... non pas. C'est vrai que je n'ai plus de sous, mais ceux-là sont de bons garçons, de vrais camarades incapables de me faire affront. Et des garçons, tu sais, avec qui c'est un plaisir de se trouver... Pas comme à la maison, bien sûr, où je suis reproché tout le temps!

* Il s'agit des Ames Trépassées qui, dans la croyance populaire, ne peuvent franchir les portes fermées.

LA MÈRE

Jolie compagnie en vérité! Lesquels donc veux-tu dire? Stéfan et Guéguen, les pires vauriens du bourg? Et Jaffrès, le chien noir, qui ne va jamais à la messe?

JEAN MAREC

Oui, ceux-là sont des campagnards... des paysans comme moi... mais j'ai d'autres camarades aussi: tiens, le nouveau commis du notaire, celui qu'on appelle le Parisien. En voilà un qui est savant! Il lit la gazette tout du long, et il est capable de parler sur la politique et le gouvernement.

LA MÈRE

Pauvre imbécile que tu es! Ceux-là sont comme les cochons à la foire; celui qui crie le plus fort est le meilleur. Ah, si tu voulais vraiment devenir savant, tu apprendrais mieux dans le livre de messe que dans toutes leurs gazettes. (*Après un temps.*) Allons, cesse tes bêtises et va te coucher, car il est tard. Et auparavant dis ta prière bien chrétiennement, pour que Dieu te pardonne le tourment que tu fais à ta mère.

Elle s'agenouille et commence sa prière.

JEAN MAREC, *à part.*

Aller me coucher, qu'elle dit... Et souper, donc?

(*Haut.*) Mère, je suis content d'aller dans mon lit, mais je veux souper premièrement.

LA MÈRE

Souper? Vraiment! L'heure est passée, mon garçon. Ce n'est pas une auberge, ici.

JEAN MAREC

Tu n'auras tout de même pas le cœur de me refuser à manger, quand je suis là à baver de faim?

LA MÈRE

Regarde dans ton écuelle... là, au bout de la table. Le chat est allé autour; peut-être qu'il n'a pas tout mangé!

JEAN MAREC, *prenant l'écuelle.*

Les restes du chat? Beau fricot vraiment! Pouah! De la soupe aux panais! C'est bon pour le cochon, cela! Il le mangera demain, s'il n'est pas dégoûté! (*A sa mère.*) Tu as bien autre chose à me donner?

LA MÈRE

Je n'ai rien d'autre à te donner ce soir.

JEAN MAREC, *grommelant.*

Rien d'autre, qu'elle dit, et moi qui ai une faim, que je vais tomber faible bien sûr. Alors, il n'y a

rien à manger à la maison? (*Il regarde sur l'autre bout de la table et aperçoit les mets préparés.*) Mais, et celà? Ça n'est donc pas pour manger, les boulettes, le lard et le fars?

LA MÈRE

Ne touche pas à celà, malheureux! C'est le Repas des Ames!

JEAN MAREC,

avec un mouvement de crainte respectueuse.

Le Repas des Ames? (*Il se met à rire.*) Ha ha ha, le Repas des Ames! Pauvre chère mère, tu crois donc encore à ces histoires-là? Elles se soucient vraiment de ton souper, les Ames! Voyons, petite mère: une âme, ça ne mange pas!

LA MÈRE, *ébranlée, à part.*

Lui aussi..? (*A Jean.*) Qui donc t'a appris celà?

JEAN MAREC

N'aie pas peur... Des gens qui savent bien. Tantôt, on en causait encore, avec les autres. Et le Parisien nous a expliqué la chose comme il faut.

LA MÈRE, *furieuse.*

Comment, c'est ce maudit chien-là qui t'a prouvé que les Ames ne mangent pas?

JEAN MAREC

Oui donc, il l'a prouvé, et clair comme le jour. Pour manger, n'est-ce pas, il faut une bouche et un ventre. Et une âme, c'est une chose certaine, ça n'a ni bouche ni ventre. Alors comment une âme mangerait-elle?

LA MÈRE, *embarrassée.*

C'est que, vois-tu, Jean... c'est petit, une âme. Qui sait si ça n'a pas tout de même ce qu'il faut pour manger..? Une toute petite bouche... et un tout petit ventre?

JEAN MAREC

C'est justement ce qu'un de nous a répondu. « Mais alors, qu'il a dit, si une âme a une bouche et un ventre, elle a un corps, et une âme n'a pas de corps, c'est connu de tout le monde ». Une âme, n'est-ce pas, c'est du vent. C'est rien du tout, autant dire. Oui; les Ames, c'est rien du tout. Tout ça, c'est des bêtises, des "supersissions" inventées par les prêtres pour tromper les gens de la campagne.

LA MÈRE

Jean, tu n'as pas honte de parler de la sorte? (*On entend au dehors un chant confus, sorte de mélodie traînée sur un mode lugubre.*) Écoute: les voilà qui viennent, les Ames Trépassées. N'entends-tu pas

leur chant plaintif? Elles viennent, Jean, elles viennent demander à manger et à se réchauffer.

JEAN MAREC

Allons, ma pauvre mère, je vois bien que tu es assotée pour de bon. Les Ames qui chantent par là, veux-tu que je te dise qui c'est? Rien d'autre que les camarades qui, chacun un drap sur la tête, s'en vont de porte en porte pour effrayer les bonnes gens comme toi.

LA MÈRE

Jésus Marie! Un tel péché serait-il possible? Jean, tu es bien sûr qu'ils font cela? Ils t'ont dit qu'ils allaient le faire?

JEAN MAREC

Oh que non, ils ne me l'ont pas dit. Mais je les ai entendus qui en parlaient tout bas avec le Parisien; et quand je les ai quittés, ils se sont regardés entre eux en ricanant. Tu comprends, c'est une farce qu'ils veulent me faire. Parce que je suis un paysan, le Parisien se figure que je crois, moi aussi, aux Ames Trépassées. Mais je ne suis pas plus bête que lui, tout coupeur de vers que je suis. Ah, mes gaillards, vous vous imaginez comme cela que vous allez me faire peur? Hé bien, venez si vous voulez. N'importe la farce que vous me ferez, je vous le dis, vous n'arriverez pas à m'effrayer. Je ne crois pas aux Ames, moi! Et pour bien le montrer, que je n'y

crois pas, je m'en vais manger leur souper!

LA MÈRE

Mon Dieu, le voilà tout-à-fait fou maintenant! Jean, mon garçon, penses-tu seulement à ce que tu fais? Tu n'as donc pas peur de Dieu?

JEAN MAREC

De Dieu? (*Hors de lui.*) Hé bien non, de Dieu lui-même je n'ai pas peur!

On entend, au dehors, un bruit de charrette.

LA MÈRE, *épouvantée.*

La Charrette! C'est l'Ancou. Malédiction sur nous, Dieu a entendu le blasphème!

Elle s'enfuit dans la pièce voisine.

JEAN MAREC, *mangeant.*

Suez donc, mes gaillards, à tirer votre charrette. Moi je mange des boulettes et je me fous de vous.

DES VOIX, *au dehors, gémissant.*

Anaoun, Anaoun*!

JEAN MAREC, *avec une nuance d'inquiétude.*

Anaoun, Anaoun... Et puis après? Passez au

*Nom breton des Ames Trépassées.

large, les gars, moi je n'ai pas de goût à plaisanter pour l'heure.

On gratte à la porte. Jean Marec se dresse.

UNE VOIX, *derrière la porte.*

Jean Marec!

JEAN MAREC, *d'une voix mal assurée.*

Hé bien oui, Jean Marec je suis. Et toi donc? Dis voir ton nom, si tu n'est pas un poltron?

LA VOIX

Jean Marec, je suis l'Ancou, et je viens te prendre avec moi pour te mener droit dans l'Enfer.

JEAN MAREC,
saisissant un bâton, d'une voix étranglée par la peur.

Attends un peu, mon homme, je vais te chauffer les côtes. (*Se dirigeant vers la porte.*) Eh bien, Ancou que tu es, entre donc, que je vois comment tu es fait?

L'Ancou entre brusquement. C'est un homme drapé dans une peau de bœuf, qui laisse apercevoir son pantalon de citadin. Il est surmonté d'une tête de mort avec, dans les orbites, des chandelles allumées.

On entend, au dehors, des rires étouffés.

L'ANCOU

Jean Marec, me voilà!

JEAN MAREC,
lâchant son bâton et portant les mains à sa tête.

A....ah!

Il s'écroule, mort. L'Ancou s'enfuit.

RIDEAU

DEUXIÈME VEILLÉE

La scène est la même.

LA MÈRE DE JEAN MAREC, *seule en scène, dispose des mets sur la table.*

LA MÈRE DE JEAN MAREC

J'ai bien fait de préparer des crêpes. Je crois qu'il les préférerait aux boulettes. L'insensé, qui voulait prétendre lui aussi que les Ames ne mangent pas! Il a bravé Dieu et Dieu l'a puni. Ah, Jean, pourquoi n'as-tu pas écouté ta mère? Je ne suis qu'une pauvre vieille et je n'ai jamais été à l'école, mais il est des choses que je sais mieux avec mon cœur que les autres avec tous leurs livres et leurs gazettes!

LA VOISINE, *entrant sans bruit.*

Bonsoir.

LA MÈRE, *après un sursaut.*

C'est toi? J'ai eu un coup. Comme tu viens tard?

LA VOISINE

Ceux de Kerbrat sont passés à la maison... C'est leur tour cette année de chanter le Cantique des Ames.* Alors on est resté à causer... Dites donc: il y a quelqu'un dans le fournil?

LA MÈRE

Dans le fournil? Qui donc y aurait-il dans le fournil?

LA VOISINE

En passant devant, j'ai cru entendre remuer, du côté de la huche à farine.

LA MÈRE

Hé, ma pauvre fille, ce sont les rats. C'est un poison, maintenant que le garçon n'est plus là pour leur mettre des pièges.

LA VOISINE

C'est donc cela; je me disais bien aussi, sachant que vous êtes toute seule... (*Elle s'approche du feu.*) Brr... il ne fait pas chaud ce soir. La lune se lève; il fera clair, cette nuit, comme en plein jour.

* Cantique que des personnes, spécialement désignées, chantaient de porte en porte pendant la Nuit des Morts. Le droit de faire partie de ce chœur était très recherché.

LA MÈRE, à part.

Et les Ames auront bien froid sur les chemins... (*On entend une détonation lointaine.*) Tiens, le canon. Voilà pourtant longtemps que le Port est fermé*?

LA VOISINE

Je crois bien! Huit heures sonnaient au bourg quand j'ai quitté la maison.

LA MÈRE

Non, ce n'est certainement pas le coup de canon du Port. (*On entend une seconde détonation.*) Eh mais?

LA VOISINE

Cette fois je sais ce que c'est. C'est un galérien qui s'est échappé.

Elles se taisent, anxieuses. On entend un troisième coup de canon.

LA MÈRE

Oui, c'est cela. Il n'y a plus à en douter. — Il y en a, ce soir, qui vont trembler dans leurs maisons.

* Le port de guerre de Brest, au temps où il contenait un bagne, était clos la nuit par un barrage de chaînes dont l'ouverture et la fermeture étaient annoncées par un coup de canon. Trois coups de canon annonçaient l'évasion d'un forçat.

LA VOISINE

Et d'autres qui seront bien contents. Songez donc: trente livres, c'est un beau tas d'argent à gagner, et cela vaut la peine de passer la nuit à courir dehors. On dit qu'il y en a un de Bohars qui en a rattrapé deux déjà, avec son chien de chasse qui les suit à l'odeur...

LA MÈRE

Dieu fasse qu'ils ne passent pas ici.

LA VOISINE

Vous avez donc grand peur?

LA MÈRE,

sans répondre, se parlant à elle-même.

On dit que l'abolement des chiens effraie les Ames. (*Un silence. — Haut.*) C'est une chose assurée, n'est-ce pas, que les Ames reviennent toujours, la première année qui suit leur mort?

LA VOISINE

On le dit... Surtout celles qui sont en... (*Se reprenant.*) Je veux dire, vous comprenez, celles qui ne sont pas heureuses.

LA MÈRE

Oui... tu veux dire, quand elles sont en Enfer.

LA VOISINE

Mais non, chère, je ne dis pas cela. Et qu'est-ce donc qui vous prouve que votre fils est en Enfer? C'est une idée que vous vous êtes mise comme cela dans la tête....

LA MÈRE

Ce n'est pas une idée, va; je ne me trompe pas. Il suffit de l'avoir vu étendu, là, avec, sur son visage, une expression d'horreur que seule peut donner la vue de l'Enfer. Et tous ces signes qu'il y a eu autour de sa mort? D'abord, le chat noir... puis, lors de l'enterrement, cette tête de mort que les porteurs ont heurtée dans le chemin creux...

LA VOISINE, *d'un ton sceptique.*

Ça, pour ce qui est de la tête de mort...

LA MÈRE

Voudrais-tu dire que ce n'était pas là le vrai chef d'une créature baptisée?

LA VOISINE

Sans doute... mais le bedeau a raconté, à quel-
qu'un que je connais, que pendant la nuit de Tous-
saint on avait forcé la porte de l'ossuaire.

LA MÈRE

Et on y aurait pris des restes de chrétien, pour

le seul plaisir de les jeter dans les chemins? Il n'y a pas un homme assez fou pour faire une chose pareille. Et au surplus, — tu as pu le voir aussi bien que moi — le dedans du crâne était couvert de suie, ce qui est la preuve certaine qu'il appartenait au monde de l'Enfer. Non, je ne me trompe pas. C'est bien là qu'il est, tout vient me le dire, jusqu'à ces cauchemars qui me le montrent, chaque nuit, au milieu des supplices, endurant la Peine des Blasphémateurs.

LA VOISINE, *peureusement*.

Telle qu'on la voit peinte sur le Tableau de Mission*?

LA MÈRE

Absolument pareille, oui, ce qui prouve bien que c'est la vérité. Il est lié avec des chaînes, et attaché à une grande roue qui tourne, qui tourne... cependant que les démons lui brûlent la chair avec des fers rouges... Et cela, sans arrêt et pour toujours, pour toujours, sans qu'il me soit possible, à moi sa pauvre mère, de lui donner quelque apaisement. (*Elle pleure.*)

LA VOISINE

Pourtant, il me semble que des prières...

* Ces tableaux furent inventés, au XVII^{ème} siècle, par le fameux prédicateur Michel Le Nobletz, pour mieux frapper l'imagination populaire. Ils étaient encore en usage il y a une centaine d'années.

LA MÈRE

Des prières! J'en ai dit, déjà, que mes genoux en sont usés. Mais le Bon Dieu n'écoute pas une pauvre vieille comme moi. Non... il faudrait des messes, tout au moins...

LA VOISINE

Des messes, oui... car un prêtre, lui, Dieu est bien obligé de l'entendre.

LA MÈRE

C'est ce que m'a dit Monsieur le Recteur... mais pour un pareil péché, il faudrait beaucoup de messes... et pour beaucoup de messes il faut beaucoup de sous...

LA VOISINE

C'est vrai, pauvre chère... et vous êtes terriblement à court maintenant. Moi je pense bien souvent à vous, allez... et tenez, je vous ai apporté quelque chose, à tout hasard...

Elle sort de sa poche un petit flacon.

LA MÈRE

Qu'est-ce donc que cela?

LA VOISINE

C'est de l'eau... une eau miraculeuse que m'a donnée la sage-femme de Guesnou... Elle vient d'une

fontaine par là, où elle est allée en pèlerinage... et c'est une chose reconnue qu'elle soulage les âmes en peine. Alors j'ai pensé que s'il venait cette nuit, et que vous puissiez lui en faire prendre un petit peu...

LA MÈRE

Que tu es bonne, chère Jeannie! Alors, une goutte seulement, dis-tu, et son âme sera soulagée? (*Elle pose le flacon sur la table.*) Mon Dieu, pourvu qu'il vienne! J'ai tout préparé, tu vois. J'ai fait des crêpes sur la grande poêle, comme il les aimait. S'il en sent seulement l'odeur, il ne manquera pas d'entrer. (*Elle regarde vers la porte.*) Malédiction! tu as fermé la porte.

LA VOISINE,

allant vivement ouvrir la porte et écoutant au dehors.

Mais non, je n'ai pas rêvé.

LA MÈRE

Quoi donc?

LA VOISINE

Il y a encore du bruit dans le fournil... Et ce n'est plus de la huche à farine qu'il vient, mais du dedans du four.

LA MÈRE

N'es-tu pas folle un peu? Que les rats mangent

la farine, soit; mais ils sont trop malins pour aller dans le four manger de la braise!

LA VOISINE, *après avoir écouté à nouveau.*

On n'entend plus rien. J'avais pourtant bien cru... Allons, bonne nuit à vous, et que le Bon Dieu vous donne chance.

Elle s'en va.

La Mère règle soigneusement l'entrebaillement de la porte, donne un dernier coup d'œil à la table et se met en prières.

On entend un chant lointain:

Bonnes gens qui dormez dans vos lits bien à l'aise,
Éveillez-vous, et qu'il vous plaise de penser
À ceux qui, de leurs lits de planche dans la glaise,
Se sont levés en cette Nuit des Trépassés.

LA MÈRE

Ce chant lointain.... Cette fois ce sont bien les Ames qui viennent. Le malheureux, qui croyait que c'était ses camarades! Et l'Ancou qui l'a emmené, était-ce un de ses camarades aussi? N'importe, mon Dieu, vous avez été bien dur pour un pauvre garçon qui avait bu un coup de trop. Et puis, n'est-ce pas moi qui l'avais appelé, l'Ancou? J'ai péché autant que lui. Pourquoi alors, mon Dieu, ne m'avez-vous pas prise à sa place? (*On entend une rafale de vent.*) Oui, ce sont bien les Ames qui s'approchent, les pauvres Ames grelottant de froid et mourant de

faim... Pressées comme les feuilles sèches sous la bise d'automne, je les entends descendre le chemin creux.

Le chant reprend, plus rapproché:

Vous qui soupez, songez que les Morts ont bien faim ;
Qu'ils attendent, dehors, qu'à table on les convie ;
Que pour un verre d'eau, pour un croûton de pain,
Ils donneraient, s'ils l'avaient encore, leur vie.

LA MÈRE

Chères Ames de Dieu, venez dans ma maison.
Venez manger, venez boire votre content !

Le chant reprend, assez proche, puis s'éloigne:

Et priez, ô chrétiens. Priez, épouses, mères ;
Oui, priez. Car, manne divine, la prière
Est l'eau qui désaltère et le pain qui nourrit,
Et donne vie nouvelle au sein du Paradis.

Le chant s'éteint. — Un grand silence.

LA MÈRE, *se dressant avec angoisse.*

Jean, mon garçon, où t'en vas-tu ? Tu n'as pas reconnu la maison de ta mère ?

Elle va vers la porte.

Le 202 entre brusquement. C'est un homme à tête rasée, en haillons rouges et jaunes, auquel des souillures de farine et de suie donnent un aspect extraordinaire.

LA MÈRE, *reculant avec effroi.*

Ah !

LE 202

N'aie pas peur ! Je ne te ferai pas de mal.

LA MÈRE, *se rapprochant craintivement.*

C'est toi ?

LE 202

Oui, c'est moi. (*La Mère le regarde.*) Aie pitié ! Ne regarde pas qui je suis ; songe seulement que c'est une âme chrétienne qui est devant toi. (*L'expression de terreur, que marquait le visage de la Mère, se change peu à peu en pitié.*) J'avais si froid par là... J'ai vu le feu qui flambait... Je n'ai pu tenir, je suis entré.

LA MÈRE

Sois le bienvenu, mon enfant, et réchauffe-toi tout à ton aise. (*Le 202 se chauffe pendant un moment.*) Es-tu mieux maintenant ?

LE 202, *claquant des dents.*

Un peu. Je suis transi. C'est étrange, je n'arrive pas à me réchauffer... On dirait que c'est dans mon cœur que j'ai froid.

LA MÈRE

C'est le froid de la mort, mon enfant. Il n'est de feu sur terre qui puisse en venir à bout. *(Le 202 la regarde sans comprendre et ne répond pas. Un long silence, pendant lequel la Mère continue à examiner le 202 attentivement. Puis, d'une voix mal assurée.)* Ainsi, tu viens de là-bas?

LE 202, *sourdement.*

Oui, je viens de là-bas.

LA MÈRE, *avec angoisse.*

Et là-bas, c'est...?

LE 202, *d'un ton de désespoir contenu.*

C'est l'enfer. *(Éclatant.)* Non, je ne pouvais plus rester là. Je voulais voir le ciel sans barreaux et les chemins sans murs. Ah, voir des êtres sans gourdins, entendre des voix qui n'injurient pas! Oui, parler à des chrétiens, ne fût-ce qu'un seul jour! Qu'ils me reprennent demain, n'importe. J'aurai, dans mon cachot, du soleil pour longtemps.

LA MÈRE

C'est une rude peine que tu subis?

LE 202

Une rude peine, oui; plus rude que tu ne saurais croire.

LA MÈRE

Oui, je sais. Tu es lié avec des chaînes?

LE 202,

montrant un anneau de fer rivé à sa cheville.

Tu vois, voilà la manille. *(Parlant comme pour lui-même.)* C'est drôle... J'ai coupé la chaîne, et je sens toujours le poids du boulet.

LA MÈRE

C'est le remords, mon enfant, que tu traînes à ta suite. T'attachent-ils aussi à la roue?

LE 202

Oui, je tourne le manège*. Mais ça, on s'y fait. Ça n'est rien.

LA MÈRE

C'est vrai, il y a pis. Les fers rouges, n'est-ce pas? Ils vous brûlent avec des fers rouges?

LE 202, *montrant son épaule.*

Oui, tu vois, ils m'ont marqué. Sur le coup, ça chatouille. Mais cela, ça n'est rien encore.

LA MÈRE

Seigneur Dieu! Il y a donc un supplice que je ne

* Cet appareil, mû par les forçats, servait à actionner les machines dans les ateliers de l'arsenal.

connais pas?

LE 202

Oui, il y a un supplice pire que tous ceux-là : c'est de ne jamais entendre la voix d'une femme. *(Un long silence. — Le 202 aperçoit son image reflétée par un chaudron accroché en face de lui.)* C'est moi, cela? Je ne m'étais pas vu dans un miroir, depuis que je suis là-bas... Vrai, je ne suis pas beau; je ne tournerai pas la tête aux filles. J'en suis à me demander si c'est bien moi que je vois là...

LA MÈRE, à part.

Il dit qu'il ne se reconnaît pas... Rien de surprenant, alors, si j'avais tant de mal à le reconnaître moi-même! *(Haut.)* Mais qu'as-tu donc?

LE 202, avec une grimace de douleur.

Va, ce n'est rien. *(Il semble très mal à l'aise.)*

LA MÈRE

Mais si, tu as quelque chose. Ma parole, tu vas te trouver mal.

LE 202

C'est une chose que je n'ose pas te dire... Oui, c'est une chose qu'il m'est bien dur de te demander... *(D'une voix honteuse, à peine perceptible.)* J'ai faim... J'ai faim... qu'il me semble que je vais mourir.

LA MÈRE, à part.

Pauvre, pauvre garçon... Toi qui disais que les Ames n'ont pas faim! *(Elle le regarde avec une pitié attendrie.)*

LE 202

La moindre chose que tu aurais... Un tout petit morceau dont tu n'aurais pas besoin... Parce que, moi, je ne peux plus!

LA MÈRE, montrant la table.

Approche-toi, mon enfant, et mange ton content du souper qui t'attend.

LE 202, après s'être repu.

Puis-je prendre encore une ou deux de ces crêpes? A dire vrai, je n'ai plus grand faim, mais elles sont tellement bonnes, que je ne crois pas en avoir jamais mangé de meilleures.

LA MÈRE

Prends, mon enfant, ne te prive aucunement. Ainsi tu les trouves bonnes? Je les ai faites sur la grande poêle, comme tu les aimes.

LE 202, étonné, à part.

Comme je les aime? Comment sait-elle que je les aime ainsi? *(Il mange.)* Ouf. J'ai le ventre telle-

ment rempli, que je vais étouffer. La mère, si c'était ta bonté, je boirais bien un coup. (*La Mère prend vivement la fiole d'eau miraculeuse et lui en verse dans un verre.*) Oh oh, voilà quelque chose de choisi. (*Il boit.*) Pouah, qu'est-ce là? On dirait de l'eau croupie.

LA MÈRE

Bois cela, mon enfant, bois avec dévotion. Car c'est là une eau sainte, qui donne soulagement aux âmes en peine.

LE 202, *ahuri.*

Vraiment? (*Rondement.*) Eh bien, la mère, sans te commander, j'aimerais autant un coup du joli vin rouget que je vois là dans cette bouteille.

LA MÈRE, *a part.*

Toujours le même, hélas, sans respect des choses de la religion. Comment pourra-t'il jamais faire son salut? (*Haut.*) Jean, mon fils bien-aimé, si tu as pour ta mère la moindre affection, bois une goutte, rien qu'une goutte, de l'eau qui soulage les Ames Trépassées.

LE 202, *totalement abasourdi, à part.*

Que dit-elle? Vraiment ai-je bien entendu? (*Haut.*) Voyons, la mère: tu me parles comme à quelqu'un qui serait ton fils, et tu parles de ton fils

comme s'il était mort. Mais moi, je ne suis pas ton fils... et je ne suis pas mort encore, tout de même?

LA MÈRE

Tu... tu n'es pas mon fils? Tu n'es pas mon fils Jean, trépassé l'an dernier, et revenu sur terre en cette Veillée des Morts? Eh bien, tu ne réponds pas? Qui es-tu donc alors? Oui, qui es-tu, toi qui as pris sa figure et sa voix, toi qui viens lui voler sa part du Souper des Ames? Malédiction, serais-tu..? (*Elle l'asperge avec la fiole d'eau miraculeuse.*) Arrière, arrière! Mais non, tu ne bouges pas sous l'eau bénite... Alors, si tu n'es pas un démon, tu es une âme... Tu es un homme... Et si tu es un homme, tu as une mère, toi aussi?

LE 202, *sourdement.*

J'ai une mère, oui. Je l'aime bien. C'est pour la revoir que je suis parti.

LA MÈRE,

Alors aie pitié de moi! Mais parle, parle donc! Tu ne vois donc pas que je vais mourir? (*Elle reste devant lui, hagarde.*)

LE 202, *à part.*

C'est donc vrai qu'elle m'a pris pour l'âme de son fils! Pauvre vieille! Quoi lui dire? Que je suis le 202, bonnet rouge, échappé du bagne de Brest?

Elle aura un rude coup. Ce serait ma mère à moi, je ne voudrais pas qu'un homme lui dise ça. (*Haut, d'un ton jovial.*) Allons, mère, ne fais pas une tête comme ça. Je suis bien ton fils Jean, revenu te voir pendant la Nuit des Morts. C'est seulement plaisanter un peu que j'ai voulu.

LA MÈRE

Ah, maudit farceur, tu m'as fait bien du mal. Tu mériterais, pour cette fois, que je ne pardonne pas. A moins que, pour me faire plaisir, tu ne boives l'eau sainte bien gentiment.

LE 202

Du moment que c'est pour te faire plaisir, mère, je vais la boire. (*Il boit.*) Ma foi, il me semble que je me sens déjà un peu mieux.

LA MÈRE

Tu vois! Et tu en as bu si peu! Oh, Jean, j'ai bon espoir que cette eau-là te sauvera. Et puisque tu as été bon garçon, je vais maintenant te donner du vin de la bouteille. (*Elle lui verse du vin.*) Voyez-vous comme il avale cela d'une seule lampée! Ah, brigand, tu m'en as fait voir autrefois, pour cette maudite boisson! Tu étais drôle tout de même, canaille, quand tu chantais la chanson française. Oui, tu regardes le fond de ton verre? Je t'en donnerais bien un coup encore, mais ne serait-ce pas offenser Dieu? Pourtant, pour une pauvre petite

fois par an... Tant pis, s'il y a un péché, je le prends pour mon compte. (*Elle verse du vin. — Le 202 reste immobile, comme absent.*) Comment? Tu n'as plus soif?

LE 202,

tendant l'oreille vers le dehors, d'une voix changée.

Ecoute... Tu entends?

LA MÈRE, *écoutant.*

J'entends un chien, là-bas, qui aboie à la lune...

LE 202, *allant à la fenêtre.*

Il y a un chien, oui... (*Il revient.*) Mais il y a des hommes aussi.

LA MÈRE

Des hommes? Quelle idée! Ce que tu entends, ce sont les Ames, les pauvres âmes malheureuses qui n'ont pas, comme toi, une pleine table pour se rassasier, et la tendresse d'une mère pour se réchauffer.

LE 202, *après être retourné à la fenêtre.*

Non, ce sont bien des hommes... Je les vois dans le chemin creux. (*Il revient brusquement.*) Mère, ce sont eux... Ils viennent me chercher.

LA MÈRE

Te chercher? (*Brusquement.*) Ah, mon pauvre

enfant, j'ai compris. (*A part.*) Je croyais pourtant bien que les Ames avaient liberté jusqu'au jour.

LE 202

Je n'ai plus qu'à me sauver maintenant. (*Il va à la porte, puis revient.*) Malheur, il en vient d'autres par là... Je suis entouré, je suis pris... Ah, mère, cache-moi! Je ne veux pas retourner là-bas!

LA MÈRE

Te cacher, mon pauvre garçon? Je veux bien. Mais à quoi bon? Tu n'ignores pas qu'ils voient à travers la terre! Soumets-toi plutôt, mon pauvre cher petit, si tu veux plaire à Dieu pour être pardonné.

LE 202

Tu as raison, mère, il vaut mieux me soumettre à mon destin; peut-être Dieu aura-t'il pitié de moi quelque jour.

LA MÈRE

Ah, Jean, mon Jean aimé, comment Dieu serait-il assez méchant pour refuser pardon à un bon garçon comme te voilà maintenant. Tiens! une idée me vient. Mettons-nous en prière, il me semble que pendant ce temps-là, ils n'auront pas le pouvoir de t'emmener. (*Elle s'agenouille; le 202 l'imité.*) Au nom du Père...

LE 202, *attentif aux bruits du dehors.*

Au nom du Père.

LA MÈRE

Et du Fils...

LE 202

Et du Fils.

LA MÈRE

Et du Saint-Esprit, ainsi soit-il. Mon Dieu, je vous remercie bien sincèrement de m'avoir mise au monde, et je vous demande humblement votre bénédiction, avant d'aller à mon repos.

LE 202, *se levant brusquement.*

Merci à toi, mère, pour ce que tu m'as donné, et embrasse ton fils qui va à son repos.

LA MÈRE

Jean, mon enfant, tu ne vas pas me quitter ainsi?

LE 202

Il le faut, mère. Ils sont là.

LA MÈRE

Mais je ne vois personne?

LE 202

Ils sont là, te dis-je. Ils m'appellent. Continue de prier pour moi, et prends garde de ne pas te retourner, car celui-là se damne, qui regarde, vivant, les choses de l'Enfer.

On entend un léger bruit de pas qui s'arrêtent derrière la porte.

Le 202 saisit un couteau sur la table, et se dirige vers la porte qu'il ouvre toute grande.

LE 202, *parlant à la cantonnade.*

Je suis celui que vous cherchez. Si vous ne faites pas de bruit, je me rends. Autrement, il y aura du sang ici.

UNE VOIX, *au dehors, bas.*

C'est entendu, du moment que tu te rends.

UNE AUTRE VOIX, *de même.*

Jette ton couteau et donne tes mains.

LA MÈRE

Jean, que fais-tu? Je les entends qui te parlent. Que te disent-ils?

LE 202

Ils me disent que le bon Dieu est de bonne humeur aujourd'hui, qu'il a déjà pardonné à plus

d'un. Prie toujours, mère, et surtout ne te retourne pas.

UNE DES VOIX

C'est ta mère?

LE 202

Tais-toi. J'ai tenu ma parole, tenez la vôtre. *(On lui ligotte les mains. — Il pousse un cri de douleur étouffé.)* Ah!

LA MÈRE

Jean, ils te font mal! Je t'ai entendu crier. Misère, que te font-ils donc?

LE 202

Ce n'est rien, va, sinon que mon âme a du mal un peu à sortir de mon corps. Prie plus haut, mère, prie très fort, pour que Dieu t'entende bien.

LA MÈRE, *très haut.*

Mon Dieu, vous qui êtes bon, soyez bon pour mon fils! Mon Dieu, vous qui pardonnez, pardonnez à mon fils! Mon Dieu, vous qui avez pitié, ayez pitié de lui, ayez pitié de moi! *(Parlé.)* Je n'entends plus rien. Tu es encore là, Jean? *(Elle se lève.)* Malheur, ils l'ont emmené! Ah! tant pis si je me damne, je veux le voir une dernière fois!

Elle court à la porte et essaie de l'ouvrir.

LE 202, *derrière la porte.*

N'ouvre pas, ne regarde pas de ce côté-ci de la porte. Car de ce côté-ci est le domaine des Morts...
Mère, ne regarde pas dans le domaine des Morts!

On entend des pas qui s'éloignent.

LA MÈRE

Il est parti, il est parti! Mon Dieu, prenez mon sang, prenez ma vie, prenez mon âme immortelle, mais dites-moi où est allé mon fils!

LA VOIX DU 202, *à quelque distance.*

Dis un Pater, puis un Ave encore, puis ensuite regarde dehors. Et si tu vois la main du Diable sur la porte, c'est que ton fils est en Enfer.

LA MÈRE

Pater... Pater noster... Ave... Ave Maria .. (*Elle balbutie les prières et court à la porte qu'elle ouvre. Celle-ci est éclairée en plein par la clarté lunaire. — Examinant la porte, d'un ton d'angoisse.*) Je ne vois rien. (*D'une voix pleine d'espérance.*) Il n'y a rien. (*D'un ton de certitude triomphante.*) Il n'y a rien! (*Tombant à genoux.*) Mon Dieu, soyez loué, vous avez sauvé mon enfant!

RIDEAU